6e Année. N° 15. 1er Août 1899.

GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ AUC

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Mathilde Serao	*Trente pour Cent* (1re partie)	453
Charles Loiseau	*L'Évolution de M. Germain Bizot*	503
Georges Renard	*A travers l'Histoire littéraire*	538
Augustin Filon	*Sous la Tyrannie* (2e partie)	567
Edouard Foà	*L'Éléphant d'Afrique*	611
Émile Faguet	*Taine* — II	627
G.-P. de Guzman	*Un Trouville tonkinois*	654
J. Écorcheville	*M. Saint-Saëns et le Wagnérisme*	663

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

PIERRE NOZIÈRE, par **Anatole France.**

A la vérité, ce n'est point toute la vie de Pierre Nozière que l'on trouvera dans ce roman : le livre est écrit sous forme de confidences, par fragments. Il est divisé en trois parties : la première contient des souvenirs d'enfance ; la deuxième, des notes écrites par Pierre Nozière en marge de son gros Plutarque; la dernière est le récit de promenades faites à travers la France. Pierre Nozière nous renseigne peu sur ce qu'il fait dans la vie. Sans doute, est-il un de ces doctes rêveurs, comme Sylvestre Bonnard, passionné de jolies légendes et aussi de vieilles reliures. Il est doux et indulgent, mais sa bonhomie ne va point toujours sans un peu de malice ; il croit volontiers aux choses et aux hommes, mais seulement parce qu'il lui plaît d'y croire. Peut-être, après tout, Pierre Nozière n'est-il qu'un pseudonyme de Monsieur Bergeret, retourné un instant à ses livres, pour se délasser des graves préoccupations qui l'assiègent. M. Anatole France pourrait seul nous le dire. Remercions-le de nous avoir présenté ce nouvel ami.

PAPIERS D'AUTREFOIS, par **Paul et Victor Glachant.**

Ces « papiers d'autrefois » sont des manuscrits de grands écrivains. MM. Paul et Victor Glachant les ont regardés, touchés, observés : ils ont essayé d'y surprendre, dans les tâtonnements de l'écriture, la pensée en marche des poètes; ils ont recherché sous les ratures, quels mots, chassés par d'autres, avaient disparu. Nos lecteurs n'ignorent pas ce que MM. Paul et Victor Glachant ont pu découvrir dans les autographes de Victor Hugo ; ils en ont étudié de Lamartine, et aussi des lettres inédites de Mérimée, de Beulé, de Fr. Dübner ; « ils savent lire, interpréter, comprendre et faire comprendre, goûter et faire goûter ». Une ingénieuse préface de M. Émile Faguet présente leur volume au public.

LA COLONISATION FRANÇAISE EN ANNAM ET AU TONKIN, par **Joleaud-Barral.**

Les Français désireux de s'expatrier vont trop souvent porter à l'étranger, soit aux Indes Anglaises, soit en Amérique, leurs capitaux et leurs connaissances techniques. Et pourtant nos colonies sont là, avec leurs ressources merveilleuses. Mais en France on les connaît peu ou mal, et personne ne se préoccupe de donner à ces futurs colons les renseignements précis qui pourraient les décider à s'établir en Afrique ou en Indo-Chine. Le livre de M. Joleaud-Barral, écrit d'une plume indépendante, nous apprend à connaître l'Annam et le Tonkin ; il faut souhaiter que d'autres écrivains suivent son exemple, et nous donnent bientôt sur toutes nos colonies des études que le grand public puisse consulter et comprendre.

LE SOURIRE D'HELLAS, par **Jacques Madeleine.**

Ces poèmes antiques sont écrits en vers libres. « Mais cette liberté n'est, au réel, qu'apparente et s'arrête à ce point juste où elle deviendrait relâchement, confusion, incompréhensibilité musicale, et, finalement, rien. » Les rythmes de M. Jacques Madeleine sont nombreux et souples; mais l'oreille les perçoit sans effort : ils n'ont rien d'étranger ni d'étrange. Les vers eux-mêmes restent assez fidèlement dans les types avoués par Pierre de Ronsard et Théodore de Banville. La rime en précise les contours et guide le lecteur à travers le dédale des strophes. Le poète s'est fait une métrique prudente : il veut que tout le monde le comprenne aisément. Tous ces poèmes sont imités du grec : un certain nombre de pièces, toutes celles entre autres qui composent la *Couronne anthologique*, ont été traduites, très personnellement, il est vrai, de Méléagre, de Rufin, de Paul le Silentiaire et de plusieurs autres. Le recueil est d'un artiste harmonieux et sûr.

LE TOUR D'ASIE, par **Marcel Monnier.**

Ce « tour d'Asie » a duré tout près de quatre ans. M. Marcel Monnier a parcouru sur le sol d'Asie, en usant des modes de transport les plus divers, mais très primitifs pour la plupart, près de trente-deux mille kilomètres, dont dix mille environ sur la selle mongole, à franc étrier. Il a visité l'Indo-Chine française, le Cambodge et la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, le Japon au lendemain du traité de Simonoseki ; puis Péking, le bassin du Yang-Tsé-Kiang, les sanctuaires fameux du Far-West chinois, la Corée, le Turkestan, la Perse. M. Marcel Monnier, qui a l'habitude des grandes explorations, excelle à tout voir et à bien voir ; il excelle en outre à raconter et à décrire, d'un style ferme et précis, qui évoque tout en peu de mots.

NOTRE MASQUE, par **Michel Corday.**

Du style souple et léger qu'on lui connaît, M. Michel Corday nous raconte en ce roman toutes les peines intimes, tous les secrets soucis que le monde ne devine pas toujours derrière « notre masque » souriant. Car ceux-là sont rares, en effet, qui laissent paraître toute leur âme sur leur visage, et le cœur est souvent plein de deuils insoupçonnés. De tous les personnages qui passent dans ce livre, un seul ne cache rien et n'a rien à cacher. Tous les autres mentent ou dissimulent, et leur souffrance leur pèse plus lourdement, parce qu'ils n'osent ou ne peuvent la confier à personne. C'est le même sujet que M. François de Nion avait traité dans *les Façades;* mais les deux romans ne se ressemblent pas. Celui de M. Michel Corday est plus atténué; son charme est de mélancolie douce, de grâce dolente et d'acceptation résignée.

TRENTE POUR CENT

I

Le professeur Alessandro de Peruta venait de terminer la leçon d'histoire qu'il faisait le matin aux élèves de la troisième classe, à l'Institut royal d'éducation pour les jeunes filles. Alfonsina Barracaracciolo, la surveillante, pâle, anémique et taciturne, l'avait reconduit par le long corridor en forme de cloître, qui borde le jardin, jusqu'au vestibule d'aspect monastique, meublé de banquettes en chêne et d'une large table noire ; là, elle lui avait dit adieu à voix basse, puis était partie, lissant avec les maigres doigts de sa main fine ses cheveux d'un blond terne. Debout près de la table, inclinant sa difforme personne de rachitique, penchant sa grosse tête à la face jaunâtre, le professeur Alessandro de Peruta signait lentement le registre de présence, tandis que la concierge Barbarella continuait à tricoter sa chaussette. Mais, au moment où il séchait avec le papier buvard la signature baveuse que venait de tracer sa main décharnée, Clorinda Fasulo survint, la maîtresse qui dirigeait les travaux à l'aiguille, grande, grasse et rieuse, aux bonnes joues colorées et luisantes, si serrée dans sa robe de laine qu'à chaque mouve-

ment de ses épaules dodues, à chaque mouvement de ses bras ronds comme des boudins, on aurait cru que l'étoffe allait craquer.

— Bonjour, professeur, bonjour! — dit-elle gaiement. — Pourriez-vous m'accorder une minute d'entretien?

— Volontiers, — reprit le petit et chétif professeur, en considérant avec une respectueuse admiration cet embonpoint et cette force.

— J'ai à vous demander un service. Connaissez-vous la banque Ruffo-Scilla?

— Oh, non! — dit-il avec un vague sourire. — Je ne connais aucune banque.

— N'importe; voici l'adresse. Je crois que c'est sur votre chemin. Si cela ne vous dérange pas, ayez donc l'obligeance d'y déposer les sept cents lires que voici : trois cents lires au nom de ma sœur Elisabetta Fasulo, et quatre cents lires au nom de Clorinda Fasulo.

— C'est une caisse d'épargne? Il faudra que je prenne un livret, deux livrets?

— Non, professeur. Margherita Lombardi y a déposé cent cinquante lires, l'autre mois, et on ne lui a donné qu'un simple reçu, mais avec le timbre de la banque et quatre ou cinq signatures. De même Teresina Farnese, notre économe; de même Filomena Scognamiglio, la maîtresse des petites. Un reçu, un simple reçu. Le premier du mois, on touche douze lires d'intérêt pour un dépôt de cent lires.

— Douze lires par mois pour un dépôt de cent lires! — s'écria le professeur, tout saisi.

— Oui, douze lires! — dit-elle en riant avec bruit, d'un rire qui la rendit plus rouge et plus luisante,

— Cela me paraît impossible! reprit-il.

— Margherita Lombardi, Teresina Farnese et Filomena Scognamiglio les ont eues! répliqua triomphalement Clorinda Fasulo.

— Alors, mademoiselle, il y a là quelque chose de louche! murmura timidement le professeur, qui jamais n'exprimait à haute voix une opinion catégorique.

— Allons donc! Ruffo-Scilla est un gentilhomme et un galant homme : il a deux nièces dans notre maison.

— Je ne comprends pas qu'il soit possible de payer un intérêt aussi fabuleux.

Clorinda se tut quelques instants; puis elle jeta un regard autour d'elle et dit, presque dans l'oreille du professeur :

— Ruffo-Scilla fait des affaires avec Rothschild : c'est de l'argent qui vient de Rothschild.

— Ah ! fit l'autre avec surprise.

Toutefois son honnête et droite conscience n'était pas convaincue ; et il essaya de résister encore.

— Pourquoi n'allez-vous pas faire ce dépôt vous-même, mademoiselle ?

— Parce que notre jour de sortie est le dimanche et que, le dimanche, la banque est fermée. Quel guignon !... La foule doit faire queue aux guichets : qui ne voudrait profiter de l'aubaine ? Ma sœur et moi, nous voulons y mettre nos économies de deux ans : avec les trente et quarante lires qu'on nous donne par mois, vous comprenez qu'il n'y a pas moyen d'épargner beaucoup. Ce serait trop bête de ne pas porter à la banque son petit magot !

— Je suis à votre service ; mais, pourtant, j'aurais mieux aimé que vous fissiez le dépôt vous-même. Vous aurez peut-être à vous en repentir ; il arrivera peut-être un malheur...

— Quand ce personnage-là est dans une affaire, — dit Clorinda avec un clignement d'œil qui désignait le lointain baron de Rothschild, — on peut dormir sur les deux oreilles.

— Eh bien, je ferai selon votre désir ! conclut le professeur en passant ses gants de laine.

Alessandro de Peruta voulait à tout prix se ménager des amitiés dans ce collège. Cependant, lorsqu'il eut franchi la grande porte de chêne que la concierge Barbarella venait d'ouvrir, ce fut un supplice pour lui de sentir dans sa poche la somme remise par Clorinda Fasulo. Est-ce qu'il avait jamais eu sept cents lires dans sa poche, le pauvre homme ? Il ne les avait jamais ni possédées ni portées. C'était un misérable professeur d'histoire, pas même un titulaire, un simple chargé de cours, qui, avec les deux écoles où il enseignait, avec les quelques leçons particulières qu'il donnait, arrivait tout juste à se faire cent soixante-dix lires par mois ; et, sur ces cent soixante-dix lires, il avait trois personnes à entretenir, — lui-

même à Naples, sa mère et sa sœur à Giffoni-Vallepiana, dans le Cilento. — Non, de sa vie, il n'avait jamais vu sept cents lires, le minable professeur locataire d'une petite chambre meublée dans la rue Concordia, au haut de ce grand palais Cariati qui a aussi une façade sur le Corso Vittorio Emanuele et qui abrite sous le même toit un peuple de riches et un peuple de pauvres. Tandis que, malgré la longueur du chemin qu'il avait à faire, il s'en allait pédestrement pour épargner les trois sous de l'omnibus, il tâtait sans cesse la poche de son pardessus afin de s'assurer qu'elle contenait toujours le vieux portefeuille usé, en peau noire, où il avait serré les sept cents lires des sœurs Fasulo.

Il pouvait les perdre, et on pouvait les lui voler. A cette seule pensée, il pâlissait, ou plutôt il jaunissait, le professeur à la face de parchemin, qui pourtant n'avait pas encore dépassé la trentaine. Il aurait voulu courir tout de suite à la banque, y déposer tout de suite ce argent dont la présence dans sa poche était pour lui un supplice ; mais il n'avait pas le temps d'aller jusqu'au palais Faucitano, situé à Toledo, sur le Largo della Carità, où se trouvait la banque ; auparavant, il devait se rendre à l'École normale, dans la rue du Gesù, et y donner sa leçon aux élèves du second cours. Obsédé par la crainte continuelle de perdre cet argent, il tenait machinalement la main sur sa poche; et il ne l'en ôta pas même pour entrer dans la librairie classique de Filippo Gambardella, rue Trinità Maggiore, où il voulait emprunter un volume des *Annales de Muratori*, comme cela lui arrivait souvent. Le libraire Gambardella, tout en ficelant des paquets de petites grammaires, écoutait ce que lui disait Gaetanino Starace, un grand jeune homme blond, vêtu avec une certaine recherche.

— Je vais y porter les cinq mille lires de don Antonio Z..., disait le jeune homme.

Il avait prononçé le nom d'un médecin célèbre.

— Don Antonio peut y mettre cela et davantage encore ! fit observer un petit vieux qui, sous les Bourbons, avait été commis d'intendance et qui, pensionné maintenant, passait chaque jour deux ou trois heures dans la librairie de don Filippo, immobile, taciturne, articulant à peine une phrase toutes les demi-heures.

— Et vous, don Filippo, — reprit le jeune homme d'une voix insinuante, — ne vous déciderez-vous pas à y mettre aussi quelque chose ?

— Moi, je vends des livres ! répondit Gambardella.

Mais, dans cette réponse, il y avait eu un peu d'hésitation.

— Je parie que demain vous serez décidé, — répliqua en riant Gaetanino. — Voulez-vous que je revienne demain ?

— Eh quoi ! vous êtes donc banquier, vous aussi ? demanda le libraire.

— Non, mais je suis l'ami de Ruffo-Scilla, — repartit l'autre d'un air malin. — D'ailleurs, ce que j'en fais, c'est pour vous et non pour lui !

— Sans doute, sans doute, — marmotta le retraité. — Douze lires pour cent, c'est une belle affaire.

— Trop belle ! — marmotta entre ses dents Filippo Gambardella, toujours irrésolu.

— Mais vous n'avez rien à craindre ! — s'écria gaiement le jeune homme. — C'est de l'argent anglais, de l'argent qui vient d'Angleterre !

— Et ce Muratori, vous ne me le donnez pas ? — dit le professeur étonné de cette version nouvelle et replongé dans un abîme de perplexité soupçonneuse.

— Une minute de patience et je suis à vous ! répondit Gambardella.

Gaetanino Starace sortit, riant toujours et promettant qu'il reviendrait le lendemain.

— Y déposerez-vous quelque chose, à cette banque Ruffo-Scilla ? — demanda le professeur au libraire qui cherchait le volume de Muratori.

— Est-ce qu'on sait ? — fit Gambardella en redescendant de l'échelle. — J'y déposerai peut-être une petite somme.

— Ne craignez-vous pas qu'il y ait du risque ?

— Il y a aussi du risque à la loterie ! — remarqua le vieux retraité. — Pourtant, la loterie est une institution d'État, et tout le monde y joue. Ah ! si j'avais de l'argent !

— D'ailleurs, il s'agit de spéculations anglaises, — chuchota le libraire ; — et ces Anglais remuent l'argent à la pelle.

— Des spéculations anglaises ? Mais on m'avait dit qu'il s'agissait de Rothschild ! fit observer le professeur, toujours défiant.

— De Rothschild? Eh bien, tant mieux, alors! Nous n'en serons que plus solides en selle. Vous voyez : Ruffo-Scilla sait s'y prendre!

Alessandro de Peruta partit, peu convaincu, tandis que le retraité se disait à lui-même qu'il était bien ridicule qu'on leur payât une rente et non un capital : s'il avait eu maintenant le capital de sa pension, Ruffo-Scilla l'aurait enrichi!

Le professeur gravissait lentement l'escalier de l'École normale, humide et sombre en cette matinée de fin novembre. Avec son tempérament nerveux d'homme rabougri et maladif, il sentait à cette heure le portefeuille noir peser sur sa poitrine comme un morceau de plomb. Sûrement il allait faire une mauvaise leçon d'histoire, lui si laborieux, si consciencieux, si attentif à bien remplir sa fonction mal rétribuée. Dans le bureau de la Direction, humide, obscur et poudreux comme toutes les autres salles de l'École, il aperçut le professeur de littérature, un ignorant prestolet de Bari, gros et court, qui parlait bas avec le directeur, un prêtre piémontais, maigre comme un clou, long comme une perche. Était-ce une idée fixe? Mais il lui sembla que, jusque dans le bureau de la Direction, il avait ouï susurrer le nom de Scilla, — nom périlleux d'un fatal écueil! — Il salua et continua son chemin sans s'arrêter : il savait que personne à l'École ne le recherchait ni ne l'aimait... Est-ce qu'il avait les oreilles hallucinées? Mais, dans les paroles que chuchotaient à voix basse les élèves distraites et incapables de s'appliquer à la leçon, dans les petits billets qui circulaient d'un banc à l'autre et qu'elles lisaient avec un sourire, avec un rire étouffé, avec un effort pour ne pas rire, il lui sembla — mais non, il devait avoir les oreilles hallucinées! — que la banque Ruffo-Scilla n'était pas étrangère à l'agitation de ces jeunes filles.

C'étaient des élèves externes : elles arrivaient de chez elles à huit heures du matin ; et, sans nul doute, plusieurs d'entre elles, chez leurs parents, dans la rue ou en visite, avaient entendu parler de la banque. En vain les priait-il de faire silence, d'abord sur un ton poli, puis sur un ton rageur, incapable de maîtriser sa nervosité d'être malheureux et chétif : leur bavardage était indomptable. Au fond, elles ne le craignaient pas : car, avec ses nerfs irritables, il était bon

comme un enfant, et si timide, si malingre, si souffreteux, qu'il ne savait pas imposer le respect à cette impertinente jeunesse plébéienne. Il lui tardait que la leçon fût terminée pour sortir bien vite, pour courir au palais Faucitano, pour y déposer l'argent qu'il avait dans sa poche, pour n'avoir plus à s'occuper de cette banque, dont l'audace en affaires et la témérité suspecte inquiétaient la droiture d'une conscience n'ayant jamais failli, n'ayant jamais transigé.

Ah ! il fut bien heureux lorsque onze heures sonnèrent et que les jeunes filles, le voyant se lever, se levèrent aussi tumultueusement et, prétexte nouveau pour faire du tapage, le saluèrent toutes ensemble :

— Au revoir, professeur ! Au revoir, professeur !

Maintenant, il filait dans la rue, avec la sensation que ce portefeuille noir l'oppressait, que ce maudit argent le persécutait. Au palais Faucitano, il reprit courage à voir l'ampleur de la cour et la richesse de l'escalier. Enfin il était arrivé au port ; dans cinq minutes, il serait délivré de son supplice et pourrait faire tranquillement un tour de promenade avant d'aller à la Bibliothèque nationale, où il avait des renseignements à prendre pour un traité de critique historique, œuvre difficile et de longue haleine à laquelle il consacrait sa vie de savant.

Il s'aperçut que d'autres personnes montaient l'escalier comme lui ; il en rencontra d'autres qui redescendaient. La banque regorgeait de clients. Les bureaux étaient installés dans une grande salle oblongue ; et cette salle était divisée en deux parties par une cloison d'érable aux teintes gris d'argent où s'ouvraient les guichets des employés. Il y avait trois guichets pour les dépôts et trois pour le paiement des intérêts ; mais les gens se bousculaient aux premiers, tandis que les seconds restaient presque déserts. La partie de la salle où entrait le public était meublée avec une élégance financière, en velours bleu sombre garni de grosses crépines bleu et or. Des garçons de recette faisaient le service en livrées bleu sombre, à liseré jaune, dont le collet portait, brodée en lettres d'or, l'inscription : *Banque Ruffo-Scilla*. Et les arrivants s'écrasaient devant les guichets de dépôt, tenant leurs fonds dans leurs mains levées : des billets jaunes, des billets bleus, des

billets gris, par petits paquets, par grosses liasses, les uns aussi neufs que s'ils sortaient à l'instant de la presse lithographique, les autres sales et graisseux comme s'ils avaient passé par mille mains immondes. Au-dessus des têtes, on ne voyait que ces bras en l'air qui tendaient de l'argent.

Le professeur eut un moment d'effroi : ce qui, le matin, lui avait paru un fait isolé, maintenant, à mesure que les heures passaient, lui semblait s'accroître, s'étendre, s'élargir de plus en plus, par un rapide mouvement de dilatation. Cette foule lui faisait peur. Il se retira dans un petit coin, se tourna vers le mur et prit dans le portefeuille les sept cents lires des sœurs Fasulo ; il les recompta encore une fois, les divisa en deux parts, l'une de trois cents et l'autre de quatre cents lires, les plaça dans sa main en ayant soin de ne pas embrouiller les sommes, et vint se mettre à la queue de la procession qui avançait avec lenteur. Pourtant l'opération du dépôt était bien simple ! Un employé très élégant, jeune, la chevelure luisante de brillantine, les moustaches frisées au fer, portant à la cravate une perle noire magnifique et au petit doigt un gros diamant monté en or massif, écrivait au courant de la plume le chiffre du dépôt sur un petit registre à souche, puis en détachait un petit reçu qu'il timbrait et qu'il remettait au déposant; et, en même temps, d'une voix forte, pour se faire entendre de tous ceux qui étaient là, il jetait le nom du déposant et le chiffre du dépôt à un autre employé qui, derrière la cloison d'érable, écrivait sur un autre petit registre. Et les noms tombaient, tombaient toujours :

— Francesco Jadicicco, quatre cent trente !

— Pasquale Foderaro, deux mille sept cent soixante-dix !

— Salvatore Apricena, cent vingt !

— Le baron Costanzo Vasaturo, sept mille quatre-vingt-dix !

Alessandro de Peruta la suivait avec une attention profonde, cette opération si rapide qui le remplissait d'étonnement. D'ailleurs, il n'était le pas seul à s'étonner; quelques autres encore n'en revenaient pas, que la chose fût si simple, si vite faite, et ils auraient souhaité que les écritures se fissent avec des formalités un peu plus minutieuses ; mais, comme ils voyaient ceux qui les avaient précédés au guichet s'en aller joyeux et contents, avec la mine de gens soulagés d'un lourd

fardeau et satisfaits d'avoir si bien expédié leur affaire, ils n'osaient rien dire.

Plus le chiffre était fort, plus ceux qui étaient en arrière allongeaient le cou pour apercevoir l'heureux mortel qui pouvait déposer à la banque Ruffo-Scilla des milliers de lires, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient dans la main que quelques centaines; et ils rêvaient aux gros bénéfices qu'ils auraient réalisés à brève échéance s'ils avaient été mieux en fonds. Ah! comme ils enviaient ceux qui avaient le moyen de verser au miraculeux Ruffo-Scilla, au providentiel Ruffo-Scilla, ces fortes sommes, pour lesquelles ils toucheraient des interêts si gros à la fin du mois, si invraisemblables à la fin du trimestre! Le professeur considérait tout cela; et son ébahissement croissait, croissait. Et, comme il était très petit, il se dressait sur la pointe des pieds pour examiner par le guichet l'intérieur du bureau.

Et alors, par une bizarre association d'idées, Alessandro de Peruta se rappela une impression qu'il avait eue trois ou quatre années auparavant, à Florence, qui, en ce temps-là, était la capitale de l'Italie. Un jour, après avoir fini sa tournée de visites pour solliciter ce poste à l'École normale qu'il avait ensuite obtenu, il s'était mis en quête d'un Napolitain de ses amis, employé à la Banque nationale. Comme il ne connaissait pas l'adresse particulière de cet ami et comme le mouvement de la grande et belle ville inconnue l'intimidait et lui faisait tourner la tête, il avait été le demander à la Banque même. Et la solennelle émotion qu'il avait reçue de ces vastes salles lumineuses, luisantes de propreté, chauffées par des calorifères, de ce grand silence où les visiteurs ne marchaient qu'avec précaution, de ces épais rideaux en reps vert, de ces larges tables noires, polies, massives, de ces stucs et de ces marbres somptueux, de ces bois riches et lourds, de cet aspect sévère, de cette majesté qui appartient en propre à la Banque, toute cette émotion lui revint à la mémoire. Par un imposant guichet de bois, son ami lui était apparu au milieu de nombreux employés qui, assis sur de hautes chaises, travaillaient à écrire dans d'immenses registres, lentement, silencieusement, et, de temps à autre, mettaient la plume derrière l'oreille pour vérifier quelque chiffre à une autre page du registre. Et

l'intérieur de ce bureau était tout garni de rayons mystérieux, d'armoires qui montaient jusqu'au plafond, d'énormes pupitres devant lesquels se tenaient les silencieux travailleurs. Profondément frappé de ce spectacle, il avait échangé avec son ami quelques mots à voix basse ; mais, en lui donnant un rendez-vous pour le soir, en l'invitant à dîner, parce que c'était le meilleur moyen de causer avec lui avant de partir, il avait éprouvé un peu de confusion, tant son ami lui semblait grandi par le seul fait d'être un rouage de cette machine si grande et si forte. Toute la soirée, il l'avait traité avec beaucoup de respect ; et, chaque fois qu'ils avaient parlé de la Banque, ils avaient baissé la voix, comme s'ils eussent parlé d'une haute puissance invisible, d'une divinité redoutable qui leur aurait inspiré une craintive admiration.

Tout cela revenait maintenant à sa mémoire, parmi ces vociférations assourdissantes, parmi cette foule étrange de pauvres diables misérablement vêtus et d'élégants à la mise prétentieuse, mais tous pâles, préoccupés, nerveux, pliant à la hâte le feuillet du reçu et s'échappant, le cœur en émoi, comme on s'échappe d'un tripot. Tout cela se représentait à son esprit, tandis qu'il guignait du coin de l'œil cette pièce où il n'y avait que deux ou trois chaises dépareillées et une petite table sur laquelle écrivait cet employé à qui l'autre jetait les noms. Pas un rayon, pas une armoire, pas un coffre-fort, pas un pupitre ; rien qu'un vide absolu, qui lui donna froid dans le dos.

— Carlotta Bencivenga, huit cent quatre-vingt-dix !

— Rosario Fuortes, cent vingt !

— Gaetano Amirante, douze mille sept cents !

Ce dernier était un gros homme ventru, avec un pardessus jaunâtre et un chapeau de feutre jaune, évidemment un provincial.

L'employé avait pris et comptait la somme versée : des billets malpropres, un petit sac de piastres comme on n'en voyait plus depuis longtemps, une collection complète de tous les types monétaires frappés sous Ferdinand II; il les comptait avec un vague sourire distrait. Et le provincial suivait de l'œil son argent, pièce par pièce, billet par billet, l'anxiété de l'avare peinte sur le visage.

— Douze mille sept cents ! répéta l'employé en commençant à écrire le reçu.

Il joignit cette somme à d'autres précédemment déposées ; et cela faisait un gros tas de billets et un gros monceau de monnaies d'or et d'argent. Il était clair que, dans cette banque, il n'y avait pas même une caisse pour enfermer les fonds. Et le provincial se sépara définitivement de son trésor, partit le cœur serré, à pas lents, se dandinant comme une oie trop grasse.

Le tour d'Alessandro de Peruta était venu.

— Voilà, dit-il, sept cents lires : trois cents pour Elisabetta Fasulo, et quatre cents pour Clorinda Fasulo.

— Elisabetta et Clorinda Fasulo, sept cents ! — cria l'employé qui recevait les depôts.

Et il mit la somme de côté, en se préparant à écrire le reçu.

— Vous ne les comptez pas ? demanda le professeur, frappé de surprise.

— Les petites sommes, jamais ! — répondit d'un ton péremptoire l'employé dont la bague de diamants jetait des feux magnifiques.

D'un geste gracieux, il détacha le reçu et le présenta.

— Vous vous êtes trompé, — fit observer le professeur d'un ton glacial. — J'ai dit : trois cents lires pour Elisabetta Fasulo, et quatre cents pour Clorinda Fasulo.

L'employé réprima un mouvement d'impatience.

— Je vais corriger l'erreur, dit-il. Rendez-moi le reçu.

Il reprit le reçu, y fit des surcharges en petits caractères.

— Non, monsieur, — insista le professeur ; — un pareil reçu n'est pas en règle. Vous devez m'en délivrer deux, un au nom de chaque déposante, et dans les formes régulières.

— Vous avez du temps à perdre, sans doute ! — répliqua le beau jeune homme avec insolence ; — mais nous n'en avons pas, nous.

— J'en suis fâché ; mais j'exige que vous me donniez deux reçus comme je vous l'ai demandé.

— Il fallait donc vous expliquer plus clairement, — grogna l'employé en haussant les épaules. — Mais suffit ; je vais en faire deux.

Et, avec un soupir d'impatience, après avoir déchiré le premier reçu, il en fit deux autres, épelant les noms syllabe par syllabe, pour témoigner son ennui.

— Est-ce bien comme cela?

— C'est bien.

— Alors, mon cher monsieur, passons au suivant.

— Mais vous laissez dans le registre une déclaration de versement inexacte? — fit encore observer le professeur, sans quitter le guichet.

— Oh ! ce n'est pas difficile à corriger, cela ! — dit le beau jeune homme avec une parfaite insouciance.

Il tourna la page et, d'un geste rapide, il arracha la souche inexacte.

— Vous lacérez un livre de commerce? — s'écria le professeur épouvanté.

— Cela vous étonne? demanda l'autre impertinemment.

— Non.

Et le professeur tourna les talons.

Alors l'employé passa la tête par le guichet; et d'une voix rauque :

— Je prie ces messieurs de patienter cinq ou six minutes. dit-il. Je reviens tout de suite.

Il y eut un murmure de mécontentement. Et l'on vit le beau jeune homme déployer sur la petite table son mouchoir de batiste parfumé, ourlé à jour, y placer les billets pêle-mêle et les nouer en paquet. Il en tomba trois ou quatre par terre sans qu'il s'en aperçût ; ou, du moins, il feignit de ne pas s'en apercevoir. Cependant, l'autre employé ramassait dans un grand torchon sale toutes les monnaies d'or et d'argent, plein de mépris pour celles de cuivre, qu'il repoussait dans un coin. Et ils s'éclipsèrent tous les deux par une porte où il sembla que s'engloutissait avec leur personne le trésor des déposants. Alessandro de Peruta les vit disparaître ; et il s'en alla, la mort dans l'âme, en songeant à tout cet argent perdu, abîmé, anéanti.

II

La dame blonde suivait le Corso Vittorio Emanuele, sur le trottoir de gauche, le long de ce parapet d'où l'on découvre Naples tout entière. Mais, indifférente ou distraite,

elle n'accordait pas un regard à ce délicieux paysage, tout à la fois maritime, champêtre et urbain, qui se déroulait à droite ; et elle marchait d'un pas rapide, enveloppée et serrée dans un chaud manteau d'hiver, la voilette noire abaissée sur les yeux, les mains gantées de chevreau noir et cachées dans un manchon fauve. Elle ne regardait ni le paysage ni les passants ; elle ne regardait que ce trottoir où elle marchait d'un pas si pressé. Pourtant, elle eut la sensation que devant elle se dressait une ombre ; et elle leva ses yeux profonds, pleins de douceur.

— Bonjour, madame Eleonora ! lui dit à demi-voix un homme jeune, en la regardant si fixement dans les prunelles qu'il semblait ne pouvoir s'arracher à cette contemplation.

— Bonjour, monsieur Paolo ! fit-elle, de l'air d'une personne qui, après avoir salué, veut poursuivre sa route.

— Vous ne me permettez pas de vous accompagner une minute ? — reprit-il, suppliant. — Quelques pas, seulement quelques pas.

Elle pencha le front ; et, sur la pâleur presque transparente de son visage, une onde de sang apparut. Et ils se mirent à cheminer ensemble, plus lentement, sans rien dire.

— Pourquoi m'attendez-vous sans cesse ? — demanda-t-elle à l'improviste, d'un ton où il y avait à la fois du courroux et de la mélancolie.

— Parce que je ne puis faire autrement ! répondit-il, un peu mortifié, en courbant la tête.

— Cela me déplaît, murmura la dame blonde.

Et il sembla que sa voix se mouillait et que ses beaux yeux profonds se voilaient de larmes.

— Ne parlez pas ainsi ! oh, ne parlez pas ainsi ! — supplia-t-il, d'une voix étranglée. — J'aimerais mieux mourir que de vous déplaire.

Et, dans ces paroles prononcées tout bas, en tremblant, on devinait la fièvre d'une passion forte et sans espoir. Elle le regarda sans répondre et se mit à marcher plus vite. Heureusement, à cette heure-là, par cette froide matinée d'hiver, il y avait peu de monde sur le Corso : la belle voie qui domine Naples n'était parcourue que par des marchands de fruits et de légumes, par des ouvriers et des ouvrières, par

des gens affairés qui couraient à leur travail, par des gens soucieux qu'absorbaient leurs soucis; et personne ne prenait garde à ce pâle couple de promeneurs qui se parlaient sans échanger un regard et qui avaient dans les yeux une expression de poignante douleur.

Il prit à sa boutonnière un petit bouquet de violettes pâles et frileuses, un peu recroquevillées par le froid, et il essaya de le glisser doucement dans le manchon de la dame. Elle se sentait si malheureuse et si faible qu'elle n'eut pas le courage de repousser l'humble don au parfum subtil et attira le bouquet dans son manchon.

— Je l'ai acheté à une fillette qui marchait pieds nus et qui mourait de froid, — reprit-il comme pour se distraire d'une pensée obsédante. — C'était le premier qu'elle vendait; et, en tremblant et claquant des dents, elle m'a dit que peut-être je lui porterais bonheur.

— Le monde est plein de malheureux, — fit-elle vaguement, les yeux tournés vers l'horizon.

— Vous avez pleuré ce matin, signora?

— Non! non! répondit-elle bien vite.

— Vous avez pleuré, j'en suis certain! répliqua-t-il en l'examinant avec une tendresse anxieuse.

— Mais pourquoi aurais-je pleuré? Vous vous trompez, je vous assure! déclara la dame blonde en regardant la mer, pour se dérober à l'enquête de ces yeux désolés.

— Vous voulez me cacher votre chagrin, signora? Mais est-ce que je ne devine pas tout, est-ce que je ne sais pas tout? Ma clairvoyance est infaillible, puisque je vous aime!

— Je vous avais interdit de prononcer jamais ce mot, monsieur! — dit-elle sévèrement. — Laissez-moi, je vous prie.

— Eh bien! — murmura-t-il; — je ne le prononcerai plus, ce mot qui vous offense. Mais vous m'aviez permis, comme à un ami, comme au plus humble et au plus méconnu des amis, de m'intéresser à vous honnêtement, innocemment. Ne me retirez pas cette permission; rien ne justifierait une pareille cruauté.

— Pardonnez-moi! — dit-elle, prise de remords; — mais je suis si malheureuse, si abandonnée, si seule qu'à

présent tous les secours humains me sont suspects et me blessent. Il me semble que tout conspire contre moi, que tous travaillent à accroître mes peines, ceux qui me haïssent, ceux qui me délaissent et ceux qui m'aiment. Je suis injuste, c'est vrai. Bientôt, je le prévois, il ne me restera personne.

— Il faudrait la mort pour me détacher de vous ! répliqua-t-il d'une voix résolue.

— Ne parlez pas de la mort ! dit-elle avec épouvante.

Il s'obstina, revint à la charge :

— Pourquoi donc avez-vous pleuré ?

— Je suis allée à l'église, dit-elle ; et j'ai prié beaucoup, beaucoup. La prière est à la fois déchirante et douce. Jamais nous ne sentons si lourdement le poids de nos maux qu'à l'heure où nous prions Dieu de nous en délivrer, de nous en délivrer même au prix de la vie. Ce qui m'a fait pleurer, c'est de fouiller les cendres de mon cœur ; mais cela m'a aussi donné beaucoup de consolation.

— Vous aurait-il maltraitée ? — demanda Paolo en allant droit au fait, brutal.

— Non, il ne m'a pas du tout maltraitée ! — répondit-elle avec un accent douloureux.

— Alors... alors, c'est le contraire ? — s'écria-t-il, blêmissant de fureur jalouse.

— Non, non ! — dit-elle de la même voix douloureuse, qui semblait brisée pour toujours.

Mais ils avaient dépassé de beaucoup l'escalier par où l'on descend du Corso Vittorio Emanuele au palais Cariati, qu'habitait Eleonora. Ils avaient même dépassé l'Hôtel Bristol et l'Hôtel Bellevue, et se trouvaient dans une partie du Corso très solitaire, presque champêtre. Elle fut la première à s'en apercevoir.

— Retournons, je vous prie ! — supplia-t-elle en fixant sur lui ses yeux timides et doux.

— Retournons ! — dit-il, vaincu. — Mais vous me direz ce qu'*il* vous a fait et pourquoi vous avez pleuré.

— Ce n'est rien, ce n'est rien !

— Dites-le-moi, madame Eleonora ! Dites-le à votre meilleur ami !

— ... Cette nuit, il n'est pas rentré à la maison ! Depuis

hier matin on ne l'a pas revu ! — s'écria-t-elle avec un transport de douleur.

Il la considéra en silence.

— Où peut-il être ? — reprit-elle comme en se parlant à elle-même, comme en prolongeant à haute voix un discours intérieur. — Où peut-il être ? Que fait-il ? Pourquoi ne rentre-t-il pas ? Aurait-il perdu toute affection, toute conscience, toute pudeur ? Serait-il en danger ?... Si seulement je savais où il va ! Mais je ne sais rien, rien, absolument rien ! Je ne suis qu'une pauvre femme ignorante et faible, et je ne peux rien, rien, pour le défendre et le sauver.

Les paroles semblaient l'étouffer et sortaient de ses lèvres spasmodiquement ; elle parlait par saccades, avec des éclats de voix soudains, comme si elle eût été seule, chez elle, et non sur un chemin public, auprès de l'homme qui l'adorait sans espoir ;

— Vous aimez toujours votre mari, — lui dit-il gravement.

— Toujours ! — répondit-elle avec une ferme franchise. — Je lui dois amour et respect.

Il ne répondit pas, mais son visage changea de couleur et ses yeux s'emplirent de larmes.

— C'est mon devoir ! — ajouta-t-elle vaguement, comme en manière d'excuse.

— Mais lui, est-ce qu'il remplit envers vous aucun de ses devoirs ? objecta Paolo.

— Qu'importe ? Si l'on n'aimait que pour être payé de retour... on serait trop heureux en ce monde !

— Vous avez raison ! soupira-t-il.

— Et puis, qui sait ? Depuis quelques jours, il me paraît si troublé que je n'ose pas lui faire de reproches, que je n'ose pas même lui adresser une question. Parfois, il s'assied dans un coin de la grande terrasse et, sans dire un mot, il fume pendant des heures entières...

— Je l'ai vu. De la fenêtre de ma chambre, on voit tout.

— Parfois, il est d'une humeur folle, comme s'il voulait s'étourdir, oublier. Ah ! monsieur Paolo, je suis sûre qu'il est en péril ! jamais encore il n'avait passé une nuit sans rentrer à la maison.

— Je l'ai rencontré hier soir, — fit Paolo, d'un ton froid et indifférent.

— Oh! par charité, dites-moi où? — s'écria-t-elle en joignant les mains, comme pour une prière.

— Et pourquoi vous le dirais-je? — répliqua-t-il avec une certaine dureté. — Est-ce que je suis le gardien de votre mari?

— Vous avez raison, — dit-elle en baissant les yeux, humiliée. — Je vous donne bien de l'ennui. Mais... pour me rassurer...

— Oh! vous pouvez être rassurée! — déclara-t-il ironiquement. — Votre mari ne court pas le moindre péril.

Et un sourire effleura ses lèvres. Elle était devenue timide, entrevoyant déjà la vérité, mais n'osant pas demander plus de détails.

— Oui, je l'ai rencontré hier soir, au Jardin d'Hiver. Vous n'y êtes jamais allée?

— Non; je ne vais nulle part.

— Excusez ma sotte question. Le Jardin d'Hiver n'est pas précisément un lieu destiné aux honnêtes femmes.

Elle pâlit. Mais il avait trop souffert et trouvait un âcre plaisir à sa propre souffrance et à celle des autres. Il continua son récit nonchalamment, comme s'il eût raconté une anecdote banale et sans intérêt.

— Le Jardin d'Hiver est un peu théâtre, un peu café-concert, un peu restaurant; et l'on y fait de joyeux soupers, après le spectacle. C'est un rendez-vous de jeunes viveurs, de maris indépendants et de demoiselles sans pruderie...

— Je comprends, je comprends! — fit-elle marchant plus vite, comme pour ne pas en entendre davantage.

— Maintenant qu'une ère de prospérité semble venue pour Naples, — continua-t-il, résolu à poursuivre jusqu'au bout, — maintenant que tous ceux qui croient à ces banques sont riches et que les banquiers sont des Crésus, chaque soir le Jardin d'Hiver s'emplit d'une joyeuse compagnie. L'or coule à flots. Hier, votre mari faisait briller ses napoléons d'or sous les yeux peints de Lidia Gioia.

Elle n'osa plus l'interroger; mais la rougeur de la honte était montée à son délicat visage. Puis, comme elle arrivait en face de chez elle, un nouveau doute lui tortura l'esprit.

— Est-ce que mon mari est mêlé aux affaires de ces banques ? demanda-t-elle.

— Oui, à ce qu'il paraît... aux affaires du banquier Costa.

— Et c'est une chose... dangereuse ?

— Peut-être... En ce moment, tout le monde a confiance...

— Je sais... une folie universelle...

— Mais cela peut finir par une catastrophe, murmura-t-il.

— Une catastrophe ?

— Sans doute. Ces banques sont de fantasmagoriques entreprises, qui révoltent la conscience de tous les gens honnêtes.

— Et vous dites que mon mari s'y trouve mêlé sérieusement ?

— Oui, sérieusement, à ce qu'il paraît...

Elle eut un frisson d'effroi. Devant le petit escalier qui mène du Corso à la rue des Colonnes Cariati, elle fit halte pour prendre congé du jeune homme.

— Écoutez, lui dit-elle : vous m'avez délivrée d'une inquiétude ; mais vous m'avez aussi fait beaucoup de mal, avec ces nouvelles.

— Seriez-vous donc assez bonne pour être jalouse de votre mari ?

— Non, — reprit-elle d'une voix décidée, — je ne suis pas jalouse. Mais ces affaires de banque, ce maniement des deniers d'autrui, ce jeu que vous me dites si plein de péril, m'inspirent beaucoup d'appréhension. Voulez-vous me donner un témoignage d'amitié véritable ?

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien ! cherchons ensemble à sauver mon mari ! Je vous l'ai déclaré, je ne suis pas jalouse ; mais je vis sous son toit, je porte son nom. En se déshonorant, il me déshonorerait ; son désastre m'atteindrait par contre-coup. Ce que je vous demande, c'est que vous preniez des informations certaines et minutieuses sur toute cette louche affaire. Entreprenez une enquête ; essayez de découvrir la vérité, comme si vous étiez un juge d'instruction. Et, le jour où vous apprendrez qu'il y a un danger réel, proche ou lointain, le jour où vous apprendrez tout simplement qu'il y a du danger, venez me le dire avec franchise, avec une rude franchise.

— Je vous obéirai, dit-il.

— Et alors, moi, je parlerai à mon mari. Quelquefois il m'écoute. Puissé-je trouver alors des accents assez chaleureux pour le sauver !

— Vous êtes une sainte, murmura-t-il; mais je doute que vous réussissiez à faire ce miracle.

— Vous le croyez donc bien gravement compromis ? demanda-t-elle, consternée.

— Je ne sais pas ; mais je m'informerai avec autant de soin que s'il s'agissait de mon propre frère, dit-il avec amertume.

Il commençait à passer des gens qui dévisageaient ce couple avec curiosité, qui devinaient peut-être quelque chose. Eleonora, pour rentrer chez elle, n'avait qu'à tourner le coin du palais Cariati. Elle tendit à Paolo sa petite main finement gantée, qu'il retint dans les siennes une minute.

— Adieu, dit-elle. Je m'en vais. On nous regarde.

— Nous n'avons parlé que de *lui* ! fit-il remarquer tristement.

— C'est ce qui nous protège, — dit-elle tout bas. — Il me semble qu'ainsi je suis moins coupable ! Adieu, monsieur Paolo.

— Non ; dites : « Au revoir. »

— Au revoir... je ne sais quand.

— Sitôt que j'aurai des nouvelles.

Il la regardait avec tant d'amour qu'elle sentit son faible cœur se fondre de pitié.

— Vous y allez donc aussi, le soir, au Jardin d'Hiver ? — demanda-t-elle avec un léger sourire.

— Quelquefois... pour me distraire... — répondit-il, ivre de joie.

— Mais vous y allez seul, je suppose ? — demanda-t-elle avec une confiance ingénue.

— Seul, toujours seul, ma bien-aimée ! s'écria-t-il avec passion.

— Eh bien, n'y allez plus ! — dit-elle encore avec un sourire enchanteur.

Et elle s'échappa. Il la vit s'enfuir et disparaître à l'angle du palais. Lui aussi était logé dans ce palais immense, au

troisième étage, tandis qu'elle avait son appartement au second. Mais il n'osa pas la suivre, il n'osa pas même remonter chez lui, par crainte que les mille locataires de cette ruche pussent faire des remarques désobligeantes. Il continua sa promenade sur le Corso, en portant machinalement à ses lèvres la main qui avait serré la main de la blonde Eleonora.

Sous le vaste porche du palais Cariati, Eleonora Triggiano rencontra son voisin le professeur Alessandro de Peruta, qui sortait pour une deuxième tournée de leçons. Elle lui jeta un sourire bienveillant : car elle se montrait toujours bonne envers ce pauvre travailleur timide et malheureux, pour qui le sourire d'une femme était une grâce particulière ; et aussitôt le pauvre homme, fasciné par cette bienveillance féminine, s'arrêta devant elle. Comme il faisait très froid ce matin-là, il avait endossé une certaine houppelande marron clair à longs poils, doublée d'une épaisse flanelle qui en gonflait l'intérieur ; il avait les mains chaussées d'une paire de gros gants de laine aux doigts énormes, mais trop courts et qui laissaient les poignets découverts ; et son chapeau était rabattu sur ses yeux. Ainsi affublé, le professeur était grotesque ; néanmoins, selon son habitude, il échangea quelques mots avec son élégante voisine.

— Vous allez bien, madame ? — lui demanda-t-il avec un empressement inquiet, comme si elle relevait d'une maladie récente, mais en réalité pour dissimuler sa confusion et son trouble.

— Très bien, je vous remercie, — répondit-elle. — Et vous, professeur, vous travaillez toujours ?

— Toujours... Le travail est pour moi une grande consolation, — ajouta-t-il sans trop savoir ce qu'il disait, pensant qu'il ferait mieux de s'en aller, mais ne sachant comment s'y prendre.

— Et votre mère, votre sœur vont bien ? — dit-elle encore pour dire quelque chose, pour se montrer affable envers lui.

— Merci, merci, — fit-il avec émotion. — Hier, j'ai reçu une lettre, une longue lettre de ma sœur. Elles voudraient des renseignements... des renseignements sur ces banques nouvelles... — murmura-t-il encore avec un trouble soudain.

— Elles aussi, là-bas ! — s'écria-t-elle, étonnée, sans pouvoir s'empêcher de pâlir un peu.

— Sans doute... Le bruit s'est répandu jusqu'en province... Et puis, — ajouta-t-il d'un air gêné, — les provinciales sont curieuses... elles exigent que nous leur donnions des renseignements sur tout... elles croient que nous savons tout...

— Est-ce qu'elles se proposent de faire aussi des opérations de banque ? — interrogea-t-elle, d'une voix où perçait l'inquiétude.

— Non, non, je ne crois pas, — dit-il avec effort, comme si les paroles ne parvenaient pas à sortir de sa bouche. — Elles n'ont pas d'argent et ne trouveraient pas à s'en procurer. Vous savez que nous sommes très pauvres.

— Cela vaut peut-être mieux ! — prononça-t-elle avec lenteur. — Et vous leur avez répondu ?

— Oui, tout de suite. Je leur ai fait savoir que ces banques sont une escroquerie, ne peuvent être qu'une escroquerie. De cette façon, elles se tiendront sur leurs gardes.

— Mais, puisque vous dites qu'elles n'ont rien... à perdre?

— Elles mettront les autres en garde, — reprit-il, d'une voix où l'on sentait beaucoup d'effort.

— Adieu, professeur ! dit-elle brusquement.

Et elle continua son chemin, toute pâle, comme si un froid mortel venait de la saisir.

Il la suivit des yeux tandis qu'elle traversait la cour et s'engageait dans l'escalier ; puis, lorsqu'elle eut disparu, il partit à son tour, préoccupé de cette lettre que sa sœur lui avait écrite et où elle réclamait avec insistance des renseignements sur les banques. Ces renseignements, elle disait bien qu'elle ne les désirait que par curiosité, pour savoir, sans aucun autre but; mais cependant le frère avait cru remarquer dans cette lettre un peu d'embarras. Elles n'avaient rien de rien, sa mère et sa sœur. Alors, pourquoi étaient-elles si curieuses ?

Quant à Eleonora Triggiano, elle gravit les escaliers avec lenteur, comme si elle eût été très lasse; et il lui semblait que le fardeau des soucis pesait plus lourdement sur ses épaules.

Au moment où elle rentrait chez elle, sa femme de chambre

lui remit un billet de son mari, tracé au crayon et daté de la gare. Le billet disait :

« Ma chère Eleonora, je m'en vais à Salerne pour des affaires de banque. Il y a beaucoup d'argent à gagner. Je reviendrai dans trois ou quatre jours. A bientôt.

« CARLO. »

Rien de plus. Pas un mot affectueux pour elle ; toujours cette banque, toujours cet argent ! Et probablement il ne s'était pas en allé seul ! Et cette femme, — comment Paolo l'avait-il donc appelée ? Lidia Gioia : un nom de guerre, à coup sûr ! — Cette femme était probablement partie avec lui !

Elle jeta là son chapeau, son manteau, s'étendit sur une chaise longue, cacha son front et ses yeux dans ses mains entrelacées. Elle n'était plus jalouse, non : elle avait dit la vérité à Paolo Collemagno. Mais elle avait la sensation qu'une imminente catastrophe était suspendue sur sa tête ; elle traversait une de ces heures de défaillance absolue où il semble que tout s'écroule et où il ne reste plus un seul point d'appui pour la pauvre âme en détresse. Candidement, honnêtement, elle avait confié son cœur et sa vie à Carlo Triggiano ; et cet homme avait dédaigné ce cœur, avait détaché sa propre existence de celle de sa femme, encore que la loi et la société proclamassent indissoluble le lien qui les unissait. Elle était seule ; elle n'avait ni enfants, ni parents, ni amis, personne ! Ou plutôt, elle n'avait qu'un ami, ce Paolo Collemagno qui, depuis deux ans, l'aimait d'un amour inguérissable ; et, quand elle pensait à ce jeune homme dont elle était toute la vie, quand elle pensait à cet invincible amour, elle voyait un autre abîme non moins effroyable, un abîme de perdition, s'ouvrir devant elle. C'était une femme sincèrement vertueuse et bonne, ayant l'horreur du mal, l'horreur de la faute ; mais les résistances de sa raison fléchissaient peu à peu, vaincues par la pitié !

La pitié, la pitié ! Est-ce qu'il en avait pour elle, celui qui la laissait languir dans la solitude et dans l'abandon ? Ah ! quelle solitude ! Comme il était silencieux, le salon où elle rêvait sur sa chaise longue, dans le demi-jour d'une froide et grise matinée d'hiver ! Comme il était morne, ce vaste

palais Cariati, haut de trois étages sur le Corso et de six étages sur la rue Concordia, avec ses deux escaliers d'honneur et ses deux escaliers de service, avec ses vingt-quatre appartements, grands et petits !... Son mari, où était-il? A Salerne, pour se compromettre dans ces terribles affaires qui pouvaient le conduire au naufrage de son honneur ; à Salerne, en compagnie de cette femme aux yeux peints, de cette Lidia Gioia qui mangeait allègrement les napoléons d'or gagnés par des moyens malhonnêtes... Quelle solitude! Et Paolo Collemagno, où était-il? Tout près de là, sans doute, dans sa chambre du troisième étage, occupé à écrire une de ces lettres profondément émues qu'elle avait toujours laissées sans réponse, mais qu'elle n'osait pas refuser, parce qu'elle avait pitié de lui. Ou bien il était sorti pour obéir à l'ardente prière qu'elle lui avait adressée, pour aller à la recherche d'informations précises, pour tâcher de sauver Carlo Triggiano; et cela n'était-il pas encore une preuve d'amour? Devant la générosité, devant l'abnégation de cet amour, elle se sentait troublée jusqu'au fond de l'âme, liée par une gratitude qui lui maîtrisait le cœur. Mais l'homme qui l'aimait, qui serait accouru vers elle avec une joie passionnée, qui ne l'aurait pas quittée un moment, celui-là, elle n'avait pas le droit de l'appeler près d'elle. Oh! comme elle était seule!

Aussi, quand la femme de chambre vint lui dire que donna Concettina désirait causer un moment avec elle, pour sortir à tout prix de cette horrible solitude, pour chasser l'obsession de ses pensées douloureuses, elle se hâta de répondre :

— Faites entrer!

Elle ne la connaissait guère, cette donna Concettina, qu'on appelait la Bigote ; mais elle l'avait rencontrée quelquefois dans la cour. Donna Concettina logeait dans la même maison, au quatrième étage ; toujours vêtue pauvrement, toujours taciturne, marchant les yeux baissés, d'un pas qui ne faisait aucun bruit, comme si elle avait eu des chaussons de feutre.

La Bigote entra, cauteleuse. Elle avait une robe de laine noire, avec un gros châle, noir aussi, et un chapeau de crêpe noir dont les brides étaient nouées sous son menton ; ses mains jaunâtres serraient les anses d'un vieux cabas en tapisserie où était brodé un coq chantant, de couleurs éteintes.

Le visage de donna Concettina était d'une pâleur de cire, égale partout, comme s'il ne coulait pas sous la peau une seule goutte de sang ; et ses paupières un peu livides voilaient continuellement un regard soupçonneux ; et ses lèvres minces avaient une couleur de rose morte.

— Loués soient Jésus et Marie ! — dit-elle à voix basse.

— Aujourd'hui et toujours ! — répondit Eleonora, qui savait l'oraison jaculatoire.

— Je ne vous dérange pas ? — demanda la Bigote en promenant ses regards autour d'elle et en croisant sur son cabas ses mains de cire.

— Pas du tout ! — répondit Eleonora, qui cherchait à fuir ses tristes pensées.

— Il faut que vous me fassiez une charité, — murmura la Bigote.

— Volontiers, si je le puis, — répondit Eleonora, qui n'était pas bien riche, mais qui avait à cœur de secourir les pauvres.

— Je sais que vous êtes une bonne âme, une sainte personne ; et j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas ce service.

— Dites, dites ! — reprit avec patience la dame blonde, qui ne voulait pas laisser voir que tous ces préliminaires l'ennuyaient.

— Ce sera pour ma mère et pour moi une singulière grâce ! Vous savez combien nous sommes indigentes ; et, si nous n'étions pas habiles à ravauder les bas de soie et à raccommoder les dentelles anciennes, il ne nous resterait qu'à mourir de faim. Ah ! qu'il est dur, madame, qu'il est malaisé de vivre honnêtement ! — ajouta-t-elle avec un soupir, comme si elle sortait d'une terrible lutte où sa vertu aurait couru le risque d'une défaite.

— Oui, c'est très difficile ! approuva la dame, qui poussa un profond soupir.

— Chacun porte sa croix ! — continua la Bigote en jetant un regard attentif sur le beau visage d'Eleonora. — La vie est une guerre où les uns combattent beaucoup, les autres peu ; mais tous combattent. Ma mère et moi, nous avons lutté sans trêve. Mais il semble qu'enfin nous voyions poindre une espérance...

— De quoi voulez-vous parler? — interrogea distraitement la dame, que ces homélies ennuyaient sans réussir à la distraire de ses peines.

— Je veux parler de ces banques... — murmura la Bigote en promenant de nouveau un regard autour d'elle.

— Vous voulez parler des banques? — s'écria Eleonora, stupéfaite.

— Oui. Chacun profite de cette pluie d'or, de cette manne que le Seigneur fait tomber du ciel : une vraie bénédiction qui se répand sur la ville de Naples, encore que ses péchés ne la lui aient guère méritée. Pourquoi, pauvres femmes que nous sommes, n'en profiterions-nous pas aussi? Ne sommes-nous pas aussi des âmes du bon Dieu? Après avoir tant souffert, n'est-il pas juste que nous ayons notre part de réconfort?

— Mais comment? dit Eleonora, de plus en plus étonnée.

La Bigote ne prit pas garde à la question et poursuivit :

— Je dois vous dire que j'ai d'abord consulté don Teofilo, le saint curé de notre paroisse. Ma mère et moi, nous n'entreprenons jamais rien sans lui demander conseil. Ce bon prêtre, quand je lui exposai notre situation malheureuse, m'écouta longuement; puis il me dit que ce que j'avais l'intention de faire n'était pas contraire à la volonté de Dieu. Pas une feuille ne bouge sans que Dieu le veuille! Donc, le Seigneur a permis la création de ces banques; et par conséquent, ce n'est pas pécher que d'en tirer profit.

— Mais comment, comment? — répéta Eleonora, dont ce discours piquait vivement la curiosité.

— J'arrive au fait, — dit la Bigote. — Si je me suis adressée à vous, c'est parce que don Carlo, votre mari, est l'homme de Costa, ce puissant banquier, ce bienfaiteur de Naples; et don Carlo peut rendre un signalé service à ma mère et à moi. Voulez-vous intercéder auprès de lui, vous qui êtes sa femme?

— Vous ne m'avez pas encore expliqué ce que vous désirez de ce banquier, donna Concettina. Mon mari... oui, mon mari doit le connaître...

— Je crois bien qu'il le connaît! Il est son *collecteur*.

— Vous dites?...

— Qu'il est son *collecteur* !

Il lui sembla que ce mot mystérieux lui donnait un coup en pleine poitrine ; mais elle dissimula son trouble.

La Bigote avait plongé sa main dans le cabas orné d'un coq en tapisserie et cherchait quelque chose au fond. Eleonora s'attendait à en voir sortir la supplique par laquelle donna Concettina, au nom de sa mère et en son propre nom, solliciterait du banquier Costa un petit secours. Ce qui en sortit, ce fut non pas un de ces feuillets pliés en longueur où sont d'ordinaire écrites les pétitions des Napolitains, mais un gros portefeuille en parchemin jauni, écorché par endroits, fermé avec une épingle, et que la Bigote maniait comme une chose précieuse, touchait comme un objet sacré. Ensuite elle déposa par terre le cabas qui s'aplatit, pareil à une guenille molle, et se mit à ouvrir le portefeuille avec des précautions infinies.

— Nous voudrions placer nos misérables économies à la banque Costa, — dit-elle en jetant sur son interlocutrice un regard félin et scrutateur.

— Ah ! fit Eleonora, ébahie.

— La somme est petite, bien petite ; et pour la réunir, il nous a fallu trente ans d'efforts et de privations. Parfois, il est vrai, pour faire plaisir à un ami, nous lui avons prêté un peu d'argent, et il nous en a témoigné sa reconnaissance. Mais les temps sont durs, — continua-t-elle avec un soupir, — et nous n'avons jamais pu avoir plus de quinze ou vingt pour cent à l'année, ma bonne dame. Or, vous comprenez, puisque Costa donne un intérêt mensuel de quinze et dix-huit pour cent, nous avons retiré nos quelques sous des mains de ceux à qui nous les avions confiés. Et que de peine nous avons eue ! Que de prières il nous a fallu adresser au Ciel ! Il y a des débiteurs si entêtés qu'ils consentent bien à payer l'intérêt, mais ils refusent obstinément de restituer le capital. Bref, avec l'aide du Père éternel et d'un brave homme d'huissier qui n'a pas son égal pour faire rentrer les fonds, Gaetano Falcone, un saint homme plein de scrupules, nous sommes venues à bout de recouvrer toutes nos créances : et je vous apporte le capital pour que vous le remettiez à votre mari.

Tout en parlant, elle comptait la somme, avec lenteur, billet par billet. Eleonora, ressaisie maintenant par ses cruelles angoisses, reprise dans ce réseau d'intérêts sordides et de cupidités infâmes qui l'enveloppait, qui se resserrait autour d'elle, qui l'entraînait au désastre, lui demanda machinalement :

— Combien avez-vous ?

Elle croyait qu'il s'agissait de quelques centaines de lires.

— Bien peu, bien peu, malheureusement ! — dit la Bigote qui continuait à compter.

Les nombres prononcés tout bas sifflaient entre ses lèvres minces. Eleonora, patiente, le front appuyé sur sa paume, les yeux clos comme pour ne pas voir cet ignoble spectacle, attendait que Concettina eût fini. Cela dura longtemps. Enfin, quand la Bigote eut vérifié son compte, elle replia tranquillement les billets, en fit un rouleau qu'elle tendit à la dame blonde, et déclara nettement :

— Il y a quarante mille lires.

— Vous dites...

— Quarante mille lires.

— A vous ?

— Gagnées par notre travail.

— Et vous voulez les déposer à la banque ?

— Oui ; mais nous voulons que, par faveur, on nous donne vingt pour cent.

— Par faveur ?

— Cette faveur, il faut que votre mari nous l'accorde. Qu'est-ce que cela fait à Costa ? Dix-huit ou vingt, pour un banquier qui gagne tant d'argent, c'est la même chose.

— Et d'où croyez-vous qu'il lui vienne, cet argent-là ?

— Vous ne le savez pas ? Cependant votre mari le raconte à tout le monde ! L'argent vient de *Franceschiello*.

— Et qui est-ce, *Franceschiello* ?

— C'est François II de Bourbon !... François veut faire la charité à son peuple de Naples ; et ensuite, quand chacun aura profité de ses bienfaits, il reviendra et tous l'accueilleront à bras ouverts... Laissons agir la Providence ! comme dit monsieur le curé lorsqu'on lui parle de cela. Connaissez-vous la chanson qu'on chantera pour annoncer le retour de *Franceschiello* ?

— Non, je ne connais absolument rien! répondit la dame avec un sombre désespoir.

— La voici :

Arapite porte e ffeneste,
Ca chill'amico è leste[1]...

Cela signifie que l'heure est venue de se réjouir et que le Bourbon est sur le point d'arriver... Mais il nous faut le vingt pour cent, ma chère dame! Vous comprenez : maman et moi, nous avons fait nos petits calculs...

La Bigote se tut, attendit un moment. Puis, pour la seconde fois, elle présenta la liasse de billets à la dame blonde.

— C'est bien entendu, n'est-ce pas? Vingt pour cent! Sinon, nous gardons notre avoir et nous l'employons à un autre usage.

— Gardez-le! dit froidement Eleonora.

— Comment?

— Gardez-le ; je ne veux pas prendre votre argent.

— Et pourquoi? Parce que nous avons demandé vingt au lieu de dix-huit?... Ah! ma chère dame, ma chère dame! nous sommes si pauvres, et le monde est si méchant! Je vous assure que, sans ma vieille mère, je n'aurais pas même songé à cela. Mais, quand on est dans la misère, on est bien obligé de s'ingénier pour se rendre un peu moins malheureux! Nous avons fait nos petits calculs, et les vingt pour cent nous sont absolument nécessaires. Impossible d'y renoncer!

— A votre guise, donna Concettina; mais je refuse de prendre cet argent.

— Et la raison?

— La raison, c'est que je ne connais rien à ces banques et n'en veux rien connaître, ni à présent... ni jamais.

— Vous avez donc des doutes?

— Moi? non! — répondit Eleonora d'un air glacial. — Mais je préfère ne point m'occuper de ces choses-là.

— Alors, faites-moi parler à votre mari.

— Mon mari n'est pas à Naples; il est à Salerne.

1. « Ouvrez toutes grandes portes et fenêtres, — car ce bon ami est agile... »

— Reviendra-t-il bientôt ?

— Je l'ignore ; peut-être dans trois ou quatre jours.

— Eh bien, je l'attendrai ; mais cela m'ennuie beaucoup, de perdre ces trois ou quatre jours d'intérêt. Vous comprenez : nous sommes si pauvres !

— Pourquoi ne le portez-vous pas vous-même à Costa, votre argent ?

— Il y a une telle foule chaque jour, dans cette banque, et aussi dans les autres ! Il n'est personne qui ne veuille profiter de cette grâce du bon Dieu. Moi, j'ai peur de la foule. Et puis... le surplus d'intérêt, si je le demande moi-même, on ne me l'accordera pas. J'attendrai votre mari.

— Êtes-vous sûre qu'il vous obtiendra cette faveur?

— Tout à fait sûre ! — déclara la Bigote d'un air de triomphe. — Depuis des semaines, chaque fois qu'il me rencontre dans l'escalier, il me parle de sa banque, me conseille d'y déposer mon argent et celui de mes amis.

— C'est bien, — repartit Eleonora en secouant les épaules, comme si elle se déchargeait d'un fardeau. — Attendez-le donc.

— Mais vous me garderez le secret? — dit la Bigote en replaçant les billets dans son portefeuille. — Je ne voudrais pas qu'on eût connaissance de nos petites économies, dans la maison. Il y a tant de gens malintentionnés, et un vol est si vite fait ! Nous sommes des femmes seules. Je me recommande instamment à votre discrétion.

— Je ne vois personne et ne dirai rien à personne.

— Que la Madone vous éclaire ! fit la Bigote qui se leva pour partir.

— Que la Madone vous accompagne ! répondit pieusement Eleonora.

Lorsqu'il n'y eut plus personne, elle éprouva une sorte de vertige...

Un peu plus tard, la femme de chambre vint lui demander si elle voulait déjeuner. Eleonora passa dans la salle à manger solitaire et s'assit à la grande table où un couvert unique était mis. La femme de chambre servait avec rapidité ; cette fille paraissait préoccupée aussi. Vers la fin du repas, qui avait duré seulement quelques minutes, elle dit à sa maîtresse :

— Madame voudrait-elle me permettre de sortir cet après-midi ?

— Volontiers. Mais ne restez pas trop longtemps dehors : je suis seule.

— Il me faudra deux ou trois heures au moins, — dit Raffaella en versant le café. — J'ai à faire deux courses très importantes.

Et, à la façon dont elle regardait sa maîtresse, on voyait qu'elle avait envie de lui tout raconter. Celle-ci, en se levant pour retourner au salon, avec son peignoir de couleur monacale dont la traîne bruissait derrière elle, fit signe des yeux à la femme de chambre qu'elle l'autorisait à parler. Tout ce qui pouvait l'arracher à ses préoccupations, la plonger dans un oubli plus complet, était un soulagement pour elle.

— Votre Excellence est avertie que je dois me marier dans trois ou quatre mois et que, grâce à mes épargnes et aux cadeaux que Madame m'a faits, j'ai pu m'acheter du linge, des « ors » et même un peu de « cuivres » pour la cuisine. De son côté, mon fiancé Totonno a fait aussi des dépenses. Il en résulte qu'à cette heure nous nous trouvons sans le sou, absolument sans le sou, pour les frais du mariage.

— Eh bien, ce jour-là, je vous donnerai quelque chose, — répondit la maîtresse en jetant un regard distrait sur la couverture d'un roman parisien.

— Votre Excellence est trop bonne ! — reprit la femme de chambre, émue. — Mais nous aurons besoin d'une forte somme : outre les frais de la noce, il faudra que nous payions un trimestre de loyer. Alors, l'idée nous est venue, à Totonno et à moi, de porter au mont-de-piété tout ce que nous avons acheté, linge, « ors » et « cuivres » : nous l'engagerons pour trois mois et, ce qu'on nous aura prêté là-dessus, nous le porterons à la banque. En trois mois, madame, les intérêts font une somme qui est presque égale au montant du dépôt : c'est admirable ! Avec trois cents lires, par exemple, — si le mont-de-piété nous donne trois cents lires, — cela fera... cela fera cent quatre-vingts lires d'intérêt. Ensuite, nous dégagerons les objets engagés, et nous aurons cent quatre-vingts lires de bénéfice. Oh ! nous avons bien fait nos calculs, Totonno et moi.

— Ma pauvre Rafaella ! — dit la maîtresse en retenant un soupir.

— Pourquoi dites-vous : « Ma pauvre Rafaella » ? Quand on a ce qu'il faut en ménage et une bonne santé, on n'est jamais pauvre. Et puis, avec ces banques-là, Excellence, il n'y a plus de pauvres à Naples.

Eleonora lisait, la tête baissée.

— Votre Excellence m'accorde-t-elle trois heures de liberté? Nous irons d'abord au mont-de-piété, et ensuite à la banque. Au mont-de-piété, on se bouscule. Tout le monde engage pour mettre à la banque l'argent de la reconnaissance. Genovieffa, la portière, a engagé jusqu'à une sainte Geneviève toute en argent, ce qui est un vrai sacrilège...

— Va donc, ma pauvre Rafaella ! murmura doucement la maîtresse.

— Vous n'avez plus besoin de rien ?

— Non, de rien.

— Adieu, Excellence !

— Adieu !

Et, de nouveau, elle se trouva seule. A présent, la crise aiguë de sa douleur était passée. Elle ne souffrait plus : il lui semblait qu'elle venait de subir toutes les épouvantes d'un naufrage, qu'elle venait d'endurer toutes les affres de l'agonie, d'éprouver la sensation mortelle d'un flot qui lui passait sur la tête et qui l'engloutissait. Mais, à présent, c'était fini. Elle avait coulé bas. Il lui semblait qu'elle était couchée au fond de la mer immense, sur le sable, parmi les algues, et qu'elle dormait d'un paisible sommeil, prise d'une lassitude invincible après l'horrible lutte. Il lui semblait qu'il n'y avait plus pour elle de salut possible, qu'elle était à bout de forces, incapable de faire un mouvement, le corps et l'esprit accablés sous une couche d'eau lourde comme cent atmosphères. Tout était fini. Elle avait succombé à la fatalité. Après les effrois de l'heure funeste, il ne lui restait que le regret mélancolique de tout ce qu'elle avait perdu.

Machinalement, pareille à un fantôme, enveloppée dans son peignoir de laine marron que serrait à la taille une cordelière, toute pâle dans ce costume sombre qui faisait ressortir la délicate blancheur de son visage, elle gagna le balcon de

sa chambre à coucher qui donnait sur le jardin du palais Cariati. Au troisième étage de l'aile en retour, derrière les vitres d'une fenêtre, elle aperçut la figure loyale de Paolo Collemagno. Ils échangèrent un léger sourire et se regardèrent longuement, longuement, immobiles, muets, pensifs. Les heures passaient, le jour déclinait ; et elle gardait toujours la sensation d'être engloutie, d'être morte.

III

Contre toute prévision, la semaine qui précéda Noël fut très douce. La tramontane, qui avait sifflé dans les rues de Naples durant la première moitié de décembre, la rude tramontane qui effraie et chagrine les Napolitains, la glaciale tramontane qui fait pâlir les lèvres et rougir les yeux, tomba soudain ; et le tiède sirocco enveloppa la ville, qui adore sa molle caresse. Peut-être était-il venu, ce sirocco, à la prière des besoigneux et principalement des revendeurs de toute sorte qui, en cette semaine de réjouissances, ne craignent pas moins le vent que la pluie et font brûler des cierges, les pauvres diables ! pour obtenir que le temps soit beau et que les habitants, tous les habitants sortent de chez eux et achètent les marchandises exposées. La semaine qui précède Noël comme celle qui précède Pâques, tous les yeux se tournent vers le ciel, toutes les bouches exhalent des soupirs et des prières pour que le soleil veuille bien paraître ; et ceux mêmes qui n'y ont aucun intérêt font des vœux comme les autres, car ils savent que, pour les humbles, pour les indigents, c'est une semaine bénie. Il n'est personne qui n'achète alors quelque chose, au moins pour venir en aide à un malheureux, et les moins aisés ne laissent pas de trouver au fond de leur bourse un peu d'argent qu'ils dépensent par charité. Sûrement, cette année-là, c'était l'enfant Jésus qui avait accompli le miracle de changer la tramontane en sirocco et de permettre que Naples se transformât en une immense foire. Le tumulte avait commencé plus tôt que d'habitude, et il allait grandissant depuis les quartiers populaires jusqu'à la

rue de Toledo, où il devenait énorme. Car, « à Toledo », il y avait les « bancarelles », des centaines de petites boutiques ambulantes; et c'était de Toledo que le brouhaha remontait dans la ville haute jusque sur le Corso Vittorio Emanuele, jusque sur les vertes collines ; de façon que Naples tout entière était enveloppée dans un tapage assourdissant, continu, pareil à la grande voix du Vésuve.

Tant que le froid avait glacé les rues, Eleonora Triggiano était restée chez elle, seule, assise au coin de son feu, assoupie par la chaleur de la braise, sans force pour réagir contre sa mélancolique langueur. Son mari était revenu de Salerne plus allègre que jamais, fumant sans cesse, parlant avec volubilité, comme un homme en proie à une perpétuelle exaltation ; mais la figure pâle et pensive de sa femme lui donnait une gêne. Il avait offert à Eleonora des boucles d'oreille en diamants, très belles, très coûteuses; mais elle avait accueilli ce cadeau avec un faible sourire, et ne les avait portées qu'une demi-journée à peine. Il lui avait proposé deux fois une partie de campagne à Sorrente, puisque c'était la mode maintenant d'y aller aussi en hiver; mais elle avait refusé, d'un air distrait, alléguant qu'elle se sentait un peu malade et qu'elle avait froid. Il lui témoignait une prévenance extrême, comme pour obéir à un vague scrupule de sa conscience; cependant il la quittait volontiers. Lorsqu'il la voyait triste et maussade, il haussait les épaules et s'en allait gaiement, la cigarette à la bouche, fredonnant une ariette. Il passa une nuit, deux nuits sans rentrer ; à la troisième, il ne songea même plus à fournir un prétexte, ce qu'il avait toujours fait auparavant. Elle hochait la tête et s'absorbait dans ses longues rêveries, au coin du feu. Elle ne sortait plus. Elle n'avait plus parlé à Paolo Collemagno et ne voulait plus lui parler : bien qu'elle ne lui eût jamais parlé ailleurs que dans la rue, ces entretiens lui laissaient au cœur une faiblesse étrange. Seulement, elle allait s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre close, et faisait semblant de lire; mais, en réalité, elle ne lisait pas et regardait à la dérobée ce blême visage fatigué par les veilles qui, de temps à autre, se montrait derrière les vitres, au troisième étage ; et, le soir, tandis que son mari soupait au Jardin d'Hiver ou conduisait Lidia Gioia au théâtre San Carlo,

elle dévorait les longues lettres fidèles qui lui arrivaient quotidiennement. Elle n'avait pas la force de s'interdire cette lecture et cette contemplation.

Mais, le jour où ce tiède sirocco vint envelopper Naples de sa caresse, Rafaella éteignit le feu dans la cheminée et ouvrit les fenêtres toutes grandes. Avec cette douce lumière, avec ce soleil radieux, avec ce joyeux tumulte qui entrait par les fenêtres ouvertes, il était impossible de se confiner dans une chambre obscure, de rester dans un fauteuil à lire paresseusement, à rêvasser, à somnoler. Alors Eleonora se leva, battit des paupières ; la torpeur qui l'avait envahie se dissipait sous l'influence de cette allégresse extérieure qui, à Naples, finit toujours par avoir raison des soucis.

— Madame va faire ses emplettes ? — demanda la femme de chambre qui rôdait autour d'elle.

— Je n'ai pas d'emplettes à faire, — répondit-elle, irrésolue.

— Quand ce ne serait que par charité, il faut que madame achète quelque chose !

Et Rafaella s'en fut préparer le costume neuf que la couturière avait apporté depuis quinze jours, mais que, par nonchalance, Eleonora n'avait pas mis encore.

Elle était toute gentille et toute rajeunie, dans ce costume de drap bleu sombre garni de fins galons d'argent qui luisaient, avec une souple jaquette aux grands boutons ciselés. Sur son chapeau de feutre bleu sombre palpitaient de longues plumes qui rappelaient un peu les coiffures françaises du XVIe siècle ; le bord du chapeau mettait une ombre sur son blanc visage, et les plumes tombantes abritaient sa grosse tresse blonde, massive et lumineuse. Rafaella lui présenta son manchon, son carnet, son porte-monnaie et son mouchoir.

— Si madame avait un *peccerillo*[1], elle irait maintenant lui acheter des jouets et un petit Jésus de cire, — dit Rafaella avec cette familiarité des serviteurs Napolitains, qui serait de l'effronterie, si elle ne procédait pas d'une bonté ingénue.

— Ne parlez pas de ces choses, Rafaella ! — dit à voix basse la maîtresse, en boutonnant ses gants.

1. Diminutif de *piccolo* : « un petit enfant ».

— C'est que Dieu ne l'a pas voulu, — reprit Rafaella, qui tenait à exprimer toute son idée.

Et lentement, vers les deux heures, après quinze jours de réclusion, Eleonora sortit de chez elle. Sans savoir où elle allait, elle remonta vers le Corso Vittorio Emanuele, prenant par habitude le chemin de la petite église où elle avait coutume de faire ses dévotions, près du couvent de San Pasquale.

Au Corso, il y avait déjà une certaine animation. Les boutiques des charcutiers y regorgeaient de salaisons, de jambons, de *cacio-cavallo*[1], de fromages sardes en pains ronds, de colossaux fromages de Cotrone. Les fruitiers avaient étalé dans la rue, sur toute la largeur du trottoir, les corbeilles de poires et de pommes, les pyramides d'oranges et les trophées de mandarines; les choux pommés, les choux verts, la chicorée, les raves s'amoncelaient en fraîches montagnes, d'un vert qui invitait à la joie. Déjà les acheteurs affluaient; et, pour aller plus à son aise, Eleonora fut obligée de quitter le trottoir et de prendre le milieu de la rue.

Elle espérait trouver dans sa petite église une solitude et une mélancolie qui s'harmoniseraient avec la désolation tranquille de son cœur. Mais, pour la neuvaine de Noël, on avait procédé à un nettoyage complet des ornements d'argent, installé sur le pupitre un missel neuf, remplacé la nappe unie de l'autel par une autre en toile de lin ornée d'une riche dentelle ancienne; même, dans les vieux vases, dont le sacristain avait essuyé la poussière, il y avait d'éclatantes fleurs naturelles, — des roses des quatre saisons. Lorsqu'elle pénétra dans la nef, plusieurs personnes y étaient en prières. Humblement, elle se mit à genoux devant un banc de bois brun, celui des pauvres qui n'ont pas le sou nécessaire pour payer une chaise de paille; et elle essaya de prier aussi. Mais elle ne put se recueillir; la seule chose qu'elle sentît au fond de son âme, ce fut l'irrémédiable désillusion qui avait brisé en elle tout ressort. Non, jamais son mari ne reviendrait à elle; aucune prière ne réussirait à le changer. D'ailleurs, quand même adviendrait ce miracle, à quoi cela servirait-il? à rien, car elle avait conscience de n'avoir plus pour lui qu'un cœur

1. Sorte de fromage napolitain.

de glace. Mais l'autre!... Oh! non, dans une église elle ne voulait pas penser à l'autre: ce serait un trop grand péché... Toutefois, elle s'aperçut que cette pensée ne lui donnait aucune aversion, ne provoquait plus ces belles révoltes de la pudeur qu'elle avait éprouvées naguère. Et, lorsqu'elle se releva de ce marbre où elle s'était agenouillée, elle demeura mal satisfaite, mécontente d'elle-même, parce qu'elle n'avait pu ni prier, ni pleurer, ni se repentir.

Sortie de l'église avec ce visage las des personnes qui, malgré un effort de la volonté, ne sont pas arrivées à coordonner leurs vagues rêveries douloureuses, elle eut un frisson de terreur. Si elle poussait plus loin sa promenade sur le Corso, elle ne manquerait pas d'y rencontrer Paolo Collemagno : c'était là qu'il l'attendait toujours, et elle craignait de le voir paraître devant elle d'un moment à l'autre. Elle fit quelques pas, incertaine, cherchant une rue latérale par où elle descendrait à Toledo; et la première qui se présenta fut la rue Cento Gradelle, cette rue étroite, mal pavée, qui a cent marches disjointes. Les femmes du peuple, assises sur le pas de leur porte, se retournaient pour examiner cette dame élégante, au costume garni de galons en argent qui luisaient; mais Eleonora se hâtait, descendant toujours, et prenait la rue des Sette Dolori. comme si elle eût fui devant un danger. A mesure qu'elle se rapprochait de la Pignasecca, le grand quartier populaire, elle entendait grandir, grandir le tapage de la Noël; et, enfin, elle se trouva mêlée à la foule.

Déjà étaient commencés les marchandages du poisson, sur les tables de marbre; et un joyeux brouhaha s'élevait autour de cette richesse de la mer napolitaine, autour de ces corbeilles débordantes que sans cesse les marchands aspergeaient d'eau.

— Sept lires, sept lires, le bel esturgeon!

— Six lires! disait le cuisinier.

— Non, sept lires! criait gaiement le marchand.

— Six cinquante!

— Sept!

— Eh bien, donne! Tu as raison : n'avons-nous pas Ruffo-Scilla! — répondait le cuisinier en payant les sept lires.

— Vive Scilla ! Vive Scilla ! s'écriait le marchand.

— Vive Scilla ! répondait la foule en chœur.

Parmi ces fades odeurs d'eau de mer, de langoustes et d'anguilles frétillantes, de rouges surmulets courbés et raidis, avec ce tiède sirocco, Eleonora suffoquait. Mais les acheteurs, en majorité de petites gens, de pauvres gens, étaient si nombreux et s'obstinaient à de si longs, si bruyants marchandages, qu'elle avançait avec beaucoup de lenteur et de peine, serrée, poussée, heurtée de toutes parts.

— A vingt-quatre sous, à vingt-quatre sous ! criait le marchand d'anchois.

— Trois kilos pour trois lires ! criait plus fort que lui un acheteur.

Et le débat s'animait, et les cris devenaient plus aigus ; et, finalement, vendeur et acheteur faisaient acte de générosité mutuelle et partageaient la différence.

— Je te les donne à ce prix-là, — disait le marchand d'anchois en enveloppant le poisson dans un papier, — parce que c'est la sainte semaine de Noël.

— A trois lires ! à trois lires ! — glapissait le marchand d'anguilles, en arrosant avec abondance les ventres blancs et mats de sa grouillante marchandise.

Toute l'animation, toute la fièvre napolitaine était là, dans ce flux et ce reflux de personnes près des tables de marbre, près des larges corbeilles, sous les grands parasols de toile noire, le long des bancs couverts de clayons, autour des baquets où les poulpes vivants apparaissaient dans le fond comme des taches blanchâtres. Un enfant traversait la cohue en élevant au-dessus de sa tête un gros crabe brun, aux pinces menaçantes ; à côté de sa mère chargée de provisions, une fillette portait quatre anguilles suspendues par un brin d'osier à sa petite main. Le sol était couvert d'une fange qui avait un relent de vase marine ; l'atmosphère, échauffée par le sirocco, était imprégnée de senteurs piquantes, un peu fétides, et une glauque humidité semblait envelopper les personnes et les choses.

De temps à autre, Eleonora mettait son mouchoir sur sa bouche pour aspirer cette essence d'iris qui en parfumait la batiste. Dans ce grand tumulte, des mots saisis au vol, des

lambeaux de phrases, des exclamations de joie, de courts dialogues entre mari et femme, l'expression générale des physionomies, tout lui donnait la perception très claire, très précise, qu'un flot d'argent avait inondé Naples, que les poches les plus humbles en possédaient, que cette Noël-ci serait une fête pour tout le monde, que cette poétique solennité religieuse qui se résume en un vaste banquet de Gargantua prendrait cette année de gigantesques proportions.

Pare l'urdemo juorno che se magna[1],

disait le poète en parlant de la Noël. Le fait est que la gaie perspective de manger, de manger beaucoup, de manger des choses délicates, de manger interminablement, allumait dans l'imagination des Napolitains une fièvre d'allégresse, leur suggérait un rêve de pays de Cocagne : des montagnes de macaroni, des montagnes de brocolis sautés; d'énormes plats d'anguilles en matelote, frites, marinées, grillées, au vinaigre, à l'œuf, au laurier; des salades de choux recouvertes d'anchois, d'œufs durs, de thon à l'huile; des poulets rôtis, des poulets en ragoût, des poulets à la sauce tomate, des poulets cuits au four. Un vrai pays de Cocagne, cette année-là, parce que l'argent des banques, le gros intérêt touché, affluait dans toutes les poches, dans celles des princes et dans celles de leurs intendants, dans celles des bourgeois riches et dans celles de leurs servantes, dans celles des personnes charitables et dans celles de leurs pauvres; il courait partout, cet argent, un argent venu de tous les côtés, mais spécialement de la province, un argent qui se reversait à flots sur tout le monde pour la grande ripaille de Noël.

Après ces quinze jours de solitude et de méditation, les sens d'Eleonora s'étaient pour ainsi dire aiguisés à travers les voix, à travers les couleurs, à travers les odeurs, elle entrevoyait une vérité plus profonde, elle discernait la raison morale pour laquelle une ville habituellement sobre, habituellement pauvre, avait été subitement prise de cette folie effrénée : dans le pays du monde où l'on vend le meilleur poisson, les

1. « On dirait que c'est le dernier jour où l'on mange. »

meilleurs légumes et les meilleurs fruits, tout à coup les gens s'étaient trouvés avoir de l'argent dans leur poche et pouvoir manger ce qu'ils désiraient; parmi ces flots d'argent qui coulaient, parmi ces montagnes de victuailles, une jubilation gourmande s'emparait de toute la ville parce que chacun avait de quoi s'acheter de bonnes choses à manger, parce que les acheteurs, en rapportant chez eux leurs poulets, leurs légumes, leur poisson frais, songeaient déjà au repas plantureux qu'ils allaient faire, aux deux repas successifs qui ne seraient séparés l'un de l'autre que par la sieste et la promenade.

Entraînée par la foule, Eleonora se dirigeait vers la rue de Toledo. Mais, à l'entrée de la Pignasecca, elle fut arrêtée un moment par l'étalage du marchand de pâtes et de fruits secs. Avec ses tables, ses caisses ouvertes, ses corbeilles pleines, il avait envahi, non seulement le trottoir, mais aussi la chaussée. Châtaignes brunes dans leur écorce et blancs castagnons pelés, noix grises, noisettes, amandes rôties, figues sèches de Calabre, raisin sec de Sicile, prunes sèches toutes blanches de sucre en poudre, petites cerises sèches toutes ridées, pâtes fines et pâtes communes, macaronis de toutes les dimensions, c'était une vraie barricade semée de fleurs artificielles, parée de papiers de couleur et de festons d'or; et cela se dressait en arceaux, s'abaissait en cascades, ressemblait à un immense baldaquin autour duquel, parmi les caisses, les tables et les corbeilles, la foule s'entassait. Et, sous la porte cintrée de la boutique, un grand écriteau se balançait, heurté par les chapeaux des allants et venants, un écriteau où était peint en vives couleurs, — jaune, bleu et rouge, — un gros Polichinelle mangeant avec les mains un plat de macaroni aux tomates, d'un rouge vermillon qui aveuglait; et, au dessous du Polichinelle, on lisait l'inscription suivante :

A chiunque viene a comprare
Un chilo di pasta voglio regalare,
Vera pasta della Costa
Viva, viva la banca Costa[1] *!*

1. « A tous ceux qui viennent acheter, je veux faire présent d'un kilo de pâtes, vraies pâtes de la Costa. Et vive la banque Costa ! »

Cela voulait dire que, depuis trois jours, à toutes les personnes qui entraient dans le magasin pour acheter des figues sèches ou des noix, du raisin sec ou des pâtes, le marchand donnait gratis un kilo de ces gros macaronis un peu grisâtres qui valent une demi-lire le kilo et dont les paquets étaient tout préparés au fond de la boutique. C'étaient des pâtes de la Costa Vesuviana[1], comme l'annonçait le marchand, mais d'une qualité très inférieure ; et pourtant ce cadeau, cette munificence, cette générosité princière paraissaient aux Napolitains une chose merveilleuse ; depuis trois jours, on se répétait la chose les uns aux autres, la boutique ne désemplissait pas, et les acheteurs s'en allaient, répétant comme un gai refrain :

Viva, viva la banca Costa !

Et déjà il s'était formé une légende variable, capricieuse, extraordinaire, sur ce marchand de pâtes : selon les uns, la banque lui aurait fait gagner trente mille lires d'intérêts ; selon les autres, Costa lui avait donné cinquante mille lires de pâtes pour en faire largesse au peuple de Naples. Les banquiers concurrents, leurs amis et leurs *collecteurs*, jaloux de cette réclame ingénue mais toute-puissante, se mordaient les lèvres et en faisaient des gorges chaudes. Mais la boutique était toujours pleine ; et, si les acheteurs qui venaient chercher pour six sous de fruits secs y gagnaient un kilo de macaroni valant une demi-lire, ceux qui dépensaient quelques lires laissaient un bénéfice au marchand. N'importe ! on faisait queue sous le Polichinelle ; et, quand on avait payé cinq, dix et vingt lires, on emportait son kilo de macaroni avec une joie triomphante, comme si on venait de gagner un terne. Arrêtée, Eleonora Triggiano regardait cette bousculade avec un sourire vague, encore un peu gênée par les odeurs de poisson, de salaisons, de fromages, de conserves au vinaigre, d'herbes odorantes... Enfin, quand elle put atteindre le Largo della Carità, dans la rue de Toledo, elle respira plus aisément.

Là commençaient les étalages en plein vent qui finissent

1. « La Côte du Vésuve. »

à Santa Brigida. Sur un côté de la place, un vannier avait disposé par terre ses paniers en osier de toutes formes et de toutes grandeurs, depuis les petits paniers où les marmots portent leur goûter à l'école, jusqu'aux vastes mannes qu'emploient les blanchisseuses; et sur l'autre côté, par terre aussi, un ferblantier avait mis en montre ses cafetières, ses poêles, ses marmites et ses seaux.

— Pour quinze sous une cafetière! régalez-vous, régalez-vous! criait le ferblantier.

— A un sou le petit panier, pour votre « créature »! glapissait le vannier.

Eléonora continua son chemin. Un distributeur de prospectus jaunes, rouges et verts lui en posa un sur son manchon. Elle le lut machinalement : c'était une annonce de la banque Ferrero et Ce, installée rue San Giacomo, en face de la Banque de Naples, par laquelle on faisait savoir à quiconque avait des fonds disponibles que ladite banque Ferrero payait en or vingt pour cent par mois sur les dépôts en billets, ce qui faisait monter l'intérêt effectif à plus de vingt pour cent; on ajoutait que la banque était ouverte depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et on promettait « la plus grande sollicitude et une ponctualité parfaite dans les opérations ». Rien de plus : c'était comme une réclame de dentiste, de cordonnier ou de marchand de vin; cela ne portait aucune signature : on promettait de l'argent, on donnait une adresse, et c'était tout; et, à ce qu'il paraît, c'était suffisant, puisque tout le monde lisait avec attention ce prospectus, le pliait en quatre et le mettait dans sa poche. Pour les autres réclames, les gens, après avoir parcouru des yeux le papier qu'on leur mettait dans la main, se hâtaient de le froisser et de le jeter terre. Mais, autour de ce distributeur de prospectus, on ne voyait à terre aucun papier. Eleonora Triggiano conserva aussi le sien, glissa dans son manchon ce feuillet jaunâtre; et elle reprit sa promenade dans cette rue de Toledo où les deux trottoirs présentaient l'aspect d'une kermesse grouillante et vociférante. Elle se disait bien qu'elle aurait dû acheter quelque chose, ne fût-ce que par charité; mais elle avait une vague appréhension de s'embarrasser les mains

avec cette pauvre marchandise : gobelets en cristal grossier, cuillers à pot, cravates de soixante-quinze centimes, portefeuilles d'une lire et demie, filtres rouillés, verres pour lampe à pétrole. Et puis, cette année-là, tant de gens achetaient, tant de gens avaient la chance de vendre, tant de trafic se faisait en plein vent, parmi la cohue, que sa petite charité lui paraissait inutile. A côté de chaque « bancarelle », il y avait un garçonnet qui donnait de la voix, infatigable, la tête renversée en arrière, la bouche béante, heureux de pouvoir hurler à plein gosier :

— Une lire les trois mouchoirs !

— Quinze sous, une brosse !

— Cordons pour montre et pour binocle, à un sou, à un sou !

— A une lire la demi-douzaine de verres, à une lire la demi-douzaine !

— Feu ! feu ! — hurlait plus fort que tous les autres le marchand de pétards, de fusées, de feux de bengale, de serpenteaux.

Ceux qui achetaient le plus étaient les gens de la province. Il est si rare que les provinciaux se trouvent à Naples pour la Noël ! Presque tous veulent célébrer la fête du Bambino dans leur pays, à Santamaria, à Venafro, à Potenza, à Nocera, à Cassino, à Teano, à Cotrone ; pourtant, cet hiver-là, ils étaient venus en grand nombre, sans doute avec l'intention de retourner chez eux la veille de Noël ; et leur présence augmentait l'encombrement napolitain. Ils étaient venus par bandes, l'archiprêtre en tête, les femmes vêtues soit tout à fait en paysannes, soit à demi en bourgeoises ; il y avait de gras propriétaires avec leurs filles bonnes à marier, avec leur garçon, collégien en vacances ; des notaires ventrus et des médecins preneurs de tabac ; de petits avocats maigres et rageurs et des maîtres d'école étiques ; des fermiers en grosses bottes, en veste de velours et en chapeau de brigand ; des marchands de grains avec leurs malins compères. Débarqués par les trains de Foggia, de Bénévent, d'Eboli, de Reggio, ils avaient pris d'assaut les hôtels dont ils sont les clients ordinaires : — l'*Albergo dei Fiori*, rue des Florentins celui du *Cappello Rosso*, à Saint-Thomas-d'Aquin, celui de

l'*Allegria*, au Largo della Carità, celui de la *Villa Borghese*, aux Guantai Nuovi ; les mieux fournis d'argent avaient poussé jusqu'à l'Hôtel Central, rue Fontana Medina, jusqu'à l'Hôtel de Saint-Pétersbourg, place du Municipe ; et ils passaient toutes leurs journées à errer de-ci de-là, brisés, rendus, les femmes avec leurs chapeaux de trois ans rejetés en arrière, les hommes traînant leurs lourdes chaussures campagnardes, faisant halte devant chaque boutique et même devant chaque « bancarelle », marchandant à perdre haleine, tous ensemble, femmes, enfants, archiprêtres et fermiers, dépréciant les choses, offrant le tiers, le quart de ce qu'on leur demandait, s'obstinant, supportant sans broncher les injures des vendeurs qui les appelaient *cafoni*[1] et qui, néanmoins, finissaient presque toujours par tomber d'accord avec eux. A leurs gros souliers, à leurs pesants costumes de drap, à leurs breloques d'or, à leurs chaînes formées de trois fils en perles d'or, à leurs lèvres pincées, à leurs regards obliques et astucieux, à l'étrange couleur de leur teint, à toute leur personne, on devinait qu'ils étaient venus pour les banques, attirés par l'énorme intérêt, dans le dessein d'y déposer leurs piastres, leurs ducats, leurs napoléons, jusqu'à leurs *colonnati* d'Espagne, une antique monnaie qui se conserve dans les vieux coffres en fer de la province. Avait-on jamais vu à Naples tant d'argent, tant d'or, une telle quantité de pièces luisantes et sonnantes? C'étaient eux, les provinciaux qui, attirés par ce monstrueux intérêt, venaient apporter leur trésor jalousement enfoui pendant des années, — eux qui n'avaient pas confiance dans la rente italienne, qui ne se contentaient pas de ce que donnait la caisse d'épargne, mais qui, avec la sordide avidité du lucre soudain fantastique, usuraire, se croyaient sûrs de tripler en peu de mois leur capital.

Tout cela, Eleonora Triggiano avait le temps de l'observer car, dans Toledo, elle était obligée de s'arrêter à chaque pas. La circulation était presque impossible aux portes des banques : une foule composée surtout de paysans et de provinciaux, avec quelques Napolitains perdus dans le nombre, s'y

1. Nom que les Napolitains donnent par dérision aux habitants de la campagne.

pressait, s'y entassait, n'avançait que très lentement. Les provinciaux arrivaient en troupe, l'archiprêtre avec les femmes, le propriétaire avec ses garçons et ses filles, le marchand de grains avec son compère, tous ensemble, comme s'ils allaient accomplir un acte solennel. Mais Eleonora, dont le regard pénétrant étudiait cette foule, voyait bien que chacun des groupes avait son guide : un jeune homme élégant, avec une perle montée en épingle de cravate, avec des diamants aux grosses bagues qui chargeaient ses doigts, avec une pelisse magnifique ; et ce guide, les provinciaux le suivaient docilement et l'écoutaient en silence, tandis qu'il pérorait à n'en plus finir, avec cette loquacité vive qui caractérise les Napolitains, avec cette animation joyeuse qui dilate les âmes... Ces jeunes gens, c'étaient les *collecteurs*.

Les collecteurs avaient charge d'amener à la banque les rétifs, de décider les timides, de tirer d'embarras ceux qui ne savaient pas s'y prendre, d'abréger les formalités pour les impatients : — jeunes gens sans profession ; fils de famille dévoyés qui n'avaient voulu rien apprendre et qui faisaient le désespoir de leurs parents ; étudiants qui n'avaient pu continuer leurs études ; employés de commerce qui avaient abandonné leurs modestes magasins ; agents de change exécutés à la Bourse parce qu'ils n'avaient pas payé leurs différences ; joueurs exclus de leur cercle parce qu'ils n'avaient pas payé leurs dettes de jeu ; commis mal rétribués qui désertaient le bureau ou qui n'y venaient que pour dénicher quelque déposant... Qui n'était pas collecteur? Tout le monde pouvait l'être. A part ceux qui exerçaient ouvertement cette étrange profession, du matin au soir, dans les cafés et dans les théâtres, dans les brasseries et sur les promenades, pendant les visites qu'ils rendaient, aux bals où ils allaient, partout, discourant avec une intarissable faconde, prônant avec emphase les avantages de la banque Scilla, ou de la banque Costa, ou de la banque Ferrer, ou de la banque de Cunctis, ou de la banque Lopez Bianchini, — le premier venu n'avait qu'à se présenter au guichet et à déclarer : « Un de mes amis veut déposer dix mille, vingt mille lires ; je lui sers d'intermédiaire, et je demande tant pour cent, comme collecteur » ; — tout de suite il avait son tant pour cent, et cela

faisait un collecteur de plus. Pour être collecteur, il suffisait que, naïvement ou en connaissance de cause, on acceptât d'être le complice du banquier, de jouer le rôle de séducteur dans ce drame bizarre... Eleonora songea que son mari, comme ces jeunes gens, portait la perle noire à la cravate et les diamants aux doigts; elle se souvint de ces diamants dont il avait, disait-on, couvert Lidia Gioia, de ces autres diamants qu'il lui avait offerts à elle-même et qui avaient si cruellement blessé sa délicatesse; elle se rappela cette loquacité nerveuse qui faisait ressembler Carlo à un homme ivre: et alors, les yeux baissés sous le large bord de son chapeau, elle sentit la rougeur lui monter au visage.

Mais pourquoi s'inquiéter de ces choses? L'argent circulait à flots et Naples était en liesse. La moitié des Napolitains vendait, l'autre moitié achetait; et, de temps à autre, les rôles étaient renversés. Près de la Madonna delle Grazie, le cristallier ambulant faisait fureur avec certains verres et certaines carafes en cristal bleu; chez Barberio, chez Miccio, les gros négociants en soieries et en lainages, il n'y avait pas moyen d'entrer; la petite « bancarelle » d'un typographe, qui imprimait cent cartes pour deux lires, était assiégée par des familles entières qui voulaient avoir leurs cartes de visite; il y avait même des curieux devant les étalages des grands bijoutiers, où la solitude est toujours si parfaite! Et, par-dessus toutes les conversations, par-dessus toutes les voix, à tous les carrefours, au croisement des rues Chianche della Carità et Corsea, Vico Nunzio et Chiostro San Tommaso d'Aquinò, Vico Teatro Nuovo et Strada Fiorentina, Taverna Penta et San Giacomo, de toutes les baraques où l'on vendait les pétards, les fusées, les serpenteaux, les feux de bengale, s'élevait la grande clameur du midi, la joyeuse clameur qui excite à la joie, le tapage qui provoque le tapage, le fracas d'un peuple enivré de bruit et de hurlements.

— Feu! feu!

Près de San Giacomo, on remit à Eleonora un second prospectus, rouge cette fois. On y voyait, dessinée très grossièrement, une Fortune aux yeux bandés qui, effleurant à peine sa roue, semait avec sa corne d'abondance une pluie de napoléons d'or sur les humains. Au-dessous de l'image,

on lisait, répété deux ou trois fois en caractères différents, le taux de l'intérêt :

22 POUR CENT

VINGT-DEUX POUR CENT

22 P. CENT. — OUI, VINGT-DEUX POUR CENT!

Et plus bas :

C'est ce que donne par mois la banque Palmieri, rue Santa Brigida, numéro 114, premier étage, de dix à cinq.

Aucune autre explication. Eleonora n'avait pas fait cent pas dans Toledo, et déjà l'intérêt était monté de deux pour cent. Autour du distributeur de prospectus un petit rassemblement s'était formé, qui lui arrachait les feuilles des mains sans lui laisser presque le temps de les détacher les unes des autres, humides encore, sortant de la presse. Elle mit aussi ce papier-là dans son manchon.

Au delà de Santa Brigida, l'effervescence populaire se calmait un peu : la foire des « bancarelles » n'allait pas plus loin. Mais les grands, les luxueux magasins avaient mis en étalage ce qu'ils avaient de plus beau, diamants et soieries, pâtés de foie gras et bonbons fins. La foule devenait moins houleuse, plus distinguée, plus aristocratique. Pourtant, quelques groupes s'arrêtaient encore devant une affiche collée à l'instant même sur un mur et où la banque Costa déclarait que, par suite du succès obtenu dans certaines opérations « à l'étranger », elle était en mesure d'accorder à sa clientèle vingt-trois pour cent en or et vingt-cinq pour cent en papier. L'affiche était large, imprimée en gros caractères, et portait la signature : *Banque Costa et Cie*. Elle avait un aspect plus sérieux que les petits prospectus volants ; et ces vingt-cinq pour cent en papier produisaient un merveilleux effet sur les lecteurs qui restaient là, bouche bée, à relire l'avis une seconde fois.

La foule recommençait à être plus compacte devant les nouveaux magasins du confiseur Caflisch, trois étalages consécutifs, étincelants de cristaux, de marbres, de bonbonnières bariolées, de friandises de toutes sortes : une foule qui entrait et

sortait par les deux portes, et qui remontait dans les voitures de maître, dans les fiacres, toute chargée de sacs, de bouteilles, de petits paniers, de petites caisses en bois. C'était un va-et-vient comme dans le palais Faucitano, à la banque Ruffo-Scilla.

Eleonora entra pour acheter des bonbons : elle voulait en donner à ses domestiques, à la portière, à des enfants pauvres du voisinage ; elle se faisait chaque année un plaisir de rendre ainsi heureux ces braves gens. Mais il lui fallut attendre, parce qu'il y avait presse dans les magasins : elle avisa un escabeau et s'assit, prenant patience comme plusieurs autres dames. La gourmandise napolitaine s'attaquait surtout aux bonbons de la Noël : au *sosamiello*, fait d'une luisante pâte brune, très dure, dans la composition de laquelle figurent force miel et force amandes ; au *mostacciuolo*, fait de fleur de farine, de chocolat, de fruits confits, dur en apparence, mais en réalité si tendre qu'il fondait dans la bouche ; à l'aristocratique « pâte royale », rose, verte, blanche, faite d'amandes et de griottes, d'amandes et de pistaches, d'amandes et de sucre candi en poudre... Ces bonbons prenaient toutes les figures géométriques, — en cercle, en losange, en quadrilatère, — façonnés comme des petits pains, comme des cœurs, enluminés de tous les coloris et promettant au goût toutes les jouissances ; il s'en faisait une énorme consommation, et les commandes pour la province étaient reçues par deux commis qui ne cessaient pas d'écrire sur leur registre. Mais les petits fours français de toutes les formes, de toutes les nuances, farcis de toutes les crèmes, neigeuses, brunes, jaunes, rosées, dorées, ces petits fours aussi, qu'adorent les Napolitains, s'entassaient en pyramides, se construisaient en châteaux sur les grandes feuilles de papier ; et les sucreries françaises, avec leurs noms français de pralines, de fondants, de dragées et de langues de chat, disparaissaient dans les boîtes en velours, en dentelle, en paille, en majolique, en métal ciselé ; jusqu'aux biscuits, jusqu'aux pâtisseries sèches, jusqu'aux gâteaux les plus communs, jusqu'à la *pizza dolce*, tout avait de nombreux amateurs. Les employés de la maison Caflisch, des Suisses à la peau blanche et rose, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avec de grands tabliers

blancs, étaient tous occupés à servir. Ils servaient rapidement, en silence, nés avec la vocation pour ce métier propre, élégant et tranquille. Des paquets énormes sortaient du magasin, portés aux voitures par des hommes de peine. Cette boutique, c'était le vrai centre de la fête de Noël, de la Noël que célèbrent tous les Napolitains, ceux qui, n'ayant que quelques sous en poche, ne savent pas se priver de douceurs, et ceux qui, ayant le gousset plein, achètent des douceurs même pour les pauvres, pour les misérables... Et les collecteurs entraient aussi chez Caflisch, y amenaient les personnes qu'ils n'avaient pas réussi encore à convaincre, leur offraient généreusement des gâteaux, du Malaga, des vins de liqueur et des vins secs propres à étourdir leurs invités, puis payaient tout de leur poche, sans discontinuer l'apologie de l'admirable banque Ferrer, de la merveilleuse banque de Cunctis. Eleonora fit signe du regard à un commis pour demander à être servie plus vite ; et, tandis que le commis, aimable, empressé comme les Suisses le sont toujours, notait la commande sur son registre, elle lui dit :

— Quelle foule !

— Des journées de quarante mille francs ! — murmura le commis, qui la connaissait.

— Oui, tout le monde achète des sucreries, — reprit-elle, pour répondre à sa propre pensée plutôt qu'à la phrase du commis.

— Les banques font marcher la vente — expliqua le Suisse.

Dehors, elle éprouva de nouveau un mécontentement, un ennui. Pourquoi était-elle sortie? Pourquoi se promenait-elle? Que lui importaient tous ces gens et toute cette mangeaille? Que lui importait la Noël? Pour son âme endolorie, il n'y avait plus ni Noël, ni Pâques, ni fête d'aucune sorte.

Le jour déclinait et le sirocco s'imprégnait d'humidité. Près de San Ferdinando cessait la foule hurlante ; mais toujours, à tous les coins de rue, au débouché des ruelles Berio, Campane, Sergente Maggiore, Carminiello, Vico Rotto, Nardones, le même cri formidable éclatait, provoquait à l'achat des pétards, des soleils, des serpenteaux, des fusées, des feux de bengale, de toute l'artillerie joyeuse, — une voix inlassable, indomptable, qui couvrait toutes les autres :

— Feu! Feu!

Et la canonnade de Noël, vainement prohibée par les ordonnances de la questure, — qui d'ailleurs n'interdisait pas la vente des pièces d'artifice, — vainement pourchassée par les procès-verbaux des gardes, la canonnade commença vers le soir, après l'interminable déjeuner maigre de la vigile de Noël, qui dure de deux à cinq heures. Les Napolitains avaient d'abord mangé les vermicelles à l'huile, à l'ail et aux anchois; puis, ils avaient mangé les anguilles et le *capitone* en friture, en rôti ou en fricassée; puis, ils avaient mangé deux ou trois salades, une de brocolis, une de choux-fleurs, une troisième de conserves au vinaigre, celle qu'ils nomment la salade de « renfort »; puis, ils avaient mangé quantité de gâteaux, de fruits secs et frais, et, après avoir bu le vin rouge à pleins verres, ils avaient bu à pleins verres le rossolis; et enfin, à cinq heures, sur les places, dans les rues, dans les ruelles, dans les impasses, dans les cours communes, dans les cours intérieures, la canonnade avait commencé. Les Napolitains adorent les feux d'artifice, mais surtout les marrons, ces bombes qui détonent avec fracas, les crapauds, qui éclatent trois fois en rebondissant par terre, et d'autres qui font moins de bruit, mais qui claquent dix ou quinze fois de suite; les fusées qui, quand on les lance, décrivent une courbe de feu, mettent en fuite les passants et dispersent les groupes de femmes; les soleils qui tournent, tournent, comme de petites fontaines de flamme; les feux de Bengale, qui projettent une lumière rouge, verte, bleue, violacée, en pleurant des larmes ardentes.

A sept heures du soir, Naples semblait en proie à un bombardement qui éclatait sur les collines et sur la mer, dans les rues aristocratiques et dans les rues plébéiennes, Tandis que, de la chaussée, on « attaquait », avec des bombes, les balcons ripostaient par un jet de pétards et de serpenteaux. Chaque fenêtre avait son feu de Bengale. Des troupes de gamins, après avoir allumé une boîte, se réfugiaient dans un coin en poussant des cris. Sur les terrasses des étages supérieurs, les bons bourgeois déchargeaient en l'air leurs fusils chargés à poudre, et les salves se répétaient à intervalles réguliers : juste le temps de recharger le fusil. Les femmes, un peu effrayées, un peu excitées, cherchaient un

abri sous les porches; les chevaux des voitures de maître refusaient d'avancer, et les cochers rentraient philosophiquement à l'écurie. Des bruits sourds et des bruits perçants, des explosions attendues et des explosions inattendues, voisines, lointaines, sur la tête des gens, ou à leurs pieds, ou derrière leurs épaules; une puanteur aiguë de papier brûlé, de poudre brûlée; une fumée qui faisait tousser les rares et courageux promeneurs...

— Feu! Feu! criaient les artificiers, après avoir réapprovisionné leurs petites boutiques dégarnies.

Vers dix heures du soir, au Mercato, aux Orefici, à Santa Maria la Nuova, à Montecalvario, aux Baracche, certaines places ressemblaient à des champs de bataille; une vingtaine de jeunes gens et d'enfants avaient été menés à l'hôpital des Pellegrini, les mains brûlées, les faces déchirées, les doigts emportés. Mais le bombardement ne finissait pas; Naples tout entière était illuminée par les feux de couleur, par les fusées volantes, par les petites fontaines de flamme. Il était impossible de dormir, impossible de se reposer, impossible de ne pas entendre. Eleonora, qui avait dîné seule ce jour-là, ne parvenait pas à vaincre l'irritation de ses nerfs. Elle avait caché son visage dans les oreillers; mais les alentours du palais Cariati et le palais lui-même retentissaient de détonations et on aurait cru qu'il allait s'écrouler, tant était formidable le fracas de cette artillerie populaire. Depuis des années on n'avait rien ouï de pareil : c'était par milliers de lires que Naples venait de dissiper en fumée l'argent de ses banques.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. Hérelle

(La fin au prochain numéro.)

L'ÉVOLUTION

DE

M. GERMAIN BIZOT

Je suis complètement incapable d'écrire des Mémoires. Sorti du collège il y a près de trente-cinq ans, j'ai passé ma vie à la campagne, dans notre maison de Sauvillars, entouré d'affections qui m'ont dispensé de songer au mariage, et trouvant à ce foyer autant de variété et de distractions qu'il en faut à un homme de mon caractère.

Car ma grand'tante Adélaïde, qui est morte à quatre-vingt-cinq ans, et tante Thérèse, sa fille, avaient été excellemment élevées et instruites selon la meilleure manière d'autrefois. Il faut dire aussi que, dans la personne de mademoiselle Florence — une amie d'enfance, qui avait fini par joindre ses petits revenus aux nôtres et par vivre chez nous, — le cercle de la famille Bizot s'était enrichi d'une femme supérieure, toujours allante, originale, jamais à court d'idées ou de petites industries pour abréger les longues journées d'hiver. Quelque penchant au gouvernement universel, peut-être ; mais qui donc est parfait ? Son plus grand talent était d'associer à notre existence les voisins qui se rapprochaient de nous par les sentiments et l'éducation ; de sorte que nous lui devions le plaisir, exempt de déconvenue et de fatigue, d'échanger toujours les mêmes idées avec les mêmes personnes.

C'étaient, d'abord, des ecclésiastiques qui nous apportaient de menues nouvelles, en revenant de la ville ou de la conférence, et que nous gardions à souper ; le capitaine Chardard, en retraite depuis 1848, pour lequel notre jardinier faisait tout exprès, l'hiver, la frayée dans la neige, et dont nous guettions la lanterne sourde, le long de notre allée de mélèzes ; M. Simonot, percepteur en retraite, veuf très digne et violoniste distingué, qui nous faisait l'amitié, quand nous avions du monde, de jouer — supérieurement, d'ailleurs — l'ouverture du *Calife de Bagdad* ; d'autres, enfin, que j'aurai l'occasion de nommer plus tard, qui ont disparu peu à peu, et que nous n'avons jamais remplacés.

L'intérêt soutenu que nous prenions aux événements du pays ne nous empêchait point d'avoir à cœur les hautes questions politiques et religieuses. Je puis dire que nous avons suivi pas à pas, depuis la chute du maréchal de Mac-Mahon, toutes les vicissitudes du bon parti, si éprouvé, comme chacun sait, au point que son triomphe a fini par faire question à mes propres yeux. Mon unique souci a été de me conformer aux principes que m'a légués mon père : « Tu n'es pas né, disait-il, pour la politique, et pas même pour les places. Reste chez toi, vis sur ta terre, et garde tes convictions, voilà tout. » J'ai suivi ce conseil sans le moindre effort. Seulement, quand je me remémore ma vie et la place que j'y ai faite volontiers aux opinions des autres (pour ne pas me séparer des gens de bien et prendre ma petite part du labeur commun), j'ai vraiment de la peine à ressaisir le fil de ces principes que mon père appelait conducteurs et dont, à aucun prix, je n'eusse voulu m'écarter. Et je tiens à me rendre compte — le meilleur moyen, paraît-il, est de réfléchir par écrit, en précisant quelques souvenirs — s'il y a en ceci de ma faute, ou s'il n'y en a point. Je voudrais aussi revivre en pensée avec des gens que j'ai bien connus, qui avaient les mêmes intentions, et qui auraient certainement fini par se poser quelque question du même genre, s'ils avaient vécu jusqu'aux jours difficiles que nous traversons. Je me propose d'aider ma mémoire en répartissant ces souvenirs d'après les cadres tout matériels auxquels ils me paraissent fixés. Jadis, nous nous réunissions dans le petit

salon bleu ; puis nous avons élu domicile commun dans la chambre jaune, et, après la chambre jaune, au billard. Quelqu'un, à qui j'ai eu la faiblesse de montrer ce manuscrit, m'assure que ces migrations coïncident par hasard avec les phases d'une histoire bien plus générale que celle de la famille Bizot. J'en fais juge ceux qui, vieillis comme moi dans le grand parti conservateur, sont particulièrement qualifiés pour décider si je suis un type ou une exception.

DANS LE PETIT SALON BLEU

Une des figures les plus marquantes des réunions qui se tinrent, jusque vers 1890, dans ce petit salon bleu, est celle de notre curé. L'abbé Passenot de ce temps-là était un beau prêtre, de mine avenante et sérieuse, le plus instruit du canton et tout à fait digne de donner la répartie à mademoiselle Florence. Elle et lui s'appréciaient, quoiqu'ils eussent périodiquement de petites difficultés, des *piques*, comme nous disions en famille. D'ailleurs, ils tombaient d'accord sur les réformes à introduire dans le clergé, — c'était même un des principaux objets de leurs préoccupations, — à cette nuance près que l'abbé Passenot en voulait surtout pour les évêques et que mademoiselle Florence défendait la hiérarchie. « Mais les curés, disait-elle, en laissant tomber sa tapisserie sur les genoux, mais les curés, monsieur le curé ! »

Je me souviens de l'émotion qu'il nous communiqua, un certain soir qu'il revenait de la ville, où il avait assisté à l'expulsion des R. P. Jésuites de Montsilans. Il était neuf heures passées ; nous ne l'attendions déjà plus, quand il entra et fit son petit salut circulaire. Je lui trouvai l'air grave, plus résolu qu'à l'habitude, rayonnant d'un contentement d'essence supérieure, celui des gens qui viennent de jouer un rôle dans quelque chose de définitif. Et, à peine assis, il conta. Il était monté la veille au couvent, où les Pères l'avaient embrassé et fait asseoir à leur table, considérablement allongée pour la circonstance. Une trentaine de personnes étaient venues passer la nuit chez eux : plusieurs

professeurs du Grand Séminaire, les curés de Beauvoisy et de Saint-Benoît, l'avocat Marchand, l'avoué Cherrier, le président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, Briffard, notre éminent rédacteur en chef du *Conservateur Franc-Comtois*, et quelques jeunes gens des meilleures familles de la ville. Il nous dépeignit la sérénité de cette assemblée, le petit discours aux novices, les paroles énergiques de l'avocat Marchand, qui faisait son plaidoyer à l'avance. Puis, on s'était fraternellement étendu sur les lits qu'avaient cédés les Pères. Les novices avaient passé la nuit dans la chapelle. Vers une heure, de la cellule qu'il partageait avec le curé de Saint-Benoît, il avait entendu filtrer un cantique, un hymne de jeunesse militante et tout à la fois résignée à la volonté de Dieu. Il n'avait pas dormi ; il n'avait cessé de penser à la France et à l'Église...

Nous étions tous émus, mais d'une sorte d'émotion brave. Grand'tante Adélaïde tenait les lèvres serrées, le menton en avant, et son honnête regard ne quittait plus la soutane de l'abbé Passenot. Sous la pression de son buste, qu'elle avait raidi, les coins de l'oreiller que tante Thérèse disposait d'habitude derrière elle s'étaient brusquement tendus, pointus, révoltés, presque agressifs. L'abbé continua :

— A la pointe du jour, nous nous massâmes derrière la grande porte. Par le *judas*, l'avocat Marchand nous signala un groupe en marche : le commissaire de police, le procureur de la République, quelques gendarmes, deux serruriers. Après un silence, on frappa du dehors : « Que voulez-vous? — Au nom de la loi, ouvrez ! — Je suis chez moi. — Nous exécutons des ordres. » J'entendis marmotter des sommations ; puis un crochet pénétra dans la serrure...

Comme si M. Simonot et le capitaine Chardard eussent été réquisitionnés pour mimer la scène, ils entrèrent juste à ce point du récit de l'abbé, qui les salua du geste et poursuivit :

— Quand la serrure eut cédé, le Père Ballantin était *là*. Son conseil, l'avocat Marchand était *là*. Le commissaire, très mal à l'aise, donna lecture de l'arrêté. Le père l'interrompit : « Êtes-vous résolu à employer la force, monsieur ? — J'espère que vous nous éviterez cette extrémité, fit le procureur, un grand mince, en redingote, très gêné aussi. — Non, mon-

sieur, nous ne céderons qu'à la force. » Le procureur hésita ; cependant il finit par se tourner vers les gendarmes. Alors le brigadier, blanc comme ce mouchoir, toucha l'épaule du Père Ballantin. Celui-ci le considéra doucement, et, dans un très grand silence, lui dit : « Mon ami, je vous plains. Vous exécutez des ordres qui vous coûtent, je le vois. Cependant vous les exécutez. Je suis obligé de vous dire que l'Église vous excommunie. Vous avez une conscience, une femme, peut-être des enfants. J'en ai grand'peine ; mais mon devoir est de vous prévenir ». Le gendarme était de plus en plus blême. Cependant il touchait toujours le bras.

— Le pauvre homme ! ne put s'empêcher de dire mademoiselle Florence, dont les idées, extrêmement mobiles, avaient déjà pris une autre direction.

— Que voulez-vous, fit l'abbé, c'est une question de principe.

Et il eut ce « Hum », à la fois concluant et défensif, avec lequel il coupait court aux incursions de mademoiselle Florence sur le terrain du dogme. Elle insista :

— Le procureur de la République, les députés, les sénateurs, les *grands chefs* enfin, je comprends cela... mais un pauvre brigadier de gendarmerie !... Vous savez, monsieur le curé, comme j'aime les gendarmes !

— Préférez-leur les principes, mademoiselle...

Puis, ayant ressaisi d'un coup d'œil son autorité sur l'assistance, l'abbé conta encore : la protestation écrite de l'avocat Marchand (un morceau magistral) ; la crâne attitude du rédacteur Briffard, appuyé sur sa canne, haussant les épaules au nez du procureur pendant l'apposition des scellés ; le défilé des novices, recevant tour à tour le baiser de paix du Père Ballantin ; tous les détails de cet exode d'honnêtes gens traités en malfaiteurs par la République sectaire...

Mais, à ce point, une forte quinte de toux secoua tante Adélaïde. Et, quoiqu'elle fît signe de son mouchoir que l'abbé pouvait continuer, on convint d'une voix qu'elle en avait trop entendu, que cela la fatiguait. M. Simonot s'était levé par discrétion et, tenant le bras de notre curé, quémandait encore des détails. Les domestiques avaient chaussé leurs sabots ; dans le corridor, lanternes allumées, ils se préparaient à accompagner nos hôtes.

Et toute cette vision d'attentat contre la société croyante, contre ce vieux monde dont nous étions et qui nous tenait aux moelles, s'évanouit peu à peu dans les « Vous verrez ! » de l'abbé Passenot, qui enfilait sa douillette ; dans les empressements d'Aglaé autour de tante Adélaïde, qui nous disait bonsoir de sa pauvre main ridée, gantée de mitaines ; dans les petits coups du bâton du capitaine Chardard, sur notre plancher maculé de larges empreintes. Du corridor, je vis tante Thérèse qui me faisait signe de reconduire ces messieurs, pendant que mademoiselle Florence baissait la lampe et tirait son chapelet.

Je me retrouve encore dans le petit salon bleu, près de la cheminée, à côté de notre cousin Puymaurin, qui faisait claquer les doigts devant un beau feu clair. Puymaurin n'avait pas encore passé la quarantaine ; magistrat d'avenir, il avait envoyé, quinze jours auparavant, sa démission au Garde des Sceaux pour ne point participer à l'exécution des décrets. Nous recevions sa visite deux ou trois fois l'an. Il m'imposait, quoique nous fussions contemporains, par son parler net, l'autorité de sa mine, constamment interrogatrice sous des favoris arrêtés court, je ne sais quel air de savoir et de sûreté qui est particulier à l'ancienne magistrature. Quoiqu'un peu froid, il était excellent parent, notre conseiller même, à l'occasion (quand nous avions une petite affaire qui pouvait attendre, nous disions en famille : Ce sera pour le passage de Puymaurin). Ce jour-là, il était venu nous surprendre, et tombait juste en plein dîner annuel de « vieilles filles » — mademoiselle Florence ne marchandait pas l'expression ; elle en usait même avec une certaine coquetterie — que ces demoiselles offraient à leurs amies du voisinage, aux environs de la saint Joseph.

Je ne saurais exprimer avec quelle rondeur, avec quelle exaltation du sentiment du bien on lui fit fête. On ne souffrit pas qu'il prît place dans le cercle des jupes moirées et des cotonnades noires relevées de jais qui s'élargissait progressivement, avec un frou-frou contenu, des évolutions de fauteuils discrètes ; on voulut qu'il restât au centre, adossé à la cheminée, pour donner des pronostics poli-

tiques, pour juger l'époque, pour parler de son devoir. Le mot circulait, on avait besoin de le redire, il avait l'air de poudroyer dans le rayon de belle matinée qui allait caresser le portrait de l'arrière-grand-père, au fond de la pièce. Mademoiselle de Marival (soixante-dix-huit ans ; elle se faisait habiller à Paris et s'épandait en doléances sur les couturières) avait passé dans la chambrette de tante Adélaïde, par privilège d'âge et de vieille amitié, pour retoucher ses papillotes ; à travers la porte, son filet de voix un peu rèche, mais distingué, nous apportait des exclamations, des soupirs :

— Ah ! monsieur Puymaurin, si madame votre mère vivait encore — vous savez que je l'ai connue — comme elle serait fière de vous !

Et la réplique de mademoiselle Florence, notre boute-entrain, qui aimait à la taquiner :

— Faites-vous bien belle, mademoiselle de Marival ; nous n'aurons pas souvent à vous offrir un magistrat démissionnaire.

Puis, comme le dîner tardait, la conversation devint générale. On évoquait le passé, les sacrifices de carrière faits par des pères, des cousins, des amis, à des « idées » plus chères que les bijoux de famille même et les toits sous lesquels on avait grandi ; le mot du major de Marival — classique à Montbéliard — répondant à Bonaparte, qui avait été son camarade de Brienne et lui offrait du service, après l'émigration : « Quand on a couché sous la même couverture que le duc d'Enghien... » — Et la fin de la phrase se perdait dans les mémoires parlés de mademoiselle Maufrin, une toute petite vieille menue qui se rappelait avoir offert un bouquet à Charles X, avec un compliment de circonstance, lorsqu'il passa à Besançon : « De tous les Français, le père... » — Et la suite du compliment de mademoiselle Maufrin rimait vaille que vaille avec les exclamations de mademoiselle Magloire Catenaud, fille d'un conseiller à la Cour de la monarchie de Juillet, qui se croyait, comme de juste, autorisée à élever la voix dans les commémorations de martyrs de la magistrature. — Et les aperçus sonores de mademoiselle Magloire Catenaud ricochaient sur la petite fontaine fluide de mademoiselle Mathilde de Pont-Gibert, déjà grandelette en

1848, évoquant les défilés d'hommes en tabliers de cuir, de mégères grisées par la *Marseillaise*, de paysans qui faisaient claquer leurs sabots sur les trottoirs, d'enfants qui singeaient la garde nationale. — Et la scène sous le balcon de la mairie, et les harangues accueillies par des cris frénétiques, tout ce débraillé, toutes ces incohérences, toutes ces rumeurs orageuses de peuple, enfin, répercutées, fondues, glorifiées dans le cri de : *Vive la République !...*

Comme elle avait prononcé ce mot dans un instant de silence relatif, il y eut un arrêt des conversations particulières. Puymaurin, qui suivait tantôt l'une et tantôt l'autre, très digne, imperceptiblement distrait, sentit que le dé lui était revenu et lança à tante Thérèse : « A propos, et votre voisin Mareuil ? Il va bien ? Il est toujours républicain-conservateur ? » On se récria à la ronde, comme si une anomalie coupable, un paradoxe malfaisant venaient de tomber du plafond. Et dans les onomatopées des vieilles demoiselles, à présent animées, accoudées sur leurs fauteuils, ôtant leurs gants, monta comme une révolte d'atavisme, la protestation des grands-pères, des cousins défunts, des gardes du corps de Charles X, du major de Marival ; il semblait qu'au seul mot de République, en plein jour, ce petit salon pourtant clair et chaud s'emplît de visions maudites, de profils de guillotine, d'ombres de plèbe hurlante et avinée, refoulés dans les coins par la vitalité tenace, l'invincible résistance du monde des traditions et de l'honneur, — quand Aglaé, rouge, essoufflée, le tablier en sautoir, parut sur la porte :

— Madame est servie !

J'étais maire au moment des élections de 1885. Le marquis de Maurenard, candidat, nous fit l'honneur d'une visite.

Je m'ingéniai, par la suite, à lui gagner des voix. Seulement, j'eusse voulu ne brusquer personne. L'abbé Passenot dénonça au conseil de famille ce qu'il appelait ma « tiédeur ». Je l'entends encore : « La lutte est un devoir pour les honnêtes gens ; si vous luttez pour vaincre, aucun moyen licite ne peut être écarté. Je place, parmi les moyens licites, l'usage, non seulement de votre influence, mais de votre autorité sociale. Souffririez-vous que votre domestique votât

mal? Ce qui est vrai de Joseph, vous pouvez bien l'étendre à vos vignerons, et même à vos fournisseurs. Il faut qu'ils se déclarent pour ou contre vous, c'est-à-dire pour ou contre vos principes. Il y a mille manières de leur faire sentir cela, mon cher monsieur Germain, et vous les connaissez comme moi-même. Allez, montrez-vous; c'est votre curé qui vous en fait une obligation de conscience et qui prend tout sous sa responsabilité. »

Lui présent, la veille du scrutin, nous tînmes, sous la lampe du petit salon bleu, un conseil décisif. On y convia Joseph, très entendu aux affaires du village, toujours fourni de biais électoraux et absolument fanatisé, sous une apparence placide, par l'air de ces élections de 1885. Quand il entra, sa casquette de travail à la main, grand'tante Adélaïde lui demanda — pour le principe — s'il pensait que les pommes se conserveraient bien, cette année? Puis, quand il eut répondu posément, en homme prêt à parler pommes toute la soirée : « Maintenant, Joseph, vous pouvez vous asseoir. »

Il poussa une chaise au bord de la table et laissa échapper un « *Voyons voir* ». Il s'agissait de dresser une liste de prévision. Un à un, les électeurs étaient inscrits dans une des colonnes suivantes : R *(républicains)*; B *(bons* ou *blancs*, tante Thérèse remarqua, du reste, que c'était la même chose); D *(douteux)*. Notre curé, en récapitulant ces derniers, s'écria :

— Mais, dites donc, monsieur Germain, il y a un tas de vos vignerons, là dedans!

— Ça, opina Joseph, avec une nuance de blâme respectueux, monsieur doit bien s'en douter. La *maison* est bonne pour tout le monde, il n'y a pas à dire : mais nous sommes vraiment emplâtrés — (mademoiselle Florence tira comiquement son aiguille, et fit un : *Oh! Joseph*, indulgent) — de républicains. Bons ouvriers, c'est possible; pas mal *portés* pour monsieur et pour ces dames. Seulement, des gens qui ont leur idée, qui veulent faire à leur tête... Ainsi, tenez, les Pichet... Je gage que, sur les quatre Pichet...

Il nous improvisa, sans hâte, mais avec une fluidité dont je ne l'eusse pas cru capable, un véritable cours de stratégie locale. Sa conclusion était qu'il fallait « pousser » les gens,

avoir l'œil sur ceux qu'on « tenait », leur faire une petite « semonce » avant le scrutin, — sans quoi monsieur serait sûrement « roulé, comme d'habitude ». J'avais beau, dans mon coin, faire le philosophe, incliner ou hocher la tête en connaisseur, affecter de suivre les interminables développements de Joseph comme le rapport d'un subordonné, je lisais sur les figures :

— Quel dommage que Joseph ne soit pas à la place de son maître pendant vingt-quatre heures; les affaires de M. de Maurenard en marcheraient beaucoup mieux !

Sur le coup de onze heures, notre petit salon bleu ne retentissait plus que de l'éloquence de Joseph et de l'abbé Passenot. Ils l'avaient accaparé; c'était leur tribune. La conjonction de ces deux tempéraments *peuple* se faisait naturellement, en vue de la conservation sociale, par-dessus la hiérarchie administrative et même domestique, que je sentais débordée dans ma personne. J'aurais bien voulu réagir — ou me coucher. Mais la partie n'était pas égale. L'abbé conclut, en me frappant sur l'épaule :

— Écrivez, voyons, écrivez... pour demain matin.

Et j'écrivis machinalement sur mon carnet : *Voir Bergier; passer chez Nivert; parler aux Pichet...*

... Ils votèrent très mal, les Pichet, de même que Bergier et beaucoup d'autres, malgré mes conseils accentués et ma propagande de la dernière heure. Ce fut au point que, dans ma commune, M. le marquis de Maurenard n'eut pas la majorité. Le lendemain nous tînmes un nouveau conseil de famille. Même tante Thérèse, qui voyait déjà les églises fermées et transformées en greniers à fourrage par les républicains, souscrivait à l'idée de « faire des exemples ». Mademoiselle Florence venait d'écrire un billet doux au boulanger et nous le lisait à haute voix :

Monsieur Varin,

A partir d'aujourd'hui vous pouvez vous dispenser d'envoyer du pain au château. Nous voulons être servis par des gens qui *soient dans nos idées*.

Mes salutations,

FLORENCE MASSICOUR.

Juste à ce moment, on m'annonça que Pichet, père, de-

mandait à me parler à la cuisine, et, quand je lui annonçai qu'il ne ferait pas ma vigne, cette année :

— Est-ce que monsieur n'est pas content de mon travail?

— Je ne peux pas dire que je sois mécontent. Mais, vous savez, chacun est libre.

Il reprit lentement, avec une émotion sourde :

— Voilà vingt ans que ma famille travaille pour la vôtre. La vigne de la Clairette, c'est comme si c'était la *mien*. Nous avons passé ensemble les bonnes et les mauvaises années — les mauvaises surtout. Et voilà que vous me mettez à la porte, sans dire seulement pourquoi ! Ah ! je sais bien *pourquoi*, et *de qui ça vient*... encore... Mais vous, monsieur Germain !...

Je dois à la vérité de déclarer que, depuis cette époque, le service des approvisionnements s'est beaucoup compliqué à la maison, et que je n'ai jamais retrouvé de vignerons qui valussent la famille Pichet. — Mais on ne saurait regretter ce qu'on a fait pour le bien.

Tante Thérèse portait jadis un intérêt particulier à l'école du village. Au bon temps, quand on y enseignait encore le catéchisme, elle se chargeait de l'instruction des récalcitrants, plus généralement de ceux que le maître appelait, dans un langage extra-universitaire, les *bouchés*. J'ose dire qu'elle y excellait. Quelque temps avant la première communion, tous les matins, même en hiver, sur le coup de sept heures, de petits sabots résonnaient dans l'escalier de pierre, accompagnés du *hou-hou* de nos bons chiens, qui laissaient passer cette marmaille d'un air protecteur; de petites mines rougies, des mains frileuses se collaient à la rampe; des bonnets tricotés — sortis presque tous de notre magasin d'aumônes — émergeaient en gradins du demi-brouillard entré à la suite des enfants et mêlé à leur haleine; et quand le bataillon, très respectueux, s'arrêtait devant la porte de la salle d'études, un chœur ingénu, argentin, confiant, montait dans la pénombre matinale: « Bonjour, mademoiselle Thérèse... »

Depuis la loi scolaire — celle que nous appelions scélérate, dans l'intimité — tante Thérèse a pris l'instruction publique en horreur. Elle a même perdu le goût des fonctions qu'elle remplissait librement autrefois, et dont l'exercice

n'eût jamais été plus utile. J'ai eu beau lui dire — et même M. le curé s'en est mêlé — que c'était tout à fait le cas de suppléer aux lacunes de l'école, elle n'a pu se résoudre à faire le catéchisme, comme au bon temps. J'ai cru m'apercevoir depuis, qu'il était inutile de raisonner avec les femmes, surtout quand elles sont excellentes.

En 1886, au lieu d'un maître, l'administration nous a pourvus d'une institutrice. Je pensai que c'était le cas de réconcilier l'école et le château, d'autant que cette jeune personne, de mine modeste et de réelle bonne volonté, ne me paraissait pas irrémédiablement chargée des péchés de la législation républicaine. Je pris donc sur moi de la présenter à ces dames, malgré qu'elles eussent fait un peu la moue à cette proposition. La pauvre fille !

Je la vois entrer dans le petit salon bleu, vêtue simplement, fraîche, un peu gauche, tenant à la main un parapluie qu'Aglaé n'avait pas daigné lui enlever (Aglaé partageait à fond les mépris de tante Thérèse pour l'instruction publique).

— Mademoiselle Bourdin, fis-je, en lui désignant une chaise — notre nouvelle maîtresse d'école.

Mademoiselle Florence, d'une échappée inquisitoriale, avait mesuré l'angle que le malheureux parapluie faisait avec le parquet ; la légère inclinaison du buste sans aplomb sur la chaise ; la fausse position des pieds, dont la jupe relevée laissait voir les chevilles, — et, d'un examen volontairement et obstinément géométrique, concluait que mademoiselle Bourdin était peu intéressante,

Tante Adélaïde plantait sur la nouvelle venue son regard loyal, un peu froid, dans lequel il était toujours difficile de démêler l'impression première, et caressait un petit chien, né de l'avant-veille, qu'on avait posé sur ses genoux.

— Mademoiselle Bourdin, répétai-je... Elle est de Saint-Villefond, d'une famille que l'abbé Burlot connaît beaucoup... Elle se propose de remettre sur pied notre école...

Un mot sec, quelque chose comme le claquement d'un fouet, coupa ma phrase.

— Vous aurez vraiment de la peine, mademoiselle, avec les principes que vos supérieurs vous imposent...

C'était mademoiselle Florence, qui, ces mots dits, tint fixé son profil aristocratique sur des pelotons de laine.

— Nous nous intéressions beaucoup à l'école autrefois, fit tante Thérèse; mais depuis qu'il vous est interdit d'y parler de religion...

— Justement, risqua l'institutrice, j'ai l'intention de compléter les leçons de morale... Nous avons un inspecteur disposé à permettre...

— Vraiment! La belle faveur, la belle permission, reprit mademoiselle Florence, en promenant son regard du peloton de laine à la fenêtre. Quel honneur il fait à Dieu, monsieur votre inspecteur!... Qu'en pensez-vous, Thérèse?

Et elle compléta sa pensée d'un tel geste d'épaules que l'institutrice ramena d'instinct son parapluie contre sa jupe...

— Nous avons nos idées, mademoiselle, continua tante Thérèse, nos vieilles idées d'autrefois. L'école sans Dieu est une dangereuse épreuve pour les maîtres comme pour les élèves, et je crains que, malgré vos intentions...

— Je veillerai, j'essaierai...

Je ne me rappelle plus comment je parvins à faire sortir honorablement la pauvre Bourdin du salon bleu, après qu'elle se fut empêtrée dans ces explications; ce qui est sûr, c'est qu'on ne l'y a jamais revue.

C'est encore dans le petit salon bleu que je présentai à ces dames, le jour de Pâques 1886, M. Antonin Briffard, le journaliste si dévoué à notre cause, qui avait bien voulu prendre la direction du *Conservateur Franc-Comtois*. Ce jour-là M. le marquis de Maurenard, qui nous avait fait l'honneur d'accepter à déjeuner, multiplia à son intention les sourires vagues et distingués dont mes tantes s'étaient inspirées pour le définir : une bienveillance qui tient son rang. J'aurais voulu noter par le menu la conversation qui roula, presque toute l'après-midi, sur le *cléricalisme* et la meilleure manière de déraciner cette superstition dans nos campagnes.

— Car ce n'est qu'une superstition, remarquez-le bien, disait l'abbé Passenot, un fantôme, si vous voulez, qu'il faut poursuivre hardiment, à visage découvert. Le *clérical*! Mais c'est comme Tartufe, cela n'existe pas; il n'y a que des catholiques fidèles

à leurs convictions, voilà tout. Il vous plaît de m'appeler ainsi? Et après? Moi, journaliste, moi, député — (l'abbé Passenot adorait se placer en esprit à la tribune ou dans un fauteuil directorial), — j'accepterais le mot, j'en ferais mon habit de bataille. Je dirais : Oui, je suis *clérical*; et maintenant regardez-moi de près, comparez, jugez; voilà mes principes, ma vie privée, ma plume même (vous pouvez dire cela, vous, mon cher monsieur Briffard); est-ce que je suis moins honnête, est-ce que j'aime moins le peuple, est-ce que je sais moins de français que tel ou tel, que notre député Mouginot, par exemple?...

— Celui qui écrit ces affreux articles contre la religion? demanda tante Thérèse.

Le marquis de Maurenard fit un signe d'acquiescement navré et répliqua à l'abbé Passenot :

— La Monarchie, traditionnelle dans son principe, moderne dans ses institutions, est le seul gouvernement qui puisse donner à la religion des garanties. C'est pourquoi, tout en approuvant, monsieur le curé, votre politique toute de droiture et qui n'a pas peur des mots, je me dirais encore plus hardiment monarchiste que clérical. Au fond, c'est la même chose, n'est-ce pas?...

— Absolument la même chose, dit l'abbé. Je n'ai que deux catégories de paroissiens : ceux qui sont contre leur curé, ceux qui sont contre la République...

— Voulez-vous me permettre, demanda Briffard? Nous sommes tous d'accord, évidemment, et nous ne pouvons pas ne point le rester, puisque nos principes s'étayent les uns les autres, ou plutôt font bloc. Mais puisqu'il s'agit d'une étiquette, pourquoi ne pas nous tenir à celle qui associe naturellement à nous tous les hommes d'ordre? Appelons-nous *conservateurs*, en toute simplicité, et l'on nous comprendra...

— Pendant la période de transition, condescendit le marquis en plissant les lèvres...

— Cela sent bien un peu son libéralisme, objecta l'abbé Passenot.

— Moi, dit mademoiselle Florence, je voudrais qu'on se déclarât, encore plus simplement, candidat du *bien*, candidat

du *bon parti*... Ce serait tout naturel... puisqu'il n'y en a qu'un !

Nous nous séparâmes sur cette boutade (plus profonde qu'elle n'en a l'air, conclut l'abbé Passenot, très approuvé). Le marquis partit en *cab*. L'abbé et moi reconduisîmes Briffard jusqu'à mi-chemin de la gare, par le sentier du grand tilleul. Nous lui donnâmes l'accolade, je m'en souviens, sous l'ombre tiède de l'arbre radieux, poudré d'or, transfiguré par un superbe soleil couchant.

Je ne suis certes pas philosophe ni poète. Et cependant je me disais : « Cet excellent prêtre, ce vaillant journaliste, ce brave homme que je crois être, en communion avec cette nature, faite aussi de force et d'honnêteté!... » (mais je n'ai jamais pu formuler cette pensée là, ni même l'achever dans ma tête ; c'est trop difficile...)

DANS LA CHAMBRE JAUNE

Après la mort de tante Adélaïde, le petit salon bleu fut pieusement clos — clos comme cette phase de ma vie que je regrette entre toutes. Tante Thérèse et mademoiselle Florence allaient passer l'hiver dans le Midi. Je m'installai dans la chambre jaune, dont le papier, satiné et défraîchi — il a dû coûter très cher, au commencement du siècle, mais quelle merveille de conservation ! — représente le jardin des Tuileries, avec des jets d'eau, des escaliers, des bébés dans des voitures à chèvres, que dirigent des mamans avenantes et potelées en costume du Directoire. Je ne sais pas pourquoi moi, vieux garçon, je me suis étonnamment attaché à cette tapisserie-là.

La chambre jaune est très vaste. Je la meublai à ma guise ; j'en fis mon cabinet de maire de village et même quelquefois, l'hiver, ma salle à manger. J'y recevais fréquemment nos amis : l'abbé Passenot, M. Simonot, et un nouveau venu dans le pays, M. Bergerin, receveur de l'enregistrement en retraite, qui avait acheté la maison de feu le capitaine Chardard. C'était un vieillard doux et ennuyeux,

qui possédait un art tout particulier pour détruire les savants échafaudages de bûches que Joseph s'entendait à dresser. Mais il appelait cela tisonner, de si bonne foi, et il apportait tant de probité, tant de scrupule à cette action comme à toutes celles de son humble vie — désormais rapprochée de la nôtre par le voisinage et une indiscutable communauté de sentiments conservateurs — que nous avions fini par l'admettre à nos réunions intimes et même par le regretter, quand son catarrhe le retenait à la maison.

Le samedi soir, sa besogne terminée, Briffard venait souper avec nous. Je me souviens parfaitement de la discussion amicale qui s'engagea entre l'abbé Passenot et lui, quand les journaux commencèrent à s'occuper de ce qu'on a appelé depuis la politique du Pape.

— Ce ne peut être qu'une tactique, disait Briffard. Il n'est pas possible qu'à Rome, si l'on y est exactement renseigné, on croie au succès d'un programme catholique-républicain. En fait, les deux termes s'excluent. On nous parle d'entrer dans la maison et de l'assainir? Mais le point est de détacher, du gros de l'armée républicaine, assez d'électeurs pour nous faire ouvrir la porte. Le pouvons-nous sans transiger sur quelques points qu'ils tiennent, eux aussi, pour dogmes? Ah! si le Pape allait jusqu'à nous dire : « Accommodez-vous tant bien que mal de la législation que vous appelez scélérate — et qui l'est... »

— Impossible, rectifia l'abbé Passenot. Vous le savez bien. C'est justement pour mieux combattre cette législation...

— D'accord. Alors, concédez-moi en retour que c'est une ruse de guerre. Je veux bien. On essaiera. Mais je ne crois pas au succès. L'adversaire y apportât-il une très grande bonne volonté — et vous ne le pensez pas, ni moi non plus — les plus grandes difficultés viendront de nous-mêmes. On a fait de nous des hommes à principes, des idéalistes, des paladins; on nous a trempés dans le *non possumus* religieux, politique, social même. Refondre tout un tempérament est impossible; d'aucuns même trouveront que c'est chose peu honorable. Vous verrez. On fera de la diplomatie à la hussarde. Le clergé lui-même...

— Pardon. Ce n'est pas de la diplomatie que Rome nous

demande. Je crois que vous le comprenez mal. C'est, au contraire, une politique de principes, plus épurés, si j'ose le dire. Premier principe : l'Église se désintéresse de la forme des gouvernements, pourvu que ceux-ci soient bons. Rien de plus théologique, mon cher monsieur Briffard ; je l'ai appris, moi, au grand séminaire...

— Oui, mais vous l'avez beaucoup oublié depuis, cher abbé...

— Vous n'en savez rien... Second principe : la pierre de touche du bon gouvernement, c'est avant tout le respect de la liberté religieuse. On a attenté à cette liberté. C'est sur cette grave erreur qu'il faut revenir. Nous dirons au suffrage universel : donnez-nous la réforme des lois sectaires, nous vous apportons l'adhésion à la Constitution républicaine. Quant à la législation, *non possumus;* quant au fait accompli, *possumus.*

— Vous irez en avant ou en arrière ; vous ne pouvez pas rester sur cette plate-forme.

— Fermement adossés aux principes, si, mon cher monsieur Briffard !...

Ces messieurs ferraillèrent encore longtemps. Rien ne m'instruit, moi, bonhomme, comme ces passes courtoises. Il me suffit d'écouter ; je ne tiens pas à conclure, persuadé que les braves gens finissent toujours par s'entendre, et qu'il n'y a qu'à ne pas se séparer d'eux pour garder intactes ses convictions. Sur le tard, ils voulurent bien me demander mon avis pour la forme. Je leur dis tout bonnement :

— Vous êtes d'accord...

— Mais pas tout à fait, fit Briffard...

— Moins que je ne le voudrais, insista notre bon curé...

Je n'en démordis pas. Ils finirent par s'amuser de mon imperturbable assurance. Nous nous couchâmes fort tard, et je me souviens que le feu marcha admirablement toute la soirée, parce que M. Bergerin s'était endormi.

Je retrouve le brouillon d'une lettre que j'écrivis, quelques mois plus tard, à tante Thérèse, en villégiature d'hiver à Palavas.

Sauvillars, 22 mars 1892.

« Ma chère tante,

» Il faut que je te rende compte d'une réunion à laquelle je

viens d'assister au théâtre de Montbéliard — oui, au théâtre! Rien de profane, d'ailleurs, comme tu vas en juger. Je m'y suis laissé entraîner par notre curé en personne, et j'y ai retrouvé une foule d'ecclésiastiques de nos amis, qui t'envoient, entre parenthèses, leurs plus sincères compliments. Devines-tu l'objet de cette réunion? Il était d'organiser la diffusion en grand d'un nouveau journal, la *Croix des Montagnes*, qui fait concurrence à notre vieux *Conservateur*, mais auquel il faut bien s'intéresser, dans une certaine mesure, pour suivre le mouvement de notre clergé.

» Imagine-toi qu'on avait placé, au fond de la scène, un faisceau de drapeaux tricolores autour du crucifix. J'ai trouvé cela absolument extraordinaire, pour ne pas dire plus, mais je n'avais pas qualité pour rien dire. Devant le faisceau, le groupe des organisateurs, présidé par un Père Assomptionniste : il parle très bien ; seulement, il a je ne sais quoi d'entreprenant, de hardi même, qui déconcerte nos habitudes de province.

» A la suite de son allocution, l'abbé Pluvier nous a lu un rapport sur la bonne presse et les moyens de la propager. Il a été très entraînant, surtout vers la fin, quand il a fait appel à l' « organisation des bonnes volontés » (ce sont ses propres termes). On avait préparé d'avance, je crois, la composition des différents comités. Le fait est qu'une foule de nos connaissances, parmi les dames et les demoiselles, ont accepté de faire partie du Comité d'*action sociale*. Madame Parfin en est, et madame Ducleux, et madame Deport, sans compter la petite Laure Condebine, qui a été nommée secrétaire (je trouve que c'est beaucoup de confiance dans ses seize ans ; à propos, sais-tu qu'on parle déjà de la marier avec le fils Courmaison ?)

» Il s'est aussi constitué un Comité de propagande. Les membres s'intitulent chevaliers de la *Croix*. Ce sont, pour la plupart, des jeunes gens qui porteront *gratis* le journal dans les villages. On en a enrôlé quinze, sur la présentation de leurs curés. Croirais-tu qu'Alcide Planteau, qui fait notre vigne de la *Clairette*, avait été amené par l'abbé Passenot et qu'on l'a inscrit? Mais le Père Assomptionniste paraît préférer les jeunes gens de la ville. Il a dit plaisamment : « J'adresse

un appel particulier aux bicyclistes. La bonne cause doit utiliser tous les instruments de progrès. Il y a assez longtemps que le diable pédale ! » — On a éclaté sur cette facétie. Ce n'est guère *notre genre*, ne trouves-tu pas ?

» L'abbé Pluvier avait aussi en poche un plan d'organisation politique départementale. Il l'a esquissé brièvement, en usant de comparaisons guerrières qu'on paraît avoir goûtées. — Que manque-t-il donc à votre armée ? a-t-il dit. Vos cadres sont tout prêts. En tête, un comité général, sous la présidence de l'évêque (mais l'évêque voudra-t-il ?) ; dans chaque canton, un autre comité, sous la présidence du doyen ; et, dans chaque commune, une organisation analogue, sous la présidence du curé... Il assure que tout ira bien, quand les hommes de cœur et de talent se seront enrégimentés dans ces comités-là. Comme mécanisme, en effet, c'est très simple.

» J'aurais voulu n'être *de rien du tout*, parce qu'au fond je trouve un peu de brouhaha là dedans ; mais on m'a nommé d'office vice-président du Comité national de Sauvillars.

» J'en suis pour ma cotisation de dix francs et l'abonnement obligatoire. Je t'embrasse, etc. »

Je retrouve la réponse de tante Thérèse :

Palavas, 27 mars 1893.

« Mon cher Germain,

» J'allais t'écrire pour te gronder d'envoyer si rarement de tes nouvelles, quand ton intéressante lettre m'est parvenue. Tu penses bien que je l'ai lue à notre amie Florence. Elle aurait voulu encore plus de détails. Comment, c'est la petite Laure Condebine qui a été nommée secrétaire ! Et cet abbé Pluvier, que nous avons connu si timide ! Malgré tout, je suis bien comme toi, je n'ai pas confiance. Je ne comprends pas qu'on puisse mettre des drapeaux tricolores autour d'un crucifix, et toutes les vieilles personnes de ma génération penseront comme moi. Décidément, madame Ducleux est de la « Jeune France » ; il est vrai qu'elle a un si drôle de mari ! Si ce n'était pas le clergé qui prît l'initiative de ces hardiesses, on dirait qu'elles sont coupables.

» Mais que veux-tu, mon ami, on peut l'avouer en famille,

les curés changent. Notre amie Florence, qui s'y connaît, te le fait dire. Figure-toi que nous aussi, quoique nous vivions très retirées, nous avons été découvertes par un vicaire — de talent, du reste, — qui a voulu nous enrégimenter dans la *croisade*. Tu n'imagines pas l'assurance avec laquelle il parle des vieux partis, des concessions nécessaires, et d'une foule de choses qui nous eussent paru *peu catholiques* il y a dix ans. Il arrive de Rome, il connaît de hauts personnages, il a l'air parfaitement renseigné. Par exemple, sais-tu quel sera le candidat de la nouvelle politique, aux élections prochaines, dans notre arrondissement ? — M. Dufrayer, mon cher ami, qu'on disait *très*, *très* républicain, autrefois, et en faveur duquel on fait des démarches actives auprès du bon parti. Il paraît que M. de Maurenard est fatigué et ne veut plus risquer la fortune.

» Moi, je n'y connais guère, c'est bien le cas de le dire. Je suis avant tout *pour le bien*, pour ce qui est convenable. On ne peut pas s'en rapporter absolument au clergé ; mais qui suivre ? Te rappelles-tu le mot de ta pauvre tante Adélaïde? « Mes enfants, les curés peuvent avoir tort. Mais dire du mal d'eux attire la grêle. Il faut bien s'en abstenir tant que les vendanges ne sont pas faites. »

» TANTE THÉ. »

Je n'oublierai jamais la visite que Briffard m'a faite, vers la fin du printemps de 1893.

— J'ai besoin de causer avec vous, m'a-t-il dit. Vous savez que je prends mon métier au sérieux. Cette politique soi-disant pontificale me déconcerte. Je ne demande qu'à marcher droit et à rendre des services, fût-ce même en faisant des concessions aux idées des autres ; mais encore faut-il que je *comprenne*. Or, je ne comprends plus, ce qui est aussi, je crois, la meilleure manière d'être incompris. J'en suis réduit à écrire un livre qui ne sera peut-être jamais imprimé. Il vieillira, je le sens; avant d'être achevé, il a, du reste, déjà vieilli. Je vous en ai parlé : c'est mon étude sur la *Question cléricale en France*. Il y a des moments où j'en allumerais mon feu ; d'autres où je sens que c'est plein de bonnes vérités, de vérités utiles. Vous allez me trouver bizarre, et

peut-être importun, de vouloir vous en lire une page ou deux. Mais vous me ferez du bien. Il faut que je me contrôle.

Jamais, au grand jamais, nul n'avait eu l'idée de me soumettre un manuscrit, et d'un homme tel que Briffard, surtout, j'étais loin de m'attendre à un tel honneur. Le frôlement des pages qu'il feuilletait sur ses genoux me causa une sensation nouvelle, et j'appliquai réellement toute mon intelligence à le suivre.

Voici ce qu'il me lut et ce dont il m'a permis de prendre copie :

« Bannières déployées, éperons sonnants, devises flamboyantes et politique du Pape, voilà sous quel appareil, dès l'abord, le parti « pontifical » se présente devant la place. Assurément ce n'est pas l'impression que donne l'attitude de ses rares représentants à la Chambre, enclins plutôt à l'effacement; ni celle de la majorité de l'épiscopat, sceptique à l'endroit de toutes ces fanfares; ni celle enfin des esprits indépendants, que la haute presse catholique appelait avec humeur « sages » et « philosophes », il y a une trentaine d'années, et qu'elle admet aujourd'hui dans l'âme de l'Église, fussent-ils universitaires. Aussi bien, ce ne sont pas eux non plus qui donnent au parti sa physionomie familière et vivante : le peuple, on l'oublie trop, ne regarde pas si haut.

» Tout ce que les catholiques ont su constituer jusqu'ici, c'est une maréchaussée morale pour la chasse aux « réfractaires. » Enfantillage dangereux que, dans la sphère intermédiaire entre le Pape et le clergé, il eût fallu prévenir. Quand un prélat romain lance des *confetti* à une idée, les curés français les ramassent et en font des balles. On s'aperçoit vite qu'il n'est pas aisé d'acquérir la trempe et la tournure qui plaisent à la foule. Il vaut mieux molester ce vieux marquis, lequel fut royaliste toute sa vie et qu'on pourrait laisser mourir en paix. Le marquis n'est pas content, ni ses amis, ni ses proches. Il observe qu'il y a dix ans l'abbé républicain ne lui tenait pas ce langage; enflammé, au contraire, contre la République et lui prodiguant des noms d'inimitié qu'on ne répète qu'à mi-voix dans le salon du château. Il n'est pas encore convaincu, demande au moins le délai moral dont une vieille conscience a besoin pour se déshabiller. Point de propos, lui

dit-on : il faut être catholique ou monarchiste. Cela se prouve par raison démonstrative et même rétrospective, car vous savez bien, monsieur le marquis — nos docteurs l'ont du moins décidé depuis tantôt trois ans — qu'à nos dépens, dommage et grande diminution de crédit, nous avons soutenu le trône... Le trône a-t-il compromis l'autel, et la réciproque ne se peut-elle pas soutenir ?

» Le ralliement s'opère, enthousiaste, autour des syllabes de la République. A la République-législation on ne doit que la guerre. Voilà cette distinction lumineuse d'où l'on prétend faire sortir une politique ! Il ne s'agit même pas d'une guerre de patience et de détail, comme le faible la doit pratiquer, qui consiste à démonter la législation pièce à pièce, à faire le tri de ce qu'elle contient de sectaire, de tolérable et de juste. C'est, en général, une guerre de mots, et même de gros mots, qui consiste à traiter tout vivement de « scélérat » ce que le peuple ne voit pas, ne verra jamais tel. Et ceux qui s'abstiennent tombent dans un autre excès. Ils cèdent quelques pouces de leurs opinions, pas un pli de leur caractère. Sous l'« esprit nouveau » perce, incorrigible, le vieil homme. Il y a un certain chiffonnement particulier de l'esprit et des manières auquel il faut s'accommoder pour être « de son temps » — et cela est vrai dans le peuple comme à Paris. Pourtant la haute presse catholique, celle-là surtout qui se dit la messagère du renouveau pontifical, ne fleure guère moins qu'autrefois le sorbonnisme aigri. En province, depuis que le crucifix a été arboré officiellement sur mainte feuille de propagande, le niveau littéraire et le ton de la polémique ont encore baissé.

» Dans l' « action sociale », l'élan est honorable, désintéressé presque toujours ; mieux conçu, il pourrait faire une trouée. Mais comme si, précisément, l'on avait à cœur d'aborder le sentiment public par son côté le plus irritable et le plus prévenu, c'est sur le front de bataille, bien en vue, qu'on a découvert le rang du clergé. Il n'y avait point assez de prêtres dans les journaux ; on ne les voyait pas dans les réunions publiques, les congrès, les comités, les syndicats agricoles : tout le mal venait de là. L'agrégation de la société future doit se faire autour d'eux :

que n'y a-t-on songé plus tôt! Cela se dit, s'imprime, entre une couple de métaphores enflammées, dans mainte *Croix* régionale, à laquelle des vicaires de vingt-cinq ans communiquent leur souffle et leurs illusions. Ils ne veulent pas comprendre que leurs habitudes d'esprit, qui sont abstraites; leur idéal, qui est exclusif; leur éducation, qui est spéciale; leurs procédés, qui sont sommaires — que rien de tout cela ne les prédestine à ce rôle héroïque et universel. Ils ont cru entendre une cloche de fête, la rumeur d'une foule attendrie sur le parvis du temple; il leur a semblé qu'un hymen social allait se nouer et qu'ils le béniraient : celui de la République et de l'esprit du comte de Maistre!...

» La réclame, une affectation de caporalisme mi-politique et mi-religieux, le défaut d'assouplissement des organes au dessein, voilà les trois causes qui rendent le cheminement de la pensée de Léon XIII si précaire en France. A la condition de prendre le mot au sens populaire, non sectaire, serait-il trop osé de dire du *cléricalisme*, au lieu de « Voilà l'ennemi » — « Voilà l'obstacle?... »

. . . . . .

Je ne suis pas initié, naturellement, aux façons et propos d'usage dont il convient d'accueillir la lecture d'un manuscrit. Je me suis donc borné à dire à Briffard : « Mon ami, excusez mon incompétence. Il me semble pourtant retrouver dans votre travail certaines pensées que j'ai eues ou failli avoir... »

25 juillet 1893.

Le vicaire de tante Thérèse avait raison. Notre ancien comité conservateur a décidé de n'opposer aucun candidat à M. Dufrayer, et même de le soutenir pourvu qu'il se déclarât expressément partisan de la liberté religieuse. Le mot figurera sur les affiches et, venant de M. Dufrayer, il est sincère.

Aujourd'hui, ma modeste chambre jaune a eu les honneurs de la visite du nouveau candidat. Prévenu de la veille, j'ai eu le temps de convoquer chez moi M. Simonot, M. Bergerin, mon adjoint et quelques conseillers municipaux fidèles. C'est à cette compagnie que M. Dufrayer s'est présenté lui-même; il a eu un réel succès.

Avant qu'il arrivât, M. Simonot avait tenu à m'entretenir à part. Consciencieux comme un homme d'autrefois, il voulait loyalement prévenir M. Dufrayer des objections de principe qu'il trouvait à sa candidature. Il les avait même fixées par écrit, et je le vois encore tourner et retourner ce morceau de papier, avec une petite toux sagace, tantôt le considérant avec un peu de recul, comme un document dont il convient d'embrasser l'ensemble, tantôt posant le doigt sur quelque article important. Je lui dis :

— Mon ami, attendez notre candidat. Ni M. Bergerin ni moi-même ne pouvons vous répondre à sa place.

Mais il s'obstinait, voulait que nous eussions un entretien grave, comme hanté du pressentiment qu'il ne trouverait plus rien à dire, sitôt qu'il se trouverait en présence de l'homme qu'il tenait à questionner. Et c'est bien ainsi que les choses se passèrent. Sitôt que M. Dufrayer eut paru, le papier rentra dans le calepin de M. Simonot et n'en sortit plus.

— Je ne suis peut-être pas, messieurs, le candidat de vos préférences constitutionnelles, mais je suis celui de votre dévouement aux grands intérêts religieux et sociaux....

Telle fut l'heureuse entrée en matière de M. Dufrayer, après les présentations. Nous nous inclinâmes tous. C'est un homme séduisant, du reste, de grand talent, collaborateur à la *Revue d'Économie politique*.

— Vous avez lu mon programme, ajouta-t-il. Est-ce qu'il vous plaît ?

Nous regardâmes M. Simonot, qui avança la main, écarta les doigts, et fit un geste semi-circulaire d'assentiment, comme s'il voulait donner au programme sa bénédiction plénière.

— Oui, messieurs, nous améliorerons la République, — continua M. Dufrayer, maintenant tourné du côté de mon adjoint, rigide dans sa redingote usée. — Nous prendrons notre appui sur les populations rurales, en nous inspirant de leurs intérêts. Qu'est-ce qu'on pense au juste, voyons, de ma candidature, dans les campagnes ?

Mon adjoint plia les reins, souleva légèrement les talons, et glissa les mains l'une contre l'autre, comme s'il voulait regarder au fond d'un puits inopinément ouvert devant sa chaise. C'était sa posture favorite de méditation.

— Ma foi, monsieur, on pense que *les blancs veulent bien voter*, comme d'habitude.

— Sans doute; et les républicains?

— Ah, ça!

La conversation dura un quart d'heure, et M. Dufrayer nous laissa sous le charme de ses manières. Seulement, quand il fut remonté en voiture, le Père Etiévant remit sa casquette d'un air rêveur : « On voit bien qu'au fond c'est un *blanc*, dit-il ; du reste, puisque tous les curés marchent avec lui, pourquoi *fait-il* le républicain? »

P.-S. — M. Dufrayer a échoué de plusieurs milliers de voix dans notre arrondissement. Mon jardinier Joseph m'a dit, le lendemain du scrutin : « Tout de même, *on* ne sait pas à quoi *ça tient*. Voilà vingt ans passés que nous votons, monsieur et moi, pour des candidats qui *n'arrivent pas*. »

L'abbé Passenot et tout notre clergé, du reste, qui avaient soutenu avec une ardeur inusitée la candidature Dufrayer, ont fini par découvrir la véritable cause de son échec. M. Dufrayer acceptait loyalement la République, et c'était là son mérite ; mais ni lui, ni ses nouveaux partisans n'avaient su « aller au peuple ». J'ai demandé à notre excellent curé — moi qui passe ma vie au milieu de mes vignerons et qui leur fais tout le bien que je peux — comment il fallait s'y prendre.

— Vous ne voyez pas, m'a-t-il répondu, ce qui se passe en Allemagne et en Belgique? Il faut *organiser* la justice sociale. Je voudrais que vous pussiez assister à nos conférences. Il y a là un mouvement, et, au bout de ce mouvement, le salut. Moi, d'abord, je fais comme l'abbé Rossigneux : j'aurai une *caisse Raiffeisen* dans ma paroisse avant la fin de l'année, peut-être même une *coopérative*, et sous ma direction. Vous en serez. Est-ce que les châteaux bouderaient à une œuvre recommandée par les Encycliques? Nous verrons bien cela! Et puis, entre nous, mon cher monsieur Germain, il faut surtout apporter un esprit de profonde équité dans nos relations avec le peuple. Vous m'avez fait de la peine, l'autre jour, en congédiant Alcide Planteau (c'est le chevalier de la *Croix*, qui cultive ma vigne de *la Clairette*, cette pauvre *Clai-*

rette que j'ai retirée aux Pichet). Comment avez-vous pu maltraiter ainsi un excellent jeune homme, qui montre pour le bien un entrain rare à son âge ?

— Monsieur le curé, pardon, c'est qu'il travaille très mal, et que ma vigne...

— Votre vigne ! votre vigne ! Quand elle souffrirait un peu ! Est-ce que vous n'en avez pas d'autres ? Vous oubliez qu'il s'agit de principes... Il y a des principes en tout. Congédier un vigneron... est-ce un acte indifférent ? Pensez-vous bien au contrat qui vous lie ? Ne vous obligeât-il qu'en conscience, l'engagement est d'autant plus sacré. La loi naturelleest là. Un brave garçon qui cultive votre vigne depuis trois ans...

— Mais, monsieur le curé, les Pichet la cultivaient depuis vingt, et vous vous souvenez bien que vous m'avez fait un devoir, jadis...

— Parlons du présent, — coupa net l'abbé Passenot, d'un petit air impatienté. — Il faut être juste, monsieur Germain, et prendre les choses de haut. De la fraternité, au vrai et au beau sens du mot. Mais c'est l'enseignement permanent de la morale théologique, voyons ! Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Alcide est venu le soir, en tortillant sa casquette, demander « si M. le curé avait parlé de sa part à monsieur ». Je lui ai trouvé l'air fuyant et pas trop contrit. Ma foi, j'ai tenu bon et me suis borné à lui dire :

— Reviens dans quinze jours. D'ici-là, je réfléchirai.

25 avril 1895.

Je n'ai pu m'empêcher de noter cette date. C'est celle du numéro de la *Croix des Montagnes*, dans lequel j'ai lu cet entrefilet.

Sauvillars. — On nous écrit :

Quand donc les catholiques comprendront-ils la véritable portée des instructions pontificales et en poursuivront-ils l'application ? Beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'il suffit à un chrétien d'accomplir ses devoirs religieux, comme si la voie du devoir social ne nous était pas lumineusement et impérieusement tracée ? C'est le faible de ceux qui veulent que les prêtres « restent dans leurs sacristies » — et,

tranchons le mot, des *réfractaires*. Nous serions bien aise de savoir ce qu'en pense un certain monsieur G. B., le plus gros propriétaire de notre commune, et comment il entend ce devoir vis-à-vis de ses vignerons?

Moi qui ai toujours soutenu le bon parti et les bons journaux! Moi qui tremble que mon nom soit mêlé aux polémiques de presse!

Oh!

DANS LE BILLARD

Février 1896.

Notre billard n'est plus un billard. Et je veux dire par là que, depuis près de cinquante ans, on s'est tout doucement déshabitué de le considérer comme tel. Je n'y ai jamais vu faire un carambolage; je crois qu'il ne s'y prêterait pas. Les vieux du village disent qu'il a une brillante histoire. Le grand oncle de qui nous tenons cette propriété de Sauvillars était général du premier Empire. Il a réuni quelquefois, paraît-il, autour de ce tapis devenu d'un vert laiteux et empreint, comme dit Briffard, de l'indéfinissable résignation des choses, des officiers de sa génération, en retraite comme lui, des survivants franc-comtois de l'épopée, Delort et Moncey même, dit la légende. Mais, depuis la mort du général et du temps même de mon père, peu à peu les industries familières à ces dames l'ont envahi. On y a accumulé les collections du *Musée des Familles* et du *Journal des Demoiselles*, les métiers à ouvrage, les gravures de modes, les corbeilles remplies de bobines et de pelotons de laine. J'ai seulement obtenu que, dans les grandes occasions, la salle, après dîner, servît de fumoir.

Depuis 1895, nos relations se sont un peu, si j'ose le dire, modernisées. Nous voyons fréquemment les de Marichay, qui passent une partie de l'année à Paris, mais viennent de temps à autre surveiller leurs intérêts dans leur terre de Fontenille. Le fils aîné, Paul, est un garçon très intelligent, très lancé dans les cercles, dans les œuvres, et même, je crois, dans le monde de l'Académie. Le fait est que, grâce à lui, j'entends beaucoup plus parler littérature qu'autrefois. Il m'a fait connaître M. Brunetière, M. de Vogüé, et même M. Huysmans. J'avoue à ma honte que c'étaient des noms nouveaux pour

moi. A la maison, dans cet ordre de célébrités, nous ne parlions guère avec mes tantes que de Montalembert, de Falloux, de monseigneur Dupanloup, de M. Buffet et de M. de Mun. Je ne savais pas qu'il y eût d'autres talents, parmi les modernes, qu'un homme bien pensant pût complètement approuver.

Je dois aux instances de Paul de Marichay d'avoir entendu la célèbre conférence que fit M. Brunetière au *Kursaal* de Besançon, en février 1896. Elle avait pour sujet, comme on sait, la *Renaissance de l'Idéalisme*. Quel contraste entre la haute philosophie que nous allions entendre et les abords de la salle, sa toile, son plafond, qui témoignent pourtant, comme dit Briffard, de l'inclination publique! Du nu, du déshabillé, des satyres, des nymphes étalés partout; j'en étais incommodé pour nos excellents ecclésiastiques qui, bientôt, emplirent le parterre. Mais ils ne voyaient rien, s'interpellant d'un air joyeux, de cet air particulier qu'ils ont au départ d'un pèlerinage. L'archevêque arriva en carrosse, à deux heures, très exactement. La haute société bisontine se tassa dans les loges. Dans les galeries supérieures, des rangées de fillettes vêtues de gris ou de violet pâle, le violet des orphelinats; car le comité d'organisation n'avait pas manqué d'envoyer des cartes de faveur aux diverses communautés de la ville, et de nombreuses cornettes s'étageaient au-dessus des enfants. J'eus même le plaisir de reconnaître notre vieille amie, la sœur Angèle.

Je ne puis dire que j'aie tout compris, non; mais ce que j'ai compris était admirable. M. Brunetière s'expliqua d'abord sur la faillite de la science (il paraît que c'est une cause célèbre; j'en entendais parler pour la première fois). Quelle force et quelle clarté! L'abbé Passenot, mon voisin, articula entre les dents, la main devant la bouche, comme les gens qui veulent être entendus d'un seul :

— Remarquez-vous la trempe par-ti-cu-li-ère que donne la profonde connaissance des clas-si-ques?

Et l'abbé Pluvier, au contraire, comme s'il eût eu charge de l'instruction de la salle, compléta, presque à haute voix : « de Bossuet! » Sa prunelle me visa d'un rayon oblique, puis roula précipitamment et s'immobilisa devant l'orateur.

Que de révélations pour moi lorsque l'illustre conférencier entreprit de montrer la renaissance de l'Idéalisme au théâtre! Je croyais Alexandre Dumas fils un très mauvais auteur, et, sur cette réputation, comme de juste, je m'étais bien gardé de le lire. Son évolution, de la *Dame aux Camélias* au *Fils naturel* et à *Denise*, occupa M. Brunetière au moins dix minutes, pendant lesquelles, derrière ses petites filles rigides, une fois ou deux, la sœur Angèle toussa. Briffard, pendant tout ce passage, ne cessait de donner de légers coups de coude à l'abbé Pluvier. A la fin, l'abbé tourna la tête de trois quarts; un globe blanchit et se déplaça de nouveau, très vite, dans le cercle de ses lunettes d'or, et j'entendis : « Oh! c'est très, très intéressant! »

Moi aussi, je trouvais que c'était très instructif. Seulement il aurait fallu connaître tous les personnages.

Mais la façon dont il rentra les épaules, l'abbé Pluvier; mais le petit coup sec qu'il donna à son rabat, après avoir passé les doigts dans son col; mais le voluptueux allongement de ses souliers à boucles, quand M. Brunetière, parlant des mystères qui nous entourent, fit allusion à une Puissance supérieure et prononça les mots de *Deus absconditus*, avec je ne sais quelle expression de *Peut-être* respectueuse et bienveillante, — cela, je ne saurais l'oublier. D'ecclésiastique en ecclésiastique, du coin du parterre que nous occupions jusqu'à l'archevêque, il se fit comme un remous; discrètement les têtes pivotaient et s'inclinaient les unes vers les autres; les chaises même craquaient, comme soulevées par un léger souffle de victoire. L'abbé Passenot plissa le front, en connaisseur, et me glissa dans la nuque : « Il est à nous. » A quoi l'abbé Pluvier, qui avait l'oreille fine, répondit précipitamment : « On l'a bien compris à Rome! »

Quand M. Brunetière se retira, son manuscrit à la main, il y eut une ovation, — j'entends une ovation réglée, décente, comme des ecclésiastiques la peuvent faire en présence de leur archevêque. Si l'archevêque n'eût pas été là, je crois que les plus jeunes eussent grimpé sur leurs chaises. Des baignoires et des loges, d'où montait l'applaudissement sourd que donne gant sur gant, on percevait de petites interjections flatteuses, mêlées au frou-frou des fourrures.

On s'écarta sur le passage de Monseigneur plus respectueusement qu'à l'habitude; et lui, de son côté, paraissait plus modeste, plus empressé de se dérober à une sorte de succès personnel. Quand il fut passé, des groupes d'ecclésiastiques se formèrent. Il en sortait des éclats de voix, des citations empruntées à la conférence. L'abbé Passenot et l'abbé Pluvier avaient été rejoints par quelques confrères, auxquels on me présenta en hâte. Ils éprouvaient le besoin de s'épancher, de rayonner d'abord entre eux; tels des officiers d'un régiment qui vient de gagner une bataille. Puis l'abbé Pluvier se retourna vers moi, m'interrogea de son nez busqué, de ses pommettes où le rose affluait, de toute sa personne un peu importante de curé-doyen, penché sur le bec de son parapluie :

— Eh bien! voyons, monsieur Germain, êtes-vous content? Sentez-vous ce qui se passe? Dire — ajouta-t-il, en prenant à témoin ses confrères — qu'aujourd'hui le clergé peut venir applaudir le directeur de *la Revue des Deux Mondes*! Est-ce du changement, cela?

Je ne sais pourquoi Briffard, autrefois si respectueux, si déférent pour nos excellents curés, se permet à présent, en mainte occasion, de les contredire. Il eut l'air de rêvasser, en considérant le plafond, où le suivit le regard de l'abbé Pluvier, entêté à obtenir un aveu. Et comme le doyen ne lâchait pas prise :

— Sapristi, exclama Briffard, ce qui a changé, ce n'est pas tant la *Revue des Deux Mondes* que vous!

Et il ajouta entre les dents, tourné vers moi :

— Le plus beau, c'est qu'ils ne s'en doutent pas!

Les abbés soulevèrent leurs parapluies d'une mine orageuse et comme suffoquée. Je crois bien que j'évitai une dispute en l'entraînant dans les couloirs, où, très monté, secouant les épaules, il grommela encore :

— Est-ce qu'il y a dix ans ils seraient venus entendre la critique de *la Dame aux Camélias*? Est-ce qu'ils se seraient contentés du *Deus absconditus*?

Depuis ce jour, j'ai cru comprendre que Briffard s'aigrissait. C'est, à mon avis, un garçon qui veut voir de trop loin, qui ne se laisse pas assez vivre. Mais je crois qu'il souffre.

Un soir du mois d'octobre 1897, Paul de Marichay, qui s'est définitivement installé à Fontenille, nous fit une visite mémorable. Il nous annonça, de l'air à la fois jovial et politique qui lui est propre, qu'il posait sa candidature au Conseil général.

— J'ai consulté, dit-il, mes amis de Paris. Les choses ont beaucoup changé depuis le ministère Méline. Il me semble qu'on peut accepter aujourd'hui l'appui du gouvernement : il m'a été offert. Le préfet, que je viens de voir, a des instructions. Et je puis bien vous confier que peut-être, au dernier moment, Mouginot lui-même me fera soutenir.

— Comment, se récria tante Thérèse, le Mouginot des blasphèmes, le Mouginot de la guerre à la cure et au château !... Y pensez-vous, monsieur Paul ?

— Que voulez-vous, reprit Marichay, je vous abandonne son passé, moins connu, au surplus, de ma génération que de la vôtre. Mais enfin il est arrivé, il a de la fortune ; ce sont des gages. Allez à Paris : il y a la réputation d'un modéré, d'un homme qui veut l'ordre, qui pense à fonder la *Ligue des Contribuables*. Or, c'est pour cela que nous luttons, pour l'ordre, devant la menace du socialisme grandissant. A des intérêts vitaux, il faut faire le sacrifice de nos inclinations personnelles.

L'abbé Passenot, qui se frottait les pouces depuis le commencement de ce petit discours, regarda ces demoiselles avec une nuance d'hésitation ; puis, bravement :

— On ne peut pas dire que M. Paul ait tort... Du point de vue élevé où il se place...

— M. le curé aussi, fit mademoiselle Florence ! Eh bien, Thérèse, comment trouvez-vous que le monde va, ma chère ? (Tante Thérèse, là-dessus, pencha obliquement la tête, comme pour marquer que le monde allait très mal.) Un ennemi de la religion, qui a voté toutes les lois mauvaises !

Et comme elle mettait machinalement en arrêt ses aiguilles à tricoter, l'abbé aussi s'anima :

— Ce n'est pas tout d'avoir des principes, mademoiselle, il faut les interpréter... Sentez-vous bien la valeur du mot ?... Sans quoi, non seulement il est impossible d'en faire un usage politique, mais on se ferme la politique par leur abus. Nous n'en sommes pas là, heureusement. Rome nous a tracé

la voie : elle est large. Qui ne la suit pas a tort. Il cherche le mieux et manque le bien — ou plutôt le moindre mal...

— C'est ça, approuva Marichay, le moindre mal...

— Mais nos *idées*, enfin, insista mademoiselle Florence, qu'est-ce que vous faites de nos *idées*, monsieur Paul ?

— Je les défends... indirectement, dit Marichay.

— Il y a la thèse, appuya avec force l'abbé Passenot, debout, la thèse et l'hypothèse... Au surplus, de quoi est-il question ? De se servir de Mouginot, et non de se mettre à son service, certes !

Je ne sais pourquoi j'ai noté l'air pas très convaincu, mais condescendant et surtout poli, avec lequel Marichay conclut :

— Oh, ça !

Quelle pénible scène nous eûmes au billard la semaine qui précéda les élection générales de 1898 !

C'était après dîner. Nos convives, Briffard, Marichay, l'avocat Marchand et de nombreux ecclésiastiques prenaient le café en fumant. On causait politique. Dans notre arrondissement, Mouginot, qui avait pris parti pour le ministère Méline, était vivement combattu par un candidat radical. Notre ancien comité conservateur, un peu disloqué, du reste, devait se réunir le lendemain, pour décider s'il le soutiendrait. Marichay, en sa nouvelle qualité de conseiller général, ne cachait pas son inclination pour ce parti, et je dois dire qu'à mon grand étonnement les ecclésiastiques présents l'approuvaient. (C'est curieux : Marichay, qui vient de Paris, joue aux courses et n'a rien d'un dévot, a tout particulièrement réussi auprès du clergé. Ces messieurs sont presque unanimes à découvrir en lui les signes de l'homme nouveau.)

La veille, Briffard avait envoyé sa démission de directeur du *Conservateur Franc-Comtois*. Il nous annonça cette nouvelle sans préparation aucune. Il y eut un « Oh ! » général. Marichay s'inclinait avec un sourire bienveillant et incrédule. L'abbé Passenot lançait au plafond des « Pourquoi ? » sympathiques, presque alarmés. Les autres entouraient Briffard, l'interrogeant de la parole et du geste, dans cette demi-animation qui succède à un bon dîner et que déroute un

mot décisif. Et, comme il se taisait, les exclamations reprirent de plus belle : — « Voyons, voyons, un soldat de la plume ! — Mais est-ce que quelque chose vous a froissé? — Vous savez bien qu'on a besoin de tous les concours !... »

A la fin, lui, très froidement :

— Je vous répète, messieurs, que je viens d'envoyer ma démission. Quand on ne comprend plus, on ôte son chapeau et on s'en va... C'est ce que je fais...

— C'est pourtant bien facile à comprendre, répliqua l'abbé Pluvier, sur un ton un peu plus agressif. Nous ne sommes pas plus charmés que vous de la candidature Mouginot. Mais qui veut la fin veut les moyens. Entre deux hommes dont l'un, malgré tout, donne des gages à l'ordre social...

J'ai remarqué depuis longtemps que certains mots, dans la bouche de nos excellents ecclésiastiques, avaient le privilège d'exaspérer Briffard. Il repartit vivement — trop vivement même à mon gré :

— L'ordre social, monsieur le curé ! Mais, pour ne parler que de ma génération, il y a vingt-cinq ans que vous nous conviez à le défendre, contre tous les Mouginot de France, justement ! Quand on a forcé la porte des couvents, vous avez crié qu'il n'y avait plus de propriété : péril social ! Quand on a épuré la magistrature, vous avez déclaré bien haut qu'il n'y aurait plus de justice : péril social ! Quand on a proclamé la neutralité de l'école, vous avez gémi sur la liberté des pères de famille et sur l'« âme de l'enfant », — ce sont vos propres termes : péril social, toujours ! Et, chaque fois qu'une de ces positions essentielles, sacrées même, suivant vous, a été attaquée, vous avez fait appel à toute notre énergie, à notre intransigeance même, pour les couvrir coûte que coûte, proclamant que tel était à la fois le devoir et la politique, qu'il valait mieux tomber sur ce terrain que de céder d'un pas. Quand aviez-vous raison ? Aujourd'hui ou alors ? Vous seriez-vous trompés ? En convenez-vous ?

— Nous ne nous sommes jamais trompés, s'écria l'abbé Pluvier, échauffé à son tour ! Vous confondez à plaisir les questions d'opportunité et celles de principe...

— La thèse et l'hypothèse, souligna l'abbé Passenot.

— Ah ! montrez-la-moi donc, la thèse, continua Brif-

fard, ou plutôt décidez-vous, à la fin, pour l'une de celles que vous avez passionnément et successivement soutenues depuis vingt-cinq ans! L'Église ne peut pas transiger avec les principes de 89 : et d'un! Monsieur l'abbé Passenot, vous souvenez-vous du temps des grandes batailles dogmatiques de l'*Univers*? — La monarchie est le seul régime dont s'accommodent les intérêts religieux en France : et de deux! Vous rappelez-vous, monsieur l'abbé Pluvier, comme vous arrangiez autrefois la « gueuse », dans vos *sans façon* du lundi? — Ralliement à la Constitution, guerre à la législation : et de trois! Trouviez-vous cette formule assez pure, assez théologique, assez définitive, monsieur l'abbé Rossigneux, quand vous avez pris la direction de la *Croix des Montagnes*? — Soumission à la législation, en vertu d'un *principe* dont j'ai fait — moi, votre élève en politique, hélas! — la connaissance depuis quelques mois à peine, le *moindre mal*: et de quatre! En avez-vous parcouru du chemin, du *Non possumus* au moindre mal!...

Et, comme on protestait, Briffard, d'un geste, s'imposa :

— Et ceux que vous avez semés sur la route! Les intelligences qui s'étaient données à vous, que vous avez façonnées, jeunes, à vous demander le précepte en tout, à trembler même devant l'hérésie politique, à vivre, à écrire, à voter selon votre esprit, dans l'obsession des intérêts dont vous étiez seuls juges... Ces magistrats démissionnaires auxquels vous tournez le dos, ces employés auxquels vous faisiez, jadis, un cas de conscience d'envoyer leurs enfants dans les écoles de l'État, ces journalistes... Ma foi, oui, messieurs, je l'avoue. Je n'ai pas la fortune de M. de Marichay et je ne suis pas sous la protection du Concordat. Vous voyez une épave. A quarante ans, la bataille de la vie est perdue pour moi. Je vous dois tout ce qu'il faut pour ne pas même savoir l'engager : l'idéalisme incorrigible, le vieux levain de mépris pour la société contemporaine, le passé d'un *clérical*...

— A moins, fit-il plus lentement, en prenant son chapeau qu'au milieu de la stupéfaction générale nul ne songea à lui ôter — à moins d'aller *très à gauche*...

Pauvre Briffard! Ce fut son dernier mot. Il alla prendre congé de mes tantes. Je ne l'ai pas revu.

La réunion du lendemain fut, au contraire, très calme. On émit bien quelques objections contre la candidature Mouginot, qui fut pendant vingt ans notre adversaire acharné, c'est incontestable. Mais Marichay et quelques autres développèrent cette pensée : l'intérêt social avant tout. Il faut bien s'en rapporter à quelqu'un. Les derniers hésitants furent entraînés par l'avocat Marchand, toujours un peu agité, mais éloquent à sa manière, qui nous improvisa un petit discours dont voici la conclusion :

— Messieurs, toutes nos espérances, il faut bien en convenir, ont été successivement déçues. Nos chefs s'en vont, nos programmes s'en vont, l'opinion publique ne revient pas. Retranchons-nous, du moins, dans ce qui fait la force inébranlable des partis : la discipline !

C'est sur ce mot décisif que nous avons voté.

En relisant ces notes, je suis loin d'y trouver ce réconfort et cette sorte d'explication logique de ma conduite que j'en attendais. Ma bonne foi est hors de cause, sans doute : ni ambitieux, ni raisonneur, je me suis constamment appliqué à sentir les coudes aux gens de bien, et si, par hasard, je m'étais trompé, ce serait une grande excuse. Mais enfin je déteste la République et je vote, depuis la candidature Dufrayer, pour des républicains. Je suis foncièrement religieux, et j'ai donné ma voix à Mouginot, qui se flatte d'être un athée. Je n'ai jamais pu comprendre en quoi le ministère Méline défendait les intérêts sociaux, et je me suis conduit comme si j'en étais convaincu. Où en suis-je? Je viens de faire part de mes doutes à l'abbé Passenot, qui garde ma confiance malgré tout.

— Quand je pense, lui ai-je dit, aux conseils si fermes, si honnêtes de mon pauvre père, je tremble d'avoir évolué... il me semble que j'évolue...

— C'est parce que vous avez des principes, m'a répondu l'abbé.

Ici s'arrête le manuscrit de M. Germain Bizot. Il y a apparence qu'il n'a pas su dégager la conclusion.

Pour copie conforme :

CHARLES LOISEAU

A TRAVERS
L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Les historiens, en ce dernier quart de siècle, ont tant fait la chasse à l'inédit et si bien accumulé les travaux de détail que le temps paraît venu de relier les unes aux autres les vérités mises en lumière par une multitude de chercheurs isolés. Mais par quels fils les rattacher? Il en est beaucoup qui pourraient servir; il en est deux qui ont été utilement employés. Pour enchaîner entre eux quantité de faits épars et pour tâcher de les expliquer en les groupant, on a souvent eu recours à deux ordres de causes qu'on a nommés, un peu vaguement, « la race et le climat ».

Les résultats de cet effort, si intéressants qu'ils aient pu être, n'ont pas satisfait tout le monde; ils ont été parfois, et non sans raison, taxés de généralisations hâtives. Mais ne pourrait-on reprendre et continuer ce genre de recherches en lui donnant plus de précision? Il me semble que oui. Seulement le champ du passé est si vaste qu'il est prudent de n'y explorer qu'un espace restreint. Je suppose donc qu'un historien de la littérature française veuille, dans une époque donnée, découvrir des rapports nouveaux entre les phénomènes littéraires et les deux grandes forces déterminantes indiquées plus haut. Comment devrait-il procéder? Je ne

promets certes pas une réponse complète à la question ; heureux si je puis du moins aider les autres à en trouver une meilleure.

I

Qu'il y ait dans un peuple une transmission héréditaire de certaines aptitudes, de certaines prédispositions, de certains caractères, la chose me paraît difficile à contester. Les plus sceptiques n'osent pas nier absolument l'influence de la « race », pour prendre le mot consacré. Il est naturel de supposer que, malgré l'incessante mobilité des coutumes et des goûts qui se succèdent dans la vie d'une nation, il y a en elle des traits fondamentaux qui subsistent toujours. Il est vraisemblable que des causes permanentes ou dont le changement est presque insensible ont dû produire en tout temps sur les corps et sur les âmes des effets à peu près identiques. On s'accorde assez à reconnaître, en théorie du moins, que la moyenne des Français se distingue de la moyenne des Espagnols ou des Allemands par la taille, la complexion, le visage, la constitution physique ou morale ; et, même dans la pratique, à qui de nous n'est-il pas arrivé, en présence d'un inconnu, de dire au premier abord, sans qu'il ait eu besoin d'ouvrir la bouche : « Cet homme est Italien ! Celui-ci est Anglais ! »

Mais, dans le domaine intellectuel, combien il est difficile de préciser, alors que le génie national se manifeste sous des apparences si diverses, ce qui appartient à la race, et surtout ce qui lui appartient exclusivement ! Voltaire est Français comme Bossuet, Rabelais est Tourangeau comme Alfred de Vigny. Essayez un peu de démêler l'écheveau embrouillé que forment les croisements de sang dans un pays composite où se sont mêlés, dès les premiers temps, des Celtes, des Romains, des Germains, des Basques, des Israélites ! Comment calculer l'apport que, par invasion ou infiltration, fournirent à maintes reprises l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne ? Comment suivre, de nos jours, dans ce Paris cosmopolite où se fondent tant d'élé-

ments originaires des quatre coins du monde, ce qui est purement Français? Il est convenu en notre siècle que le peuple de France est mutin, remuant, indocile, incapable du calme et de la sagesse pratique que montrent ses voisins d'outre-Manche. C'est une de ces vérités banales qu'on ne prend plus la peine de démontrer. Et pourtant, de 1660 à 1750, lorsqu'on voulait citer aux Anglais rebelles et agités le modèle d'un peuple soumis et tranquille, on venait le chercher de ce côté-ci du détroit.

Au reste, dans la formation du caractère national, si tant est qu'on arrive à le déterminer, quelle part attribuer à l'hérédité physiologique proprement dite? Le climat, la langue, l'éducation façonnent et transforment les gens avec une telle puissance qu'on s'expose à de singulières erreurs, lorsqu'on prétend reconnaître en eux ce qu'ils doivent uniquement à leurs ancêtres. « Nourriture passe nature », disaient nos pères. Une famille qui s'établit à l'étranger s'assimile assez vite au milieu nouveau qui l'enveloppe. N'y a-t-il pas en France de vrais Français portant des noms germaniques? Et ne prendrait-on pas pour des Allemands pur sang tels descendants des réformés que Louis XIV chassa de son royaume et qui se réfugièrent à Berlin ou à Francfort?

Je ne prétends certes pas que, d'une génération à une autre, des pères ou des aïeuls aux fils ou aux petits-fils, il n'y ait pas un legs de manières d'être corporelles ou mentales. Je dis seulement que cet héritage est mal connu, problématique, indéterminable dans l'état actuel des connaissances humaines. On peut se proposer une théorie des races comme point d'arrivée de longues études qui sont encore à faire; on ne saurait l'assigner pour point de départ aux recherches qui nous occupent, si l'on veut aboutir à des résultats sérieux et solides.

Faut-il conclure de là qu'il n'y ait point à relever, dans une époque donnée, des faits physiologiques généraux utiles à l'histoire de la littérature? La conclusion serait excessive. Je m'aventure ici sur un terrain peu exploré; il faudra beaucoup de bons travaux médico-littéraires pour fouiller en tous sens cette contrée inconnue, mitoyenne entre deux ordres de choses séparés, semble-t-il, par une large distance. On me

pardonnera, si je ne puis guère qu'indiquer des commencements de sentiers, têtes de ligne des grandes routes à tracer.

***

Je vois d'abord un curieux rapport de coïncidence entre la prédominance de certains tempéraments et celle de certains caractères littéraires. Il y a presque toujours dans une période ce que j'appellerai *un tempérament régnant*, et ceux qui en sont doués sont par là même prédestinés à représenter la tendance maîtresse de leur temps, à devenir les grands hommes du moment.

Ainsi, la seconde moitié du XVIIIe siècle voit s'épanouir avec une force singulière la sensibilité française, qui commençait, depuis une vingtaine d'années, à reprendre, aux dépens de la raison, une place croissante dans la littérature et la philosophie. « Les grandes pensées viennent du cœur », disait déjà Vauvenargues, et il entendait qu'il n'est point de génie ni d'héroïsme sans passion. Duclos fait bientôt chorus avec lui. Il s'écrie : « Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid ! » Un jour, il accompagne madame d'Épinay dans une visite qu'elle rend au précepteur de son fils, et, comme on cause de la manière dont l'enfant doit être élevé, Duclos, avec sa brusquerie habituelle, lance tout à coup ces paroles : « N'allez pas faire la bêtise de lui dire du mal des passions et des plaisirs ; j'aimerais autant qu'il fût mort que condamné à n'en pas avoir. » Rousseau va plus loin encore. Pour lui, la réflexion est un état contre nature ; il écrit cette phrase énergique : « L'homme qui médite est un animal dépravé. » Il se plaît à railler la raison, à l'humilier, à la fouler aux pieds ; il proclame la royauté, que dis-je? l'infaillibilité du sentiment. Il dit, en effet, dans son *Émile :* « La nature ne se trompe pas. » Et « la nature » signifie là les penchants naturels au cœur humain. Quelques années plus tard, la sensibilité a si bien absorbé tout l'homme qu'on le définirait volontiers un être qui sent, et Bernardin de Saint-Pierre propose, en termes formels, de remplacer le fameux argument de Descartes : « Je pense, donc je suis », par celui-ci, qui lui paraît plus simple et plus général : « Je sens,

donc j'existe! » — La raison, dit-il encore, produit des hommes d'esprit; le sentiment fait les hommes de génie. La raison varie d'âge en âge; le sentiment est toujours le même. Et il continue longuement ce parallèle où la pauvre raison est immolée sans pitié en l'honneur du sentiment réhabilité. Ceux même des philosophes qui défendent la raison la trahissent: Condillac fait de l'intelligence une dépendance de la sensibilité, puisque les idées ne sont pour lui que des sensations transformées.

Ce triomphe de la sensibilité éclate alors partout. Rousseau restaure, je ne dirai point la religion, mais le sentiment religieux. Il fait dire au Vicaire savoyard, interprète fidèle de ses propres opinions: « Quand tous les philosophes du monde prouveraient que j'ai tort, si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage. » Sa démonstration de l'immortalité de l'âme ne repose pas sur une autre base. Il disait un jour: « J'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. *Je sens* qu'il doit me revenir quelque chose. » On sait qu'il médita un grand ouvrage qui aurait eu pour titre: *la Morale sensitive*. Voltaire, de son côté, veut faire des tragédies tragiques, qui arrachent le cœur au lieu de l'effleurer. Il s'écrie, à propos de Corneille: « Qu'est-ce qu'une pièce qui ne fait pas pleurer? » La comédie s'est faite larmoyante; le drame bourgeois, avec Diderot, est sentimental et déclamatoire; le conte, avec Marmontel, devient pathétique et pleurard. Les larmes, l'émotion, l'amour ardent et exalté, rentrés dans le roman avec *Manon Lescaut*, y débordent avec la *Nouvelle Héloïse*. Rousseau dit en parlant de certaines lettres de Saint-Preux: « Quiconque ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement doit fermer le livre. » Les apostrophes, les élans passionnés, les effusions lyriques, les explosions d'éloquence, d'indignation, d'enthousiasme animent mille pages fiévreuses; et si l'emphase, les tirades creuses et sonores, les phrases ampoulées abondent également, si la sentimentalité fade et la sensiblerie fausse donnent une saveur écœurante à des ouvrages médiocres et gâtent çà et là ceux des meilleurs écrivains, c'est que à toute époque, défauts et qualités sont intimement unis, c'est que toute forme d'esprit a, comme toute médaille, un revers et

que ce revers est d'ordinaire la caricature de l'autre face. Michelet, à propos de *Zaïre*, écrit : « L'âme française, un peu légère, mobile et refroidie par le convenu, l'artificiel, semble à ce moment gagner un degré de chaleur. » Ce qui était vrai dès 1732 l'est bien davantage dans les soixante années qui suivent. Qui pourrait dire le déluge de larmes dont la France fut alors inondée ? Il y a sous Louis XVI des pièces officielles qui commencent ainsi : « La sensibilité de mon cœur me porte à... etc. » La Révolution fut le paroxysme, le déchaînement, l'éruption brûlante de la passion accumulée dans les cœurs, comme une lave volcanique, depuis plus d'un demi-siècle.

Je ne crois pas avoir besoin de détailler davantage le rôle considérable que joue la sensibilité dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Chercherons-nous maintenant quel a été le caractère principal du tempérament chez les personnages marquants de cette période ?

Sans doute, il y eut alors, comme toujours, bien des tempéraments divers et aussi, comme toujours, bien des hommes, singes d'autrui, qui affectaient les manières d'être à la mode. N'importe ! Il est aisé de noter chez la majorité de ceux qui ont agi le plus sur leurs contemporains une sensibilité extrême et souvent toute féminine. Les femmes, en tout temps, sont plus sensibles que les hommes ; mais, en ce temps-là, elles sont plus que jamais exaltées, romanesques. Quand Bernardin de Saint-Pierre a publié ses *Études de la Nature*, une jeune fille de Lausanne, dans un accès d'admiration, lui écrit pour lui offrir sa main. « Je veux avoir, dit-elle, un mari qui n'aime que moi et qui m'aime toujours. » Elle ajoute naïvement qu'elle est belle et riche ; mais elle veut que l'élu de son cœur se fasse protestant, et cette pieuse exigence met fin au roman ébauché. Chaque fois qu'une jeune femme est présentée à Voltaire, devenu le patriarche de Ferney, il est d'usage qu'elle pâlisse, tremble, frissonne, se trouve mal en l'apercevant. S'il faut en croire madame de Genlis, « on se précipitait dans ses bras, on balbutiait, on pleurait, on était dans un trouble qui ressemblait à l'amour le plus passionné ». Eh bien ! les plus grands hommes ont alors des transports pareils. Voyez Diderot. En

un clin d'œil, il s'anime, s'allume : c'est un volcan qui toujours gronde, fume et bouillonne ; son cœur est dans une perpétuelle fermentation. Voltaire l'appelait Pantophile, et, en effet, il s'éprend de tout, admire tout, s'attendrit sur tout. Il lit un roman de Richardson, et il pleure ; il assiste à une comédie, et il pleure ; la czarine Catherine II lui adresse un mot d'amitié et il pleure. Son ami Sedaine vient d'avoir, un succès au théâtre : Diderot court chez lui, l'embrasse, veut le féliciter ; mais la voix lui manque et les larmes lui ruissellent le long des joues.

D'autres sont encore plus faciles à émouvoir que lui. Il en est qui sont vraiment martyrs de leur sensibilité, qui en souffrent cruellement, qui sont, comme la sensitive, froissés et blessés par le contact le plus léger. C'est le cas bien connu de J.-J. Rousseau. On sait assez que cet excès de nervosité tourna vers la fin à la maladie mentale. Mais il n'est pas seul de son espèce. Bernardin de Saint-Pierre est, comme lui, victime d'une sensibilité trop vive, et il le sait si bien qu'il fait cet aveu significatif : « Une seule épine me fait plus de mal que l'odeur de cent roses ne me fait de plaisir. » Il s'en plaint comme d'une infirmité qui lui a longtemps rendu insupportable le commerce des autres hommes : « Il m'était, dit-il, impossible de rester dans un appartement où il y avait du monde, surtout si les portes en étaient fermées. Je ne pouvais même traverser une allée de jardin public où se trouvaient plusieurs personnes rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur moi, je les croyais occupées à en médire. ». Chamfort nous fournirait un nouvel échantillon d'irritabilité maladive. Mirabeau, « Monsieur de l'Ouragan », comme on l'appelait dans sa famille, nous montrerait la passion fougueuse, effrénée, indomptable, arrivant enfin à l'action, qui en est l'aboutissant et l'assouvissement naturel.

*
* *

Je choisis un autre exemple de l'harmonie qu'offrent entre elles la littérature d'une époque et la constitution physique des représentants les plus connus de cette époque.

Un des traits les plus saillants des œuvres qui parurent pendant la période agitée de la Fronde, c'est je ne sais quoi de heurté, de discordant, de difforme, de grotesque. N'est-ce pas alors que le burlesque sévit en France comme une épidémie? N'y a-t-il pas dans les écrits de Scarron ou de Cyrano de Bergerac des dislocations comiques de style et d'idées, des contrastes violents qui font rire, des bouffonneries énormes et truculentes? Or il semble que la discordance, la difformité, la bizarrerie se retrouvent alors jusque dans l'extérieur des gens. Le grand Condé, avec son nez en bec d'aigle, a l'apparence d'un oiseau de proie. Retz est « un petit homme noir qui ne voit que de fort près, mal fait, laid et maladroit de ses mains à toutes choses ». Michelet l'appelle « un basset à jambes torses ». Le prince de Conti, général en chef des frondeurs, est bossu et disgracié de toutes façons, si bien que Condé, son frère, passant devant un singe, s'incline gravement et s'écrie : «Serviteur au généralissime des Parisiens ! »

Regardons de près d'autres personnages fameux alors. Le grand Arnauld est petit, sec et de piètre mine. Pellisson, au dire de madame de Sévigné, abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids; il a été affreusement défiguré par la petite vérole. Mademoiselle de Scudéry est si noire de peau que, selon madame Cornuel, une de ses bonnes amies, la nature semble lui avoir fait suer toute l'encre qu'elle devait employer; elle a pourtant des attraits aux yeux de Pellisson, ce qui fait répéter aux plaisants le dicton connu : « Qui se ressemble s'assemble ». On cite encore, en ce temps-là, des nez qui ont une notoriété dont leurs possesseurs se seraient volontiers passés. C'est celui de Fouquet, d'abord; mais sa cassette de surintendant a de si beaux yeux qu'il peut emplir une autre cassette de billets doux à lui adressés par nombre de belles dames. C'est celui de l'abbé d'Aubignac, qui s'allonge démesurément au milieu d'une tête carrée par le bas et pointue par le haut. C'est celui de Vincent de Paul, qui eut une célébrité légitime et justifia l'adage que long nez est marque de bonté. C'est surtout celui de Cyrano de Bergerac, qui fut (tout le monde le sait aujourd'hui) l'occasion de plusieurs duels : car le porteur n'entendait pas qu'on raillât cette partie trop remarquable de sa personne. Théo-

phile Gautier l'a décrit avec amour : « Ce nez invraisemblable se prélasse dans une figure de trois quarts, dont il couvre entièrement le petit côté ; il forme sur le milieu une montagne qui me paraît devoir être, après l'Himalaya, la plus haute montagne du monde ; puis il se précipite vers la bouche qu'il ombre largement, comme une trompe de tapir, ou un rostre d'oiseau de proie; tout à fait à l'extrémité il est séparé en deux portions... Cela fait comme deux nez distincts, dans une même face, ce qui est trop pour la coutume... »

Les gens de lettres sont alors riches en particularités comiques du même genre. Saint-Pavin, l'esprit fort, le poète, l'ami de Ninon, trace de lui-même ce portrait peu flatté :

Mon teint est jaune et safrané,
De la couleur d'un vieux damné,
Pour le moins qui le doit bien estre
Ou je ne sçay pas m'y connoistre.
Soit par hazard ou par despit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, l'espaule grosse.
Au milieu de mon dos je hausse
Certain amas d'os et de chair
Faict en pointe comme un clocher;
Mes bras d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent.

Scarron, le roi du burlesque, est, par une harmonie de la nature, comme eût dit plus tard Bernardin de Saint-Pierre, le burlesque incarné. Voici de quel ton il raille sa propre laideur : « Les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres que je n'ai point de cuisses et que l'on me met sur une table dans un étui, où je cause comme une pie borgne ; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie et que je le hausse et le baisse pour saluer ceux qui me visitent... » Il proteste gaiement contre ces peintures de fantaisie ; mais, revues et corrigées par lui, elles ne le rendent pas beaucoup plus séduisant. « Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu ; mes cuisses et mon corps en

font un autre, et, ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras ; enfin je suis un raccourci de la misère humaine. »

Qui sait si cette apparence simiesque ne fut pas une des causes qui déterminèrent le succès de Scarron, si elle ne contribua pas à faire de lui la vivante expression du goût littéraire contemporain ?

*
* *

Il y a ainsi une certaine similitude entre les types physiques et les types intellectuels d'une époque ; il y a de même une relation plus étroite qu'on ne pense entre des faits d'ordre purement matériel et les faits littéraires.

Qui croirait au premier abord que la cuisine et la littérature pussent avoir quelque chose de commun ? Cependant l'une et l'autre se transforment sous la même influence. Le Français de nos jours a introduit dans son alimentation le thé, qui était pour nos grand'mères une tisane, le grog, le punch, avec les biftecks et les poudings ; le Français, devenu de la sorte mangeur de viandes saignantes et de pâtisseries lourdes, amateur de condiments violents et de boissons tour à tour fortes ou fades, est le même qui goûte les brusqnes secousses de l'humour, les drames de Shakespeare, les romans de Dickens, la gaieté macabre des clowns et les sports de tout genre. Il n'est donc pas permis d'étudier la littérature comme si l'homme n'avait point de corps. Les choses de la matière, pour parler avec Molière, agissent souvent

Sur les productions d'esprit et de lumière,

et l'historien n'a pas le droit de dédaigner, comme faisaient les Femmes Savantes, la partie animale si intimement liée à la partie spirituelle.

Les modifications qui se produisent dans l'état physiologique d'un peuple ne sont pas seulement corrélatives de celles que subit sa littérature ; il est parfois possible de dire lesquelles sont effet, lesquelles sont cause des autres.

L'invasion brusque d'un fléau, comme la peste ou le cho-

léra, se répercute dans les œuvres littéraires. Elle amène, en général, une recrudescence à la fois de vie religieuse et de vie sensuelle. Préoccupation de l'au-delà et jouissance affolée du présent, peur de la Mort et fougueux élan vers l'Amour, son frère ennemi, voilà ce qu'inspire d'ordinaire une de ces calamités où l'homme se sent à la merci d'un mal mystérieux et implacable.

Qu'on se rappelle la peste de Marseille, contemporaine des orgies débridées de la Régence. Qu'on cherche dans les romans, les pièces et les poésies du temps, le contre-coup du grand choléra de 1832. Cela n'expliquerait-il pas, en partie, le coloris funèbre qui assombrit la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, jouée l'année suivante? Paris avait vu des milliers d'êtres humains emportés par une maladie inconnue et foudroyante; des rues entières dépeuplées, au point que les fabricants de cercueils ne suffisaient plus à la consommation; des cadavres empilés nus, pêle-mêle, à ciel ouvert, dans des charrettes quelconques; des terreurs paniques, où la foule avait mis en pièces des hommes accusés d'empoisonner le vin et les fontaines; le plaisir côtoyant la mort; des mascarades plus folles que jamais; et dans les théâtres mêmes des sachets de camphre, des seaux d'eau chlorurée destinés à conjurer le péril toujours invisible et présent. Les esprits étaient obsédés d'images lugubres, de pensées effrayantes. Le poète subissait sans doute la même hantise que son public en étalant sur les planches des crimes horribles, des empoisonnements, des cercueils, tout l'appareil des enterrements. Le drame et le succès qu'il obtint étaient en plein accord avec le vent de folie et d'épouvante, le souffle délétère et putride qui venaient de passer sur la grande ville.

De même que ces crises tragiques, un changement dans la nourriture, dans la manière de vivre se répercute en sentiments et en idées que les écrivains expriment, sans en soupçonner souvent l'origine. « Savez-vous, disait Edmond de Goncourt à Taine, si la tristesse anémique de ce siècle-ci ne vient pas de l'excès de son action, de ses prodigieux efforts, de son travail furieux, de ses forces cérébrales tendues à se rompre, de la débauche de sa production et de sa pensée dans tous les ordres? »

Cela est vrai en partie, semble-t-il. Il faut donc suivre avec attention les changements que subit le tempérament d'une nation. Ils sont souvent très graves. Un peuple a non seulement ses maladies comme un individu ; mais sa constitution, suivant la manière dont il vit, peut se modifier de façon profonde. Il y a des époques sanguines et des époques nerveuses. Au temps de Louis XIV, la France, à ne considérer que les hautes classes, est de sang riche ; la saignée est le grand remède des médecins ; il y a foison, à commencer par le roi, de grands mangeurs, de corps solides, de tempéraments robustes. Qu'on regarde au contraire la fin du XIVe siècle ou du nôtre. La France y est malade de nervosisme : elle passe par des alternatives épuisantes de surexcitation et de dépression fébriles ; elle a comme des accès d'épilepsie ; les cerveaux se détraquent aisément ; la folie envahit les palais des puissants de la terre comme les logis des artistes ou des écrivains. C'est, d'un côté, Charles VI, un fou couronné, avec son entourage fertile en modes bizarres, en mascarades macabres, en équipées, en désordres, en violences de toute espèce. C'est, de nos jours, la vie ardente et artificielle des grands centres, l'abus de l'alcool, de la morphine, des excitants, des plaisirs faciles. Les nerfs sont tendus à l'excès ; la sève vitale s'épuise. Il faut alors à l'esprit des mets épicés ou faisandés. La plaisanterie devient âcre, mordante, la passion convulsive ; l'outrance fait partout irruption ; et, au milieu de rires éclatants et saccadés, on voit grimacer la mort qui obsède les imaginations, on entend un long gémissement qui monte du fond des âmes et qui révèle la fatigue, la souffrance d'une société anémique et hystérique.

Le nervosisme, qui paraît être la grande maladie de notre siècle, a certainement sa part dans l'efflorescence éphémère de ce qu'on a nommé la littérature décadente. Perversion des sens, recherche de l'horrible, propension à se délecter dans les corruptions et les déliquescences de la langue et des mœurs, tout cela relève en une certaine mesure de la pathologie, et les médecins philosophes ont dans ces phénomènes morbides un sujet de curieuses études.

*
* *

La littérature à son tour réagit sur la santé physique d'un peuple. Elle peut faire l'effet d'un toxique ou d'un tonique. N'a-t-on jamais vu se produire, à la suite de quelque œuvre désespérément pessimiste, un étrange appétit de suicide, et, comme dit Victor Hugo :

Une facilité sinistre de mourir ?

Croit-on que les jeunes générations puissent impunément supporter une littérature qui, de parti pris, excite aux raffinements de la volupté ? Ou bien encore n'arrive-t-il jamais qu'à force de peindre des détraqués on aboutisse à en créer ? Certaines maladies morales, trop complaisamment décrites, deviennent contagieuses ; elles le sont pour les lecteurs par la magie et je dirais presque par la complicité de l'art ; elles le sont pour les auteurs. Je veux bien que la masse de la nation demeure indemne, que la manie d'imitation ne descende pas jusqu'aux couches profondes. Il n'en est pas moins vrai que dans les classes les plus instruites se propagent des états morbides à demi factices. Il fut de mode sous la Restauration de jouer au poitrinaire, au poète mourant. Les morphinomanes, les adeptes de la vie à rebours n'ont pas manqué de nos jours sous l'action de certains courants littéraires. C'en est assez pour que l'historien de la littérature ne néglige pas ces répercussions du moral sur le physique, comme on disait jadis.

II

La théorie des climats, comme celle des races, a inspiré de brillants essais à plus d'un écrivain de nos jours. — Il suffit de rappeler l'espèce de géographie à la fois physique et morale dont Michelet a rempli le livre III de son *Histoire de France ;* c'est un effort hardi pour retrouver les liens qui rattachent à leur sol natal les grands hommes de chaque région. Ainsi encore Taine, poursuivant la « philosophie de l'art » en

différents pays, n'a garde d'oublier que les habitants y furent et y sont toujours façonnés par les mille influences de la terre, de l'eau, de l'air ambiants. Oui, certes, il est très clair que, sous la pression constante du monde extérieur, les esprits ne peuvent manquer de contracter des habitudes, de prendre des plis ineffaçables. Comment refuser une formidable vertu plastique au climat, cette force qui agit incessamment et presque toujours dans le même sens? Le climat, qui modifie les corps, qui les endurcit ou les amollit, qui peut calmer les nerfs surexcités ou ranimer la sève vitale dans des veines épuisées, est lui-même un des grands facteurs de la race. Les naturalistes ont établi, de façon irréfutable, à quel point les espèces varient en s'adaptant à des milieux physiques différents. Mais cela même crée une grave difficulté. Quand on examine le caractère d'un peuple, le départ est souvent presque impossible à faire entre le fond primitif, apporté par les ancêtres lors de leur établissement dans le pays, et les couches successives qui, de génération en génération, y ont été surajoutées par l'action des choses environnantes.

Il faut une longue série d'observations prudentes et méthodiques pour déterminer les effets multiples et infiniment variés que tel ou tel aspect de la nature produit sur les imaginations, que telles ou telles conditions atmosphériques exercent sur les différents tempéraments. Ces études sont à peine commencées. Ceux des historiens qui s'en sont le plus occupés, Buckle ou Taine, par exemple, ont procédé par de vives intuitions qui, sans être le moins du monde à mépriser, n'ont pas une valeur vraiment scientifique. Ils ont fait d'ingénieuses ou profondes conjectures qu'il reste à vérifier. Ils ont remarqué avec raison que l'influence du milieu physique, très puissante aux débuts des sociétés humaines, va diminuant à mesure que la civilisation progresse. La chose est facile à comprendre. Le progrès matériel est toujours une victoire de l'homme sur la nature; c'est un asservissement de forces jusque-là indomptées; c'est, par conséquent, une diminution dans les moyens d'action du monde extérieur. — Il est évident que l'hiver, par exemple, aujourd'hui que les hommes savent se bâtir des maisons munies d'épaisses murailles, de doubles fenêtres, de tapis moelleux, de tableaux ou d'étoffes

qui égaient les regards, de lampes et de grands feux qui suppléent le soleil absent, de fleurs et de verdures qui donnent l'illusion du printemps, n'a plus d'effets aussi redoutables sur l'organisme humain qu'au temps où nos ancêtres, à demi nus, vivaient dans des cavernes froides, humides et obscures. Il est certain encore que le voisinage des fleuves endigués, régularisés, n'est plus aussi périlleux qu'il pouvait l'être lorsque les cours d'eau n'étaient, pour la plupart, que des torrents fangeux, s'étalant en nappes immenses après une pluie d'orage ou à la fonte des neiges. Les sentiments qu'ils inspirent doivent, par là-même, changer et s'adoucir.

Mais, pour être moindre qu'aux âges primitifs, cette influence est bien loin de disparaître. Pour la déterminer, il faudra rechercher patiemment quels sont les traits essentiels qu'on retrouve en tout temps chez les habitants d'un pays et qu'on ne trouve que parmi eux. C'est l'œuvre de l'avenir de construire la science des rapports qui existent entre le monde physique et le monde moral. En attendant qu'elle soit constituée, on peut du moins relever un bon nombre de ces rapports au cours d'une période de quelque étendue.

***

Il y a, d'abord, entre certains caractères de la littérature et certaines parties du milieu physique des relations de coexistence intéressantes à constater.

L'avez-vous remarqué ? A certains moments, c'est telle ou telle province qui prend le premier rôle ; qui exerce une sorte de suprématie intellectuelle ; qui marche en tête de la France ; qui est en possession de lui fournir ses plus grands hommes.

Au milieu du XVIe siècle, le centre du bassin de la Loire a cet honneur. Pendant que les rois promènent leur cour dans les châteaux merveilleux qui se nomment Blois, Amboise, Chambord, Chenonceaux, écrivains et artistes sont nés en foule dans ce coin de terre privilégié. C'est Rabelais, enfant de Chinon ; Ronsard, la gloire du Vendômois ; la famille Du Bellay, originaire de l'Anjou, etc.

Bientôt le bassin de la Garonne hérite de cette prééminence. Il donne à la France un roi, d'abord, Henri IV, et

autour du Béarnais se presse toute une brigade d'hommes remarquables ! Voici Montaigne et La Boëtie, les deux inséparables. Voici Agrippa d'Aubigné et Du Bartas, deux vaillants poètes qui mettent leur plume et leur épée au service de la Réforme. Voici Montluc, le catholique impitoyable et le capitaine héroïque dont les *Mémoires* seront le bréviaire des soldats.

Quelques années se passent. Le tour de la Normandie et des contrées avoisinantes est arrivé. Malherbe est de Caen comme Bertaut, Sarrazin, Bois-Robert ; Régnier est de Chartres comme son oncle Desportes. Les Corneille sont de Rouen comme Saint-Amand, les Scudéry du Havre, Rotrou de Dreux comme Godeau, « le nain de Julie ». Benserade, Mézeray, Saint-Evremont, sont Normands encore. Le Poussin est né aux Andelys.

Au milieu du XVIIe siècle, la province maîtresse est l'Ile-de-France, cette France primitive et française par excellence. Faut-il nommer tous les illustres d'alors qui sont nés à Paris ou dans le voisinage ? Ils sont légion : Retz et la Rochefoucauld, deux adversaires politiques, deux rivaux de gloire littéraire ; Scarron, Molière, Boileau, trois maîtres, à des degrés divers, du comique et de la satire ; madame de Sévigné, la reine du style épistolaire ; Cyrano de Bergerac, malgré son nom de consonance gasconne ; Bachaumont et son ami Chapelle, le bon buveur, qui doit son surnom au village de la Chapelle, devenu aujourd'hui un faubourg de Paris agrandi ; Patru, Chapelain, Conrart, les petits grands hommes de l'Académie naissante ; d'Aubignac, un auteur de pièces sifflées qui se venge en se faisant le législateur du Parnasse ; le galant abbé Cotin, ce martyr de la critique littéraire, d'autres encore, sans compter les peintres Lesueur et Lebrun, attestent la fécondité alors décuplée de la grande ville. Port-Royal des Champs, qui est en ce temps-là un foyer si actif de vie religieuse et morale, est située dans la banlieue, et la famille Arnauld est parisienne. Enfin La Fontaine, Racine, la Bruyère viennent au monde dans les alentours ou à Paris même.

Certes, il y a sans aucun doute des causes sociales qui expliquent la richesse des moissons humaines portées ainsi

tour à tour par les différentes provinces. Ces raisons sont diverses: Paris et ses environs, dont l'importance est toujours considérable, paraissent jouer un rôle plus éclatant dans les époques de troubles politiques; telle contrée a dû, semble-t-il, son éclat éphémère à un séjour de la cour, à l'existence de quelque université prospère; telle autre s'est trouvée sur la route d'un courant d'idées venant d'un pays étranger: ainsi la Gascogne, à la fin du XVIe siècle, bénéficia de la grandeur de l'Espagne, sa voisine. Mais, quelles que soient les causes qui transportent d'une région à l'autre la royauté intellectuelle, il résulte de là que l'esprit d'une époque peut avoir une teinte gasconne, ou normande, ou parisienne.

On peut, si l'on analyse et compare avec soin les ouvrages des hommes qui sortent alors de la province régnante, relever nombre de locutions, de faits locaux, d'usages particuliers, d'images familières, qui représentent l'apport de cette province à la civilisation nationale. On ramasse ainsi des matériaux qui serviront à constituer plus tard ce qu'il est permis de nommer la géographie littéraire de la France. En attendant, il est toujours utile de constater certaines coïncidences curieuses où il est bien difficile de voir un pur effet du hasard. Comment, par exemple, n'être pas frappé de ce fait, qu'au temps de saint Louis et dans la première moitié du règne de Louis XIV, c'est-à-dire aux époques où la langue et la littérature françaises ont eu leur plus grande force d'expansion sur le monde, l'activité intellectuelle de la France s'est concentrée autour de sa capitale, comme si le génie national poussait ses fleurs les plus originales, les plus vivaces et partant les plus capables de séduire les étrangers, en ce coin de terre qui est, en quelque sorte, la France de la France?

***

Lorsqu'on a noté ainsi la partie du territoire où s'est manifestée pour un temps la vertu créatrice, lorsqu'on a aussi délimité l'étendue des pays où se parle et s'écrit le français, il est indispensable de rechercher quelle part revient au monde extérieur dans les préoccupations de la littérature.

En certains moments, cette part est à peu près nulle. Il est devenu banal de rappeler que dans la seconde moitié du XVIIe siècle, si l'on excepte La Fontaine, Fénelon et un peu Racine, nos écrivains jetèrent sur la campagne des regards distraits et indifférents. Il n'est pas moins banal de répéter, après tant d'autres, que depuis Jean-Jacques la verdure des bois et des champs a reparu, parfois avec surabondance, dans nos œuvres littéraires. Mais ce qui est plus difficile et plus intéressant à savoir, c'est la conception que telle époque s'est faite de la nature, c'est l'espèce de sentiments qu'elle a éprouvés pour elle.

Il s'en faut que ce soient toujours les mêmes. Les contemporains du grand roi la dédaignent; ceux de Rousseau l'admirent, mais encore de loin. Elle est pour Bernardin de Saint-Pierre une immense harmonie. Elle devient pour Joseph de Maistre le théâtre d'une éternelle entre-mangerie. Elle est pour ceux-ci une maternelle consolatrice qu'ils associent, comme Diderot, à leurs chagrins et à leurs espérances. Elle est pour Victor Hugo, tantôt une grande oublieuse au front serein qui efface l'homme éphémère sous la continuité de sa vie exubérante, tantôt une auxiliaire du progrès, qui révèle à l'humanité ses mystères, lui soumet ses forces, l'émancipe, la rend plus puissante, la mène par la science à la liberté, l'aide à briser les vieux moules du passé, à faire germer le bien et la joie pour les générations futures. Alfred de Vigny voit en elle une étrangère inquiétante :

On me croit une mère et je suis une tombe,

dit-elle par la bouche du poète, qui a peur de son impassible beauté. « La nature pour moi est ennemie, s'écrie Edmond de Goncourt. La campagne me semble mortuaire. Cette terre verte me paraît un grand cimetière qui attend... » Bien plus ! elle ne le fait pas penser seulement à un sol repu de cadavres ; c'est, à ses yeux, le royaume de la force, de l'injustice, l'impitoyable cirque où les faibles sont dévorés par les forts. Elle lui inspire une véritable horreur. A Sully Prudhomme, elle apparaît, dévoilée et comme déflorée par la science, sous des traits durs et rigides :

. . . . . .
La nature n'est plus la nourrice au grand cœur ;
Elle n'est plus la mère auguste et bénévole,
Aimant à propager la grâce et la vigueur,

Celle qui lui semblait compatir à sa peine,
Fêter la joie, en qui l'homme avait cru sentir
Une âme l'écouter, divinement humaine,
Et des voix lui parler, trop simples pour mentir.

Il apprend que sa face, ou riante ou chagrine,
N'est qu'un spectre menteur; tendre fils, il apprend
Qu'elle offre sans tendresse à ses fils sa poitrine,
Et berce leur sommeil d'un pied indifférent ;

Que c'est pour elle et non pour eux qu'elle travaille;
Que son grand œil d'azur leur sourit sans regard ;
Que l'homme dans ses bras meurt sans qu'elle en tressaille,
Né de père inconnu dans un lit de hasard.

Assurément, ces sentiments divers peuvent dépendre de telle ou telle prédisposition individuelle; mais ils se rattachent le plus souvent à de grands systèmes scientifiques ou philosophiques. Il est visible ainsi que les invectives passionnées de Goncourt, la conception mélancolique de Sully Prudhomme et les théories de Darwin sur la lutte pour la vie sont des choses du même temps, trois formes d'une seule et même idée qui flottait dans l'air ambiant.

*
* *

Il ne suffit pas d'observer les diverses conceptions du monde extérieur qui se concilient ou se heurtent dans une société. On doit se demander quelle partie de la nature a le don d'attirer l'attention ou la sympathie. Je sais tel siècle où les îles ont été à la mode : c'est le XVIIIe. Les robinsonnades y pullulent : si vous trouviez déjà dans Fénélon l'île de Calypso et l'île des Plaisirs ; Marivaux vous montre l'île de la Raison et l'île des Esclaves, terres fabuleuses qui ne figurent pas davantage sur les cartes ; Diderot place ses rêveries amoureuses et sociales dans l'île d'Otaïti. N'est-ce pas Amiel qui a

forgé le mot d'*insularité*, pour désigner la tendance de Jean-Jacques à s'enfermer dans le cadre étroit d'un territoire insulaire?

« Rousseau, écrit-il, qui mettait le *Robinson* au-dessus de tous les autres livres, s'est toujours senti attiré par les îles. Nul séjour ne l'a plus enchanté que l'île Saint-Pierre. Après l'avoir quittée, son refuge est la Grande-Bretagne ; mais cette île était trop vaste. A plusieurs reprises, l'ermite de Montmorency a fait des démarches peu connues pour émigrer en quelque île de la Méditerranée ; il a songé à Minorque, à Chypre, à la Corse. C'est une harmonie secrète qui a fait déposer sa dépouille dans l'île des Peupliers, à Ermenonville ; et plus tard ériger, à Genève, sa statue dans l'île qui porte son nom. Quel est, en effet, le symbole le plus naturel du génie de Rousseau ? Une île volcanique, émergeant de l'immensité bleue, avec son panache de fumée, une ceinture d'écume, un manteau de verdure et une couronne de fleurs. » — J'allais oublier Bernardin de Saint-Pierre qui place dans l'île de France sa printanière idylle de *Paul et Virginie*.

A un autre moment, les lacs auront la préférence. Ce fut le cas au commencement de notre siècle. Chenedollé, Lamartine, Sainte-Beuve, sont nos *lakistes*. Ce n'est pas sans raison que *le Lac* fut et demeure la pièce des *Méditations* la plus populaire. Ce n'est pas sans raison que Musset, dégoûté par les imitateurs de son grand devancier, raille

> les rêveurs à nacelles,
> Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.

Des époques se sont éprises de jardins réguliers et géométriques, peuplés de statues et d'arbres qu'on taillait en pyramides, en cônes, en éventails, c'est-à-dire qu'elles ont aimé la nature parée, pomponnée, civilisée, humanisée, *artialisée*, comme eût dit notre vieux Montaigne. D'autres ont préféré les rochers escarpés, les ravins embroussaillés, les sites sauvages qualifiés tout d'abord de romantiques.

Chacun sait combien il a fallu d'étapes au goût français pour s'élever peu à peu, à partir de Rousseau, de la forêt et de la prairie plus gracieuses encore que grandioses, jusqu'aux âpres et tragiques splendeurs des hautes régions alpestres. Il

a fallu une centaine d'années et un bon nombre d'initiateurs pour que la rude majesté des sommets glacés, leur silencieuse et formidable solitude fût comprise et sentie par les descendants des habitués de Versailles et de Trianon. Chateaubriand, madame de Staël avaient encore de superbes dédains pour la montagne.

La mer aussi n'a conquis les âmes que par degrés. Longtemps elle n'a été qu'une chose effrayante, horrible, insensée, fertile seulement en naufrages et en dévastations. Il a fallu presque un siècle d'apprentissage à la France pour goûter et surtout pour rendre la magnifique horreur de ses tempêtes ou les séductions de ses perfides sourires. Pendant que chaque été emportait dans les vallées et sur les glaciers des Alpes des caravanes de plus en plus nombreuses, un mouvement simultané a entraîné sur les plages de la Normandie ou de la Bretagne une foule croissante, ravie de jouer avec l'Océan et d'en contempler l'éternelle mobilité. Poètes et romanciers ont alors rivalisé d'ardeur pour le chanter, pour le décrire ; et les romans de Loti, par exemple, ont su nous faire voir les moussons de la mer des Indes aussi bien que les brumes mystérieuses dont l'Islande s'enveloppe au début de l'automne, comme un pays de féerie qui veut se dérober sous un voile aux regards indiscrets des hommes.

On voit par là combien il importe à l'historien de déterminer dans chaque période quel est le genre, et, si je puis ainsi parler, quel est le degré des beautés naturelles qu'on a su y apprécier.

J'oserai ajouter qu'il existe un accord curieux, très explicable d'ailleurs, entre ce qu'on aime dans le monde extérieur et ce qu'on préfère dans le monde intérieur. Cela est bien visible à l'époque romantique. En même temps que les âmes, lasses de la nature arrangée, asservie par l'homme, revenaient vers la nature libre et indomptée, le dégoût pour les mensonges, les petitesses et les vulgarités de la société civilisée rejetait plus d'un écrivain vers l'humanité rude et fruste des âges ou des pays barbares. Ainsi Mérimée, pour n'en pas citer d'autre, plus enclin à regarder au dedans qu'au dehors, se plaisait à décrire en style assorti des états d'âme violents, des caractères âpres, des éclats de passion sauvages,

pareils aux paysages que les descriptifs et les peintres d'alors jetaient sur le papier ou sur la toile.

Ce qu'on peut se demander encore, c'est vers quelles contrées se portent les regards et les rêves des écrivains et du public. Chaque époque a son ou ses pays de prédilection Le XVIIIe siècle se partage entre l'Orient et l'Amérique ; il va tour à tour de la patrie des *Mille et une Nuits*, du café, des sultanes, des Chinois, des Persans et des Juifs aux fantastiques mirages de la Louisiane et de l'Eldorado, aux prairies glacées des Hurons et des Iroquois, à l'empire des Incas, fils du soleil, aux savanes de Chactas et d'Atala. Si l'on me demandait la ville qui parlait le plus à l'imagination de nos romantiques, je serais embarrassé : car il y eut, aux entours de 1830, une orgie d'exotisme. Ce fut à qui se chercherait en pays étranger quelque patrie idéale ; on s'échappa par toutes les frontières. Il est impossible de ramener à l'unité la diversité des préférences qui se déclarèrent en ce temps-là. Je pourrais dire cependant que Venise et Naples, Tolède et Grenade, Athènes et Constantinople (pardon ! Stamboul, comme on disait par respect pour « la couleur locale »), sont au nombre des cités qui ont eu alors en France le plus d'adorateurs.

Quelle que soit la partie du monde qui a ainsi l'honneur d'être le plus avant dans la faveur publique, cela se trahit dans la littérature par une multitude de traits ; ce sont des mots nouveaux désignant des choses exotiques, fleurs, arbres, animaux ; ce sont des comparaisons, des images, des sujets empruntés qui viennent enrichir le fonds national. A chaque moment de l'histoire, on retrouve des apports littéraires qui sont dus à cette préoccupation des contrées voisines ou lointaines. Mais ce n'est pas assez de constater les rapports du milieu physique et de la littérature qui peuvent être considérés comme de simples *indices* des goûts d'une époque ; il faut pousser plus avant et tâcher de mettre en lumière les phénomènes physiques qui peuvent être regardés comme des *causes* véritables de phénomènes littéraires.

*
* *

Parmi les causes physiques dont l'action peut être sensible dans la courte durée d'une période, il en est d'accidentelles, il en est de permanentes.

Il peut se produire une catastrophe qui se répercute dans l'œuvre des écrivains. La peur seule d'un cataclysme a suffi parfois. La simple apparition d'une comète a suscité des prophéties, des fantaisies funèbres ou railleuses. Bayle a pris prétexte d'un fait semblable pour émettre ses idées sur la tolérance religieuse. Nul n'ignore de quelle épouvante l'approche de l'an 1 000 frappa les imaginations. Il peut se produire aussi un changement momentané de climat, et la chose est grosse de conséquences. Il n'est pas indifférent, même au point de vue littéraire, qu'une nation traverse la série des vaches grasses ou des vaches maigres. Il suffit de quelques degrés de plus ou de moins dans la moyenne de la température pour qu'une époque s'éclaire d'un air de gaieté ou s'embrume de tristesse. « Si les glaciers reculent, écrit Michelet, l'été est fort, la moisson abondante, les subsistances faciles et l'aisance assure la paix. S'ils avancent, l'année est froide, pluvieuse, les fruits peu mûrs, les blés manquent et le peuple souffre. La révolution n'est pas loin. » — Il n'en faut pas davantage pour donner une nuance différente à la littérature de deux époques voisines.

Faut-il un exemple des effets littéraires dont peut être suivie une convulsion de la nature que l'homme ne sait ni prévoir ni prévenir? Au siècle dernier, en 1755, le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne devint aussitôt l'occasion d'un tournoi fameux entre les deux rois de l'opinion, Voltaire et Rousseau. Le premier se demanda avec tristesse ce que faisait la Providence pendant ces bouleversements qui engloutissaient tant de vies innocentes, et il posa une fois de plus cet angoissant problème de l'existence du mal physique sur la terre. Le second, partant de son hardi principe que tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, défendit la théorie optimiste dans une longue lettre qu'il adressa au philosophe

de Ferney. Voltaire ne répondit pas sur-le-champ : mais sa réponse vint plus tard sous une forme inattendue. Ce fut le roman de *Candide*, qui doit ainsi sa naissance à un cataclysme géologique.

La transformation du milieu ne se fait pas toujours aussi violemment. Elle peut être et elle est en général lente et presque insensible. L'homme contribue à l'opérer par son travail, et de la sorte il modifie lui-même les conditions où ses descendants vont se développer. Ainsi, de la Gaule ancienne à la France moderne, quels changements profonds ! Où sont les forêts impénétrables, les marais empestés ? Voici que les landes elles-mêmes disparaissent peu à peu, vaincues et envahies par la culture. Or avec la mystérieuse obscurité des forêts s'en vont certaines croyances, certaines terreurs. Adieu les fées, les sylphes, les lutins ! Qu'est devenue la peur du loup, qui met un frisson dans tant de nos vieux contes populaires ? Les marais une fois desséchés, le chœur des follets ne sait plus où dérouler ses rondes nocturnes. A mesure qu'un pays est découpé en champs bien cultivés, sillonné dans tous les sens par des routes, l'humeur des habitants devient plus douce, plus égale ; leur esprit, lui aussi, s'ouvre, s'aère, s'assainit. Il se délivre des antiques superstitions ; il devient moins poétique peut-être, mais plus raisonnable. C'est la règle, Buckle l'a justement remarqué. Partout où l'homme domine la nature, la raison prend le pas sur l'imagination, la science sur la fantaisie exaltée. Partout, au contraire, où la nature écrase l'homme, dans le voisinage de l'océan ou dans la haute montagne, quand il se sent petit et faible en présence de la tempête ou de l'avalanche, il y a persistance en lui des paniques de l'humanité primitive ; il trahit un penchant à la tristesse rêveuse, il croit au merveilleux, il se voit entouré d'êtres surnaturels ; dans sa foi, dans ses coutumes, dans ses fêtes, dans ses légendes, il garde au passé un pieux attachement, qui est une entrave au progrès des mœurs et des idées, mais qui a aussi quelque chose de touchant et de pittoresque.

Regardez la Bretagne. Presqu'île incessamment battue par la vague qui ronge et sape ses rocs de granit, pointe de terre qui supporte et brave, comme l'éperon d'un navire, le choc fougueux de l'océan, contrée encore hérissée d'ajoncs et de

broussailles, elle a doué la race qui l'habite d'une ténacité sans égale en même temps que d'une mélancolie mystique. Tournée vers le couchant, elle semble suivre des yeux et du cœur le soleil qui plonge dans les abîmes de la mer et les vieilles choses qui s'enfoncent dans la nuit du passé. Elle a été le refuge des druides et la forteresse inexpugnable des Celtes ; fidèle à elle-même, elle se cramponne aujourd'hui d'une étreinte désespérée au catholicisme qui décline et à la monarchie qui s'en va ; et en même temps vaincue dans sa lutte contre les vagues, perdant chaque mois, presque chaque jour, quelques-uns des siens au milieu des écueils, elle a peur encore des sorciers et des korrigans ; elle est convaincue que tous les ans, à la Toussaint, les noyés remontent à la surface des eaux et pour rien au monde elle ne mettrait une barque à flot ce jour-là, elle abonde en légendes tristes ; elle est pleine de fantômes vagabonds : — et par cela même elle a gardé une physionomie archaïque, qui, non seulement se reflète dans les œuvres de ses enfants, mais l'a rendue chère aux écrivains et aux artistes de notre siècle.

Sans connaître à fond les montagnards des Alpes, je les connais assez pour savoir que des causes analogues ont eu chez eux des effets semblables. J'ai pu constater que la croyance aux sorciers, aux follets, aux dragons gardiens de trésors, aux êtres mystérieux et malfaisants, y était singulièrement vivace. J'ai pu constater que la menace perpétuelle des masses énormes qui les dominent, les emprisonnent et peuvent les étouffer, eux et leur village tout entier, sous un amoncellement de neige, de rocs, de débris, a développé en eux l'imagination aux dépens de la pensée.

Pour la France, ainsi que pour la plupart des pays d'Europe, le défrichement du pays, la multiplication des villages et des villes ont par une progression continue rendu possible une littérature élégante et polie dont le moyen âge n'a pu connaître les raffinements que par exception. On peut même observer que, depuis le milieu du siècle dernier, la nature, cessant d'être une ennemie et un objet de terreur, est devenue pour nos écrivains une inspiratrice et un objet d'admiration enthousiaste. Rien ne montre mieux le renversement des rôles qui s'est accompli dans ses relations

avec l'homme ; rien n'atteste mieux les victoires qu'il a remportées. En effet, de même que le montagnard (j'entends le montagnard pur, non affiné et non gâté) appelle la montagne « le mauvais pays », l'homme redoute et n'admire pas les torrents, les ravins, les escarpements, tant qu'il y voit un danger et un obstacle permanents. Il n'apprécie la nature rude et sauvage que le jour où la nature civilisée lui permet d'arriver sans trop grand effort aux parties qui ont échappé à son action et de regarder sans crainte et sans arrière-pensée des forces imposantes contre lesquelles il se sent ou se croit abrité. On n'a jamais tant décrit et chanté les Alpes que depuis le moment où l'art des ingénieurs y a tracé des routes praticables, facilité l'accès des sommets et des gorges, où aussi les habitants des plaines, fatigués du spectacle uniforme de la campagne fertile et bien soignée, ont éprouvé le besoin d'un contraste violent et de nouveaux aspects. Le goût des voyages est alors né presque partout à la fois, et une foule d'œuvres ont surgi pour satisfaire ce goût, qui était chez nos grands-pères une rareté.

J'ai nommé les voyages. Ils ont sur la littérature des effets puissants. Ils agrandissent l'espace où elle va chercher des sujets ; ils lui ouvrent de larges échappées sur des choses encore inconnues ou mal connues. On peut aisément s'en rendre compte. Supposez qu'on vienne un jour à établir une communication entre la terre et quelqu'une des planètes sœurs qui tournent avec nous autour de notre soleil. L'hypothèse n'a rien d'extravagant. Elle est même vraisemblable. Elle a mérité l'attention de la science astronomique ; on a commencé à discuter les moyens d'une télégraphie astrale. Supposez le problème résolu, les habitants de notre globe pouvant échanger leur pensée avec les habitants de Mars ou de Vénus, — si Vénus et Mars sont habités par des êtres intelligents, ce qui est probable. — Sentez-vous quel choc donné aux imaginations, quel élan imprimé à la poésie, quel champ ouvert aux savants, aux historiens, peut-être aux psychologues ?

Eh bien, la découverte de l'Amérique eut, à l'aurore des temps modernes, un effet analogue. Elle contribua pour sa large part à la floraison poétique de la Renaissance,

aux spéculations élargies des philosophes, à l'essor plus hardi de l'esprit humain. En ce temps-là, toutefois, les voyages étaient lents, difficiles, périlleux. Rares étaient les voyageurs qui maniaient la plume. On voyageait pour conquérir des terres, de l'or, de l'ivoire, des esclaves; on ne songeait guère à partir en quête d'idées ou d'images. De nos jours les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les routes qui escaladent ou éventrent les montagnes, les ponts qui franchissent les bras de mer, le télégraphe qui vous permet de rester à portée des vôtres, fût-ce à mille lieues de distance, les journaux qui sont aux aguets pour satisfaire la curiosité universelle par des récits d'aventures piquantes ou dramatiques, tout cela a créé, multiplié la race des touristes, fait pulluler les écrivains-voyageurs. Impressions recueillies à vol d'oiseau, notes, études, enquêtes, réflexions philosophiques, poèmes descriptifs, récits d'ascensions, de chasse, d'excursions, romans de mœurs exotiques ou cosmopolites, fantaisies à la Jules Verne, itinéraires à la Chateaubriand, pérégrinations amoureuses à la Pierre Loti, — comptez, si vous pouvez, l'infinie variété d'œuvres qui démontrent cet élargissement du domaine littéraire, et vous comprendrez sans peine combien il importe de savoir en quels points précis chaque époque fixait les limites du monde connu.

*
* *

Il resterait à intervertir les rôles, à rechercher maintenant les effets que la littérature peut produire sur le milieu physique. Au premier abord, l'idée seule de cette recherche peut paraître bizarre. Il y a apparence que l'action exercée sur les astres par les millions de pages qui s'impriment sur notre pauvre petite terre n'est pas considérable. On ne voit pas la marche d'une étoile troublée par quelqu'un des livres qui excitent notre admiration ou notre colère. Le climat non plus ne semble pas en devoir être beaucoup modifié. Les tempêtes, la pluie et le beau temps n'obéissent guère aux injonctions qui peuvent leur être adressées par un écrivain, fût-ce un savant, fût-ce un mage ou un journaliste.

Cependant, si étrange que soit le fait, la littérature a plus d'une fois contribué à la conquête, à la transformation de la nature. Et comment? En vulgarisant les résultats acquis par le labeur humain, en décrivant les pays lointains, en chantant les exploits des découvreurs de mondes, en disant les efforts des aventuriers héroïques qui ont pénétré les premiers dans les déserts et les forêts vierges. S'il est vrai, comme je le disais tout à l'heure, que les voyages ont vigoureusement aidé au développement de la littérature, on peut dire, en retour, que la littérature l'a bien rendu aux voyages. Elle en a répandu le goût en éveillant les imaginations, en faisant briller devant elles le mirage de l'inconnu. Combien de grands voyageurs ont pris en des livres, dévorés par eux dans leur enfance, leur vocation d'explorateur! Bernardin de Saint-Pierre, qui habita l'île de France, qui rêva d'aller établir une colonie en plein cœur de l'Asie, sur les bords de la mer d'Aral, avait à peine huit ans qu'il s'enfuyait de la maison paternelle pour vivre de racines et d'eau pure, comme les Pères du désert, dont il avait lu ou entendu conter les légendes. Il n'alla pas très loin, cette fois-là. Après avoir mangé les provisions qu'il avait emportées dans un petit panier, il se sentit grand'faim. Il attendait avec quelque impatience les corbeaux qui devaient le nourrir, comme ils firent pour saint Paul, ermite. Mais il ne voyait rien venir et s'inquiétait, quand il aperçut sa bonne, qui le cherchait, et qui ramena au logis, moitié content et moitié fâché, l'aventureux bambin.

Un romancier de notre siècle a marqué fortement l'action des récits de voyages sur une imagination vive de femme qui s'ennuie. C'est Flaubert que je veux dire. Le romantisme avait excité dans une quantité d'âmes une fièvre intense de voir du nouveau, de changer de vie en changeant de lieu, de se mettre en quête par le monde de sensations artistiques et imprévues. Il était convenu alors que le voyage était ce qu'il y avait de plus poétique, surtout s'il était agrémenté de quelque accident, comme diligence versée, rencontre de brigands, route perdue dans la nuit, etc. On peut suivre l'effet de ces excitations sur une femme claquemurée dans la banalité d'une petite ville de province, dans l'uniformité d'une vie casanière:

Madame Bovary rêve de voitures qui l'emportent, au galop de quatre chevaux, vers de vagues pays à noms sonores. « Dans des chaises de poste, sous des stores de soie bleue, on monte au pas des routes escarpées, écoutant la chanson du postillon qui se répète dans la montagne avec les clochettes des chèvres et le bruit sourd de la cascade. » Le rêve que raille le romancier, il le fait pour son propre compte, et il le réalisera en partie, quand il parcourra l'Égypte ou l'Espagne. N'est-ce pas lui qui s'écrie (oct. 1847) : « Penser que peut-être jamais je ne verrai la Chine ; que jamais je ne m'endormirai au pas cadencé des chameaux ; que jamais peut-être je ne verrai dans les forêts luire les yeux d'un tigre accroupi dans les bambous !... »

Combien d'autres ont eu des regrets ou des aspirations semblables ! Combien sont partis sur la foi d'un livre séducteur pour des contrées mal connues, poétisées par la distance ! Combien de colonies sont nées d'un roman, d'un poème, d'un récit qui avait une profonde impression sur des âmes jeunes et naïves ! Ainsi s'établit cette vérité paradoxale que la littérature a contribué pour sa petite part à changer la face du monde qui nous environne.

Je m'arrête. Malheur à l'écrivain qui veut tout dire ! C'est enlever aux lecteurs le délicat plaisir de collaborer avec lui, de laisser leur pensée courir à côté de la sienne et au delà. Si j'ai pu ouvrir des échappées par où passent quelques rais de lumière, que d'autres y plongent plus avant et y découvrent des vérités que j'ai réussi seulement à faire entrevoir. Je les remercierai d'avoir fait un pas de plus vers les vastes théories, espoir et but de la science future.

GEORGES RENARD

SOUS LA TYRANNIE[1]

IV

Au bout d'un mois, Alban était parfaitement acclimaté dans son nouveau milieu et en état de rendre de sérieux services à son patron. La besogne, certes, ne manquait pas. Affaires du Palais, affaires financières, correspondances avec les comités qui préparaient la triple élection de Renneval à Paris, à Marseille et à Bordeaux, innombrables visiteurs à recevoir, et de tout calibre, depuis les maraîchers républicains de Romainville jusqu'à de vieux académiciens orléanistes, tout un peuple de gens de loi, de courtiers et d'agents électoraux; dans le nombre, quelques fous, beaucoup d'intrigants et une quantité extraordinaire de badauds. Il fallait lire les journaux, écrire cinquante lettres, débrouiller vingt dossiers, se faire, et très vite, une opinion sur mille choses. Là, Alban prit l'habitude de la décision instantanée, de la parole prompte et précise qui est une nécessité dans la politique et dans les affaires. Il y perdit ce qui pouvait lui rester encore de la timidité ou de l'emphase du rhétoricien.

Il arrivait au quai de Béthune à dix heures et demie, ayant déjà donné deux leçons à des apprentis bacheliers. On dépouillait le courrier en discutant les nouvelles du jour, puis

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

on se mettait au travail. A une heure variable, on déjeunait sur la grande table au milieu des dossiers ouverts et des journaux dépliés. Pouillard continuait à fumer et à écrire tout en mangeant. Le portier, qui jouait le rôle de valet dans ce ménage de bohème basochienne, leur servait de la charcuterie et de la bière. C'était Chaumontel qui faisait le café, et il s'acquittait de cette tâche avec une véritable solennité. Les jours où Renneval était présent, on allait, à l'autre bout du pont, chercher le plat du jour chez un restaurateur alors connu des gourmands économes de la rive gauche. Renneval animait ces repas de sa verve d'étudiant, faisait poser le portier, — ancien bedeau de Notre-Dame, qui priait Dieu tous les soirs de ramener l' « Enfant du miracle » sur le trône de ses pères ; — ou bien il bombardait Pouillard de boulettes de pain, l'ahurissant de calembours que le petit Borel notait sur un carnet. A d'autres moments, il s'emballait sur un mot, secouait sa crinière, frappait du poing la table, sans souci des bouteilles et des encriers, et laissait tomber un vrai discours.

— Si ça a du bon sens, — criait Pouillard, — d'être éloquent avec nous!... Garde donc tout ça pour la Chambre, imbécile d'homme de génie que tu es!

— Ça me coûte si peu! C'est seulement le trop-plein qui s'écoule.

Sauf les jours où il avait rendez-vous avec des hommes importants, il n'était jamais là et ne semblait pas s'inquiéter de ce qui se passait chez lui. Borel employait sa journée à chercher des mots. Quant à Chaumontel, il était presque toujours ivre, d'une ivresse raide, silencieuse, renfermée en elle-même, quasi hautaine, qui lui faisait le corps plus droit et l'allure encore plus militaire. Jamais on ne voyait un cheveu détaché de ses bandeaux blancs collés au cosmétique, ni les crocs de sa noire moustache dévier de leur immuable horizontalité. Le portier disait de lui avec admiration :

— M. Chaumontel, n'y en a pas deux comme lui pour tenir la boisson. Par exemple, quand ça y est, ça y est: il tombe d'un bloc.

Seul, Renneval possédait la clef qui ouvrait Chaumontel.

Il lui faisait raconter ses campagnes politiques, tout ce qu'il avait vu et entendu, le sac de l'Archevêché, l'affaire du cloître Saint-Merri, l'émeute de la rue Transnonain, l'échauffourée du Palais de Justice, — « où il était, disait-il fièrement, aux côtés de Barbès » ; — le 24 février, le 15 mai, — dont le mystérieux pompier n'avait pas de secrets pour lui. — C'était le vivant mémorial des barricades, l'histoire du pavé de Paris, au jour le jour, pendant vingt ans, et il se laissait feuilleter complaisamment. Saint-Simonien, fouriériste, icarien, proudhonien, il avait été tout ce qu'on peut être, il avait tâté de tout, connu tout le monde. Parlait-on du général Foy ? « J'étais un des porteurs de son cercueil. » De Lafayette ? « Je donnais du sucre à son cheval blanc. » D'Enfantin ? « C'était mon ami. » De l'abbé Châtel ? « J'étais à la première messe qu'ait dite le pape de l'Église française. » Abd-el-Kader lui avait donné son portrait ; il avait servi de témoin à Mogador, la fameuse reine de Mabille, lorsqu'elle avait épousé le comte de Chabrillan. On le voyait partout, faisant de grands gestes, jetant de grands mots, agitant tantôt le drapeau rouge et tantôt le drapeau tricolore, donnant le bras aux femmes pour franchir une barricade, écrivant sur les murs : « Mort aux voleurs ! »

— Messieurs, disait Renneval avec un respect comique, saluons le premier émeutier de France.

— Ah ! oui, j'ai vu des choses que vous ne reverrez pas, mes enfants... C'était l'âge héroïque. Je ne déteste pas la jeune génération, mais ce qu'il y a de plus dur, c'est d'avoir à marcher avec Foutriquet. Autrefois, à ce nom-là, les pavés sortaient de terre et se dressaient tout seuls.

— Taisez-vous, Chaumontel ! il ne faut pas dire du mal de M. Thiers.

— Retenez ce que je vous dis : cet homme-là ne mourra pas sans avoir fait encore tirer sur le peuple.

Puis Renneval le mettait sur le chapitre de l'amour :

— En a-t-il eu des bonnes fortunes, ce Chaumontel ! S'il voulait parler !... Heureux homme qui a connu Bernerette et Mimi. Je ne parle pas, bien entendu, de la Mimi de cet affreux concierge de Mürger, mais de la Mimi de Musset :

Mimi Pinson est une blonde
Une blonde que l'on connaît...

— Et les femmes du monde! reprenait Pouillard.

Alors, imitant Mélingue dans *la Tour de Nesle :*

— C'étaient de grandes dames, de très grandes dames, n'est-ce pas, Chaumontel?

— Un galant homme — ripostait Chaumontel de sa voix creuse — doit avoir bouche close sur les faiblesses dont il a profité.

— Mais les étudiantes, cela ne tire pas à conséquence! Tout le monde sait qu'elles vous entourent quand vous allez à Bullier.

— Il n'y a plus qu'une grisette, — disait le petit Borel, — et elle est pour lui! Oui... ne faites pas le cachottier... Une enfant de dix-neuf ans, une repasseuse de la rue Saint-Jacques, qui lui cuisine des plats fins, le blanchit, le raccommode, le vénère, et que monsieur bat quand il a ses nerfs, comme un grand seigneur.

— Jeune homme, il me semble que vous escaladez un peu lestement le mur de la vie privée!

L'histoire était vraie. Alban le savait, et ce détail lui gâtait un peu le vieux matamore républicain.

Un jour, il dit à Pouillard :

— Quel besoin avez-vous ici de ce vieil ivrogne qui ne travaille pas et n'est bon à rien?

— Mon cher, Chaumontel est une puissance, une tradition, un porte-respect et un porte-bonheur. Avec ses soixante ans, il est encore très redoutable sur le terrain. Si l'on fonde un journal, c'est le gérant idéal, l'homme qui donne des gifles et va en prison... Quand on n'aime pas à faire soi-même les gros ouvrages!... Et puis, comme il est beau, au premier rang d'une manifestation! Un de ces jours, nous le ferons tuer sur une barricade et nous embaumerons le cadavre dans des articles de journaux.

— Vous êtes cruel!

— Au contraire!... Je lui ménage un bel enterrement... Sans cela, il est sûr de crever à l'hôpital et on portera sa carcasse à Clamart où les carabins la disséqueront.

Certain dimanche que la besogne pressait, Pouillard avait prié Alban de venir l'aider.

— A nous deux, — lui avait-il dit, — nous en abattrons,

et d'autant mieux qu'ils ne seront pas là... Avez-vous remarqué ça, Vernier? la présence des paresseux empêche les autres de travailler.

Après le déjeuner, ils vinrent s'asseoir dans l'embrasure de la haute fenêtre sans rideau et allumèrent une cigarette. La rivière reflétait un ciel de printemps, léger, clair et gai comme une page d'Edmond About. Sur le quai d'en face passait le flot des endimanchés qui remontaient vers le Jardin des Plantes. Au delà, les maisonnettes peintes de l'Entrepôt se dissimulaient derrière des rangées d'arbres rabougris. Les cloches de vingt églises sonnaient les vêpres, dominées par la grosse voix de Notre-Dame qui, par moments, faisait trembler les vitres.

— Où est donc Renneval? demanda Vernier.

— Il dort. Il est allé, cette nuit, au bal de l'Opéra... Oui, mon cher, pendant que nous sommes là à nous exténuer pour lui, l'animal fait des rêves dorés.

Alban sourit, et, croyant changer le cours de cette plainte éternelle :

— Il y a longtemps que vous êtes lié avec lui? interrogea-t-il.

— Nos parents vivaient porte à porte, dans le même village, à Fondette, sur la Loire : deux lieues en aval de Tours. Mon père était notaire, le sien était médecin. Nos mères étaient amies intimes : pendant qu'elles étaient en couches toutes les deux à la fois, elles causaient ensemble en cognant au mur. Il n'y avait que ce mur-là entre nous quand nous sommes venus au monde... Il n'avait pas cinq ans qu'il a commencé à m'exploiter. Quand il avait cassé ses joujoux, il me les donnait et il prenait les miens. C'est comme ça qu'il comprenait l'échange... Charmant enfant, d'ailleurs : tout le village l'adorait... A dix ans, on nous a mis au collège de Tours. Là encore, il séduisait tout le monde, depuis le proviseur jusqu'aux sœurs de l'infirmerie. Je le soufflais, et il avait l'air de savoir ses leçons. En composition, il copiait sur moi, et il était premier. A la fin de l'année, c'était lui qui avait les prix. Moi, j'avais le premier accessit...

Pouillard accentuait ces deux mots, si inoffensifs en eux-

mêmes, comme s'ils lui avaient rappelé d'effroyables amertumes.

— Le premier accessit, mon cauchemar, le symbole de ma destinée !... Comprenez-vous ? Le premier accessit, c'est l'implacable malchance du raté qui effleure le succès du bout des doigts et ne le saisit jamais !... Il y en a qui raccrochent de la gloire et de l'argent. Il y en a d'autres qui coulent à pic, et alors c'est fini, on n'en parle plus. Mais le premier accessit est toujours là. Tous les matins et tous les soirs, il manque le train d'une demi-minute. « Un peu plus, vous arriviez ! » Mais on n'arrive jamais. Moi, je suis le premier accessit à perpétuité.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis. Quand on a une pareille guigne après soi, il faut bien se garder de marcher, ainsi que j'ai fait, de compagnie avec un heureux, à qui tout réussit. Je vis à l'ombre de Renneval : c'est pour ça que je n'ai jamais eu de soleil ; et quand on n'a pas de soleil, on ne pousse pas.

— Quittez-le !

— Est-ce que je peux ? Je suis englué. C'est honteux ; c'est un collage, ni plus ni moins. J'ai essayé de briser ma chaîne, de me révolter : il m'a toujours repris... D'abord, je tiens à lui parce que c'est mon œuvre. Ma parole ! Vernier, c'est moi qui l'ai fait. Quand nous étions ensemble au Quartier, si vous saviez à quelles horreurs il serait tombé sans moi, de quelles mains je l'ai tiré !... Son père était mort ne lui laissant que des dettes, — dont il ne s'inquiétait guère, du reste ! Nous, nous avions quelques lopins de terre. J'ai partagé avec lui ma pension, ma chambre, mon lit... Je l'ai empêché de se faire cabot, de s'engager dans les marsouins, de se jeter, un soir de janvier, dans la belle rivière que voilà. Huit jours avant les examens, je l'enfermais à clef ; je lui disais : « Tu n'auras à manger que quand tu auras fait ce que tu dois faire. » Et je lui indiquais les livres qu'il fallait lire, les gens qu'il fallait connaître, les choses qu'il fallait savoir. Je me suis donné un tas de connaissances inutiles pour lui en offrir la quintessence, la fleur. Je lui débrouille les idées dont il a besoin... A présent, je lui explique, en quatre mots, une affaire sur laquelle j'ai passé la nuit, et, avec ces quatre

mots, il se fait un succès d'audience... En somme, tout ce qu'il dit, c'est moi qui l'ai pensé. Il n'est rien que par moi et c'est moi qui devrais être lui, sans cette atroce farce de la destinée qui l'a mis à ma place.

— Mais il sait ce qu'il vous doit et il ne néglige jamais une occasion de vous rendre justice.

— Lui? Il se moque de moi!... Paresseux comme une loche, sensuel comme une chatte, ingrat comme... comme un homme, parbleu!... Qu'est-il dans le fond? Quelle est sa vraie nature, son moi réel et définitif? Je n'en sais rien; mais est-ce qu'il y a un fond dans l'homme? Est-ce qu'il y a un moi? Nous sommes des appareils récepteurs, qui gardent et classent les sensations. Nous conservons un cliché de toutes nos anciennes émotions. C'est ce qui fait croire à une identité morale; c'est ce qui nous donne l'aplomb de prétendre que nous sommes le même homme qu'il y a aujourd'hui dix ans. Tout ça, c'est de la blague. Voyez Renneval! Il y a de tout dans cet être-là. Cela dépend des jours et même des heures. Il est différent avant et après le dîner. Il y a des moments où il se jetterait à l'eau pour sauver un chien qui se noie; à d'autres moments, il écraserait sans pitié un camarade qui lui ferait obstacle... Nous avons eu la phase bohème, la phase artiste, et même la phase austère. Aujourd'hui, nous avons la phase mondaine. Il n'est rien qu'il ne fasse pour plaire à madame d'Argaud. C'est d'un effet déplorable, à la veille des élections. Imaginez un tribun démocrate, mené en laisse par une cocodette du monde impérial. Eh bien, il a une telle chance que cela lui réussira peut-être.!

— Pourtant, ses convictions républicaines...

— Vous me faites rire. Ses convictions? Le jour où elles le gêneraient, il s'en débarrasserait lestement.

— Oh! monsieur Pouillard!...

— C'est comme cela, mon ami... Renneval est une machine à jouir supérieurement organisée. Et moi, je suis le chauffeur de cette machine-là: je veille au combustible... Oh! mais, c'est trop bête, à la fin!

Il jeta sa cigarette sur le carreau, l'écrasa d'un geste furieux, comme un homme qui prend une résolution. Puis, tout à coup, d'un ton morne et abruti :

— Si nous nous remettions au travail, hein?

A ce moment, Renneval entra, frais, reposé, souriant. Il lut dans les yeux de Vernier tout le mal qu'avait dit de lui Pouillard.

— Comment, malheureux que vous êtes, vous êtes là à travailler, quand tout Paris se promène et s'amuse! Mais cela n'a pas le sens commun. Allons! fermez-moi bien vite ces encriers-là; je vous emmène, nous allons faire la noce.

— Tiens! fit Pouillard, où ça?

— Où tu voudras. Au Bas-Meudon ou à Ville-d'Avray, chez Cabassud? Non, c'est trop loin. A la Porte Jaune, au pavillon d'Armenonville? Non, c'est trop chic. Il y a des semaines que je passe mon temps avec les gens du monde. J'ai besoin de m'encanailler un peu. Et j'ai une faim! Si nous allions manger une soupe à l'oignon et une matelote chez Marécot, à la Râpée?

— Une soupe à l'oignon et au fromage?

— Soit! L'amendement est adopté.

Trois quarts d'heure après, on entrait dans le cabaret du père Marécot, magnifiquement intitulé: Restaurant de la Marine. Voyant des messieurs bien mis, le père Marécot vint au-devant d'eux.

— Nous sommes de vieux clients, père Marécot.

— Je remets parfaitement ces messieurs.

— Il ne nous reconnaît pas du tout! — fit Pouillard à Vernier; — j'aime autant ça, d'ailleurs.

On les introduisit dans un petit salon dont le papier multipliait l'image de trois gardes françaises trinquant sous une tonnelle.

— Vous faites toujours de la matelote, père Marécot?

— Plus que jamais! et de la fameuse friture... Ces messieurs prendront du vin bouché?

— Vous aviez, dans le temps, un corton dont j'ai gardé bon souvenir.

— Oh! non! cria Pouillard; pas de corton! Cela casse la tête. Je serais capable, cette nuit, de rêver que je dîne aux Tuileries, entre Rouher et Baroche!

Marécot sourit d'un sourire de diplomate :

— Je n'ai plus de ce corton-là, mais je peux offrir à ces

messieurs un romanée 1858 qui fait plutôt rêver aux dames... à ce qu'on dit. Moi, je n'y prétends rien.

Quand Marécot fut sorti :

— Voilà encore ton nom écrit sur la glace, dit Pouillard. Quand on veut gouverner la France, on n'écrit pas son nom sur les glaces des cabarets.

— C'est Valentine qui a écrit cela avec le diamant de sa bague... Pauvre Valentine !

Sans s'arrêter au souvenir mélancolique que ce nom pouvait évoquer, Renneval s'approcha de la fenêtre. Elle était grande ouverte et donnait sur un jardin où plus de deux cents personnes dînaient en plein air sous des lilas poudreux. C'était un bruit assourdissant de conversations, de rires, de cuillers frappant les assiettes. Les garçons couraient, affolés, grotesques, perdant la tête. Au centre, des gamines de quinze à seize ans se balançaient, poussant de petits cris aigus quand leur jupe, gonflée par le vent, s'envolait.

— Dites donc, l'aristo ! cria un ouvrier à Renneval, quand donc c'est que vous aurez fini de nous dévisager ?

Renneval, hardiment campé dans l'encadrement de la fenêtre, les bras croisés, le sourire aux lèvres, lui répondit :

— Je ne suis pas un aristo. Je suis Victor Renneval, l'avocat, l'ami du peuple. Voulez-vous me faire l'amitié d'accepter un cigare ?

Il lui tendait son étui. L'homme s'approcha gauchement :

— Faites excuse. On peut se tromper de ça !

Et il prit un cigare.

— Prenez donc les autres pour vos camarades.

Il y eut un brouhaha sympathique, fait d'exclamations variées :

— Un pékin très chouette, ce Renneval !

— Et bel homme avec ça, ma chère !

— Je te crois !

Renneval s'était retourné vers ses compagnons :

— J'aime ces dimanches parisiens, j'aime ce peuple dont on dit tant de mal et qui, pourtant, n'est ni sot ni méchant. Voyez comme un rien les retourne, les met en confiance et en joie.

— Parbleu ! quand on leur offre des cigares de dix sous !

— Et comme ils s'amusent ! — reprit Renneval sans relever l'interruption de Pouillard. — Pas de préjugés, pas de catégories, pas de clans comme dans le monde bourgeois. Il y en a qui sont venus avec leurs femmes et leurs filles ; d'autres avec leurs maîtresses, et tout ça va danser ensemble quand on entendra le son du crincrin... Tenez, regardez cette petite rousse, avec le nez en l'air, celle qui rit là-bas ! En voilà un qui la prend par la taille et qui l'embrasse à pleines lèvres... Vas-y, mon garçon, ne te gêne pas !... Je ne sais pas si c'est son fiancé ou son amant, mais c'est toujours joli à voir, un jeune homme qui embrasse une jeune fille.

Et, tout à coup :

— Avez-vous une gentille maîtresse, vous, Vernier ?

— Je n'ai pas de maîtresse, dit le jeune homme en riant. J'ai donné mon cœur à la République.

Renneval, devenu soudainement grave, quitta la fenêtre et s'approcha lentement du jeune homme. Il lui frappa sur l'épaule :

— Ah ! mon cher enfant, comme vous avez raison !

Et il répéta ce mot deux fois, d'un ton pénétré.

— C'est à moi de m'humilier devant vous. Quelle force d'être chaste ! Si j'avais su !... Mirabeau disait : « Quel mal fait à la France l'immoralité de ma jeunesse ! » Je n'ai pas le droit d'en dire autant : je ne suis pas Mirabeau ; je ne le vaux ni pour l'éloquence, ni pour l'immoralité. Mais je sens bien que je serais un autre homme, que j'aurais pu faire quelque bien, si j'avais su me garder pour l'heure présente, si je n'avais eu, comme vous, d'autre maîtresse que Marianne...

— Voilà la soupe ! cria Pouillard.

— Toi, tu as la rage de me couper mes effets.

— C'est que tu me fais suer quand tu es vertueux !... Je te préférais, tout à l'heure, quand tu t'amusais à regarder la petite rousse bécotée par son amoureux. Cet air-là était mieux dans ta voix.

— Vous l'entendez. Il passe sa vie à dire du mal de moi, mais je vous avertis qu'il n'en pense pas un mot !

— Je le sais bien ! fit Alban.

Et ils plongèrent gaiement leur cuiller dans les assiettes profondes où fumait le potage du père Marécot.

V

Pouillard n'était pas le seul à médire de Renneval, dans l'entourage immédiat de l'avocat. Le petit Borel ne s'en faisait pas faute et, dès qu'il était en tête à tête avec Vernier, daubait sans merci sur le patron. C'était, disait-il, un rhéteur, une outre gonflée de vent, un libéral à l'eau de rose, qui « puait le bourgeoisisme à quinze pas ». Il avait eu des succès dans les brasseries ; il ferait fiasco à la Chambre. En politique, c'était une taupe : il se figurait que tout serait fini avec la chute du césarisme ou même avec la concession de deux ou trois libertés ; il ne voyait pas venir la révolution sociale qui emporterait les magistrats, les prêtres, les généraux et tout le bataclan.

Alors, le petit revenait à son sujet favori, c'est-à-dire à lui-même, à son talent, à ses ambitions. Pour arriver à la démolition de la société, il était obligé de prendre un chemin très long et, en apparence, assez détourné. C'est ainsi qu'il faisait les « Mots d'Enfant » dans le *Turlupin*. Mais quelle portée avaient quelques-uns de ces mots ! On en citait qui avaient empêché Persigny de dormir. Dans le *Mauvais Coucheur*, Borel publiait, sous le titre d'*Échos de la Caserne*, une série d'articles sur la vie militaire qui étaient censés l'œuvre d'un maréchal des logis en garnison à Versailles. Le directeur lui avait dit : « L'Empire s'appuie sur l'armée. Tout ce qui déconsidère l'une affaiblit l'autre : partez de là. Le joli aide de camp qui fait son service auprès de la générale, le vieux colonel qui a un faible pour les mineures, le trésorier qui mange la grenouille, le pioupiou en goguette qui dégaine dans une maison mal famée, tout cela est de votre ressort. Quand vous n'aurez pas de faits divers sous la main, vous inventerez. » Borel remplissait de son mieux ce programme admirable. Il donnait au *Bachi-Bouzouck* ses *Points d'interrogation*, autre série très remarquée. C'étaient de simples questions, qui paraissaient anodines, mais qui mettaient sur la sellette non seulement les hommes, mais les femmes de la haute société impériale, en laissant deviner une foule

de mystérieuses gredineries. A propos de ces *Points d'interrogation*, Alban crut flatter Borel en lui disant :

— Cela me rappelle *les Guêpes* d'Alphonse Kar...

Le journaliste sembla vexé :

— Oh ! fit-il froidement, Alphonse Karr est un simple amuseur.

Puis il reprit :

— D'ailleurs, ce sont des foutaises. J'ai mieux que ça en portefeuille. J'ai écrit, avec un de mes amis qui est pion à l'Institution Verdot, un recueil de *Sonnets corrosifs* dont vous me direz des nouvelles. C'est du Banville au vitriol. Et j'ai écrit un autre livre intitulé : *Aïe donc ! Je cogne dans le tas*, qui fera grincer des dents le monde capitaliste et bourgeois. Seulement, c'est trop raide : les éditeurs ne veulent pas se risquer. Michel Lévy me l'a rendu hier en me disant : « Mon cher ami, votre livre est sublime ; c'est ce qu'on a fait de plus fort depuis vingt ans... mais je n'ose pas ! »

Alban n'éprouvait aucune sympathie pour Borel. Cependant une circonstance inattendue les rapprocha. Borel, qui avait l'œil fureteur, aperçut un jour l'adresse de Vernier sur l'enveloppe d'une lettre.

— Tiens ! s'écria-t-il, vous demeurez dans la maison de Louvet...

A ce nom, Alban se sentit rougir comme si l'on avait pu lire sa secrète pensée. Deux ou trois fois depuis le premier soir, il avait aperçu Marguerite arrosant des fleurs ou jouant avec un petit chat. Il l'avait croisée dans le Luxembourg appuyée au bras de son père. Elle ne l'avait jamais regardé, et il détournait les yeux en s'approchant d'elle. Mais un je ne sais quoi l'avertissait qu'il était connu d'elle, que — soit curiosité, soit sympathie — il occupait une certaine place dans cette petite tête de jeune fille. Un jour qu'il l'observait, invisible derrière ses persiennes closes, elle avait tout à coup levé les yeux vers sa fenêtre, comme si elle obéissait à une secrète suggestion. Donc elle savait qu'il demeurait là ! A cette idée, son cœur avait battu, et il en était là de son humble idylle quand Borel prononça devant lui le nom de Louvet.

— Vous le connaissez ? demanda Alban après quelques secondes.

— Un peu.

— Vous êtes bien heureux !

— Bah ! Pourquoi donc ?

— Mais... parce que c'est un grand talent, un beau caractère.

Borel fit une grimace.

— Pardon ! J'oubliais que, pour vous, quand on a dépassé trente ans, on est une ganache !... Cependant vous allez chez Louvet ?

— Oui, je vais à ses jeudis soirs, parce qu'on y voit tous les fossiles du parti. Or il y en a un ou deux que je suis chargé d'empailler pour une galerie de célébrités.

— Et que fait-on à ces jeudis soirs ?

— On cause. Le bonhomme lit sa dernière poésie, et l'on se pâme. A neuf heures et demie, on sert des échaudés et du vin chaud. A dix heures, on met tout le monde à la porte, parce qu'il faut que le maître soit couché à dix heures et demie. Voilà. Si vous avez envie de voir ça...

— Vous pourriez me présenter ?

— Très facilement. Tous ces vieux sont à plat ventre devant la jeunesse. Ça se conçoit : ils soignent leur article nécrologique. Voulez-vous que j'aille vous prendre jeudi ?

— Vous me ferez grand plaisir.

— A huit heures, alors. En redingote, bien entendu.

Il y avait une quinzaine de personnes dans le salon du poète lorsque la bonne annonça :

— Monsieur Borel ! Monsieur Vernier !

Ils se frayèrent un passage à travers les groupes et s'approchèrent de Juste Louvet, assis au fond de la pièce auprès d'un vieux monsieur dont la mise et la physionomie étaient très particulières. De gros pieds goutteux dans des chaussons de feutre attachés avec des rubans, une redingote de forme antique, une volumineuse cravate blanche à plis nombreux et à nœud minuscule et un col aux pointes évasées d'où émergeait la tête bilieuse et verdâtre d'un singe malade de la peste, caractérisée par ce plissement simultané des paupières et des mâchoires qui est propre aux quadrumanes. C'était un académicien.

— Maître, — fit Borel en saluant Louvet, — permettez-moi de vous présenter monsieur Alban Vernier... avocat, journaliste et poète, un des secrétaires de Renneval. Il est, comme nous tous, un adorateur de votre génie et il a voulu voir de près son dieu.

Juste Louvet se leva et, retirant avec lenteur sa main droite, enfoncée entre le premier et le second bouton de sa redingote, il tendit trois doigts au jeune homme qu'on venait de lui présenter.

— Monsieur, dit-il, vous venez chez un vieillard qui a dit adieu à toutes les ambitions humaines. Une seule chose peut encore lui faire plaisir : c'est d'apprendre que ses chants font vibrer quelques jeunes âmes et servent à nourrir en elles le sentiment du vrai, du juste et du grand.

Alban s'inclina et fit un ou deux pas à reculons, affreusement troublé. Sur un canapé à droite, Marguerite était assise avec une dame. Il ne voyait que le bas de sa robe blanche et le bout de son petit soulier de satin noir. Mais elle avait brusquement cessé de parler et il devinait qu'elle avait les yeux sur lui. Aussi sa retraite fut-elle un peu gauche. Borel lui murmurait à l'oreille :

— Juste la même phrase qu'il m'a dite, il y a quatre ans, quand on m'a présenté.

Pendant ce temps Louvet avait repris sa conversation à voix basse avec le singe malade de la peste.

— Ainsi, disait-il amèrement, voilà votre message : on ne veut pas de moi ?

— Vos amis sont d'avis que, cette fois, dans votre intérêt...

— Mes amis sont des lâches !... Enfin, quelle raison donne-t-on ?

— Je vous l'ai dit. L'empereur a été très gentil pour l'Académie depuis quelque temps... Il y a le prix de vingt mille francs qu'il veut fonder et que nous pourrons nous donner à nous-mêmes. Une heureuse idée ! Car, enfin, c'était dur de distribuer tant d'argent sans jamais rien garder pour soi... Puis, il y a le compliment à M. Thiers, « notre historien national ». On dit que Napoléon a payé les dettes du fils de Guizot... La dernière fois que Villemain est allé aux Tuileries, l'empereur

lui a annoncé qu'il venait de signer la nomination de son gendre à une sous-préfecture... Je ne vous parle pas de Cousin : il est en coquetterie réglée avec l'impératrice et avec sa mère, madame de Montijo. Il offre ses livres, et on le remercie par des lettres qui le font pleurer... Bref, l'Académie est décidée à se tenir dans les limites d'une opposition courtoise. On sera désagréable sans être agressif... vous comprenez la nuance?

— Je comprends que ce sont de plats gueux... Moi aussi, si j'avais voulu me vendre, je l'aurais pu. Savez-vous ce qu'on pensait à créer pour moi aux Tuileries? Une charge de poète-lauréat, comme en Angleterre, avec un logement au pavillon de Marsan et douze mille francs par an... Ah! j'ai été joliment bête de refuser!

— Peut-être!... c'est-à-dire... Enfin, vous prenez mal la chose, vous avez tort... D'autant plus que Vigny est très mal.

— Vraiment?... Alors, s'il mourait, vous croyez que...

— Évidemment, il n'y a qu'un poète qui puisse remplacer un autre poète. *Uno avulso*...

— Oh! mon cher ami... Vous oubliez, n'est-ce pas, les mots qui m'ont échappé tout à l'heure : c'est mon sang méridional... Tenez, voici votre filleule qui vous apporte une tasse de chocolat.

L'académicien dégusta son chocolat avec une énorme tranche de savarin, tout en regardant avec complaisance le joli visage penché vers lui. Marguerite s'était agenouillée sur un coussin à ses pieds pour le faire manger, et lui, la bouche pleine, — avec ce formidable mouvement des mâchoires qu'accompagnait toujours le clignement des yeux, — se défendait contre les gourmandises dont elle l'accablait.

— Non, c'est trop! vraiment, c'est trop!... Tu veux me faire mourir, petite coquine, pour que ton père entre plus tôt à l'Académie.

— Oh! non, parrain, ce serait pis qu'un crime; ce serait une faute, puisque ça lui ferait une voix de moins.

Elle se releva prestement, échappa à la dame qui voulait la ressaisir, donna un ordre ou deux à la bonne, manœuvra à travers les groupes, et se trouva tout à coup près d'Alban. Et, plantée devant lui, le regardant bien en face :

— C'est vrai, lui dit-elle, que vous aimez tant que ça les vers de papa ?

Il y avait peut-être un peu d'ironie dans la question, mais cette ironie échappa au pauvre Alban. Un plus habile eût pris prétexte d'une telle question pour faire un compliment à la fille, fût-ce aux dépens des poésies du père. Il répondit simplement et loyalement :

— A douze ans, je savais par cœur les *Odes vengeresses ;* je suis fier d'avoir touché la main qui les a écrites.

Après un court silence, elle répliqua :

— Vous faites aussi des vers ?

— J'en ai fait... autrefois.

— C'est déjà fini ? Ah ! oui, je sais.

Et elle déclama, avec une emphase légèrement moqueuse :

— « Un poète mort jeune à qui l'homme survit... » Le vôtre a dû être étouffé en nourrice.

— Pas tout à fait ! Je crois qu'il n'était pas mort, mais seulement endormi. Il s'est réveillé depuis...

— Depuis quand ?

— Depuis un soir... où j'ai passé devant une fenêtre ouverte.

Elle abaissa ses longs cils sur sa joue brûlante.

— Si je vous disais, reprit Alban, que j'ai fait hier un sonnet sur cette natte avec laquelle votre petite main joue en ce moment.

Elle lâcha subitement la natte dont il était question et laissa pendre sa main le long de sa jupe, comme honteuse. Pourtant, elle ajouta, très bas :

— Vous me le montrerez.

Avant qu'Alban pût répondre, la voix de Louvet appela tout haut sa fille :

— Marguerite ! Marguerite !

La dame qu'elle avait quittée, — un bas-bleu de quarante-cinq ans, plusieurs fois couronnée aux Jeux floraux, qui se drapait dans une écharpe algérienne et agitait les marabouts semés dans ses cheveux poivre et sel, — faisait écho au poète, en appelant :

— Marguerite ! Marguerite !

— Oh ! quelle scie ! dit-elle. Est-ce qu'ils ne vont pas me laisser deux minutes tranquille ?

— Je n'ai rien à lire à ces messieurs, cria Louvet. Si tu leur chantais quelque chose?

— Oh! père!... fit-elle du ton câlin et larmoyant d'un enfant auquel on propose une corvée.

Puis elle se pencha vers le jeune homme et, très vivement :

— Aimez-vous la musique?

— Moi? mais... en fait de musique, ce que je préfère, c'est *la Marseillaise*.

Elle l'avait déjà quitté et parlait à l'oreille de la dame aux marabouts. Et celle-ci répondait :

— Mais oui, mais oui... Je crois que je pourrais.

Marguerite sortit un instant, et rentra presque aussitôt. Elle se plaça près du piano, où la dame était déjà assise. Elle faisait face au public.

— Messieurs, dit-elle, je vais chanter pour faire plaisir à papa. L'air que j'ai choisi est un peu vieux, car il y a plus de soixante-dix ans qu'il a été composé. Il a été très à la mode; mais, depuis quelques années, on a rarement l'occasion de l'entendre. J'espère que vous l'aimerez.

Là-dessus, elle fit une petite révérence, et l'accompagnatrice attaqua vigoureusement les premières mesures de l'hymne de Rouget de l'Isle. Tous tressaillirent. Ceux pour qui ces notes sont devenues l'accompagnement banal de tous les cortèges officiels ne pourront pas comprendre quelle émotion l'air proscrit éveillait dans les âmes d'une autre génération et quel vent d'enthousiasme il faisait courir dans les cheveux de ceux qui l'écoutaient. C'était l'évocation des grands morts et c'était l'appel aux armes, un monde de souvenirs et d'espérances, une tempête de sentiments héroïques soudainement déchaînée. Pendant une minute, le cœur des grands-pères battait violemment dans l'étroite poitrine des petits-fils.

L'académicien était devenu livide :

— Fermez les fenêtres! cria-t-il.

On lui obéit. Les fenêtres furent closes et les rideaux soigneusement tirés.

Marguerite avait sorti de sa poche un morceau de soie rouge qu'elle campa, adroitement façonné en bonnet phrygien, sur ses cheveux noirs, à demi dénoués. D'une main, elle ramas-

sait les plis d'un grand drapeau tricolore, et l'autre était posée sur son cœur. Elle semblait plus grande qu'à l'ordinaire; une sévérité inconnue solennisait les lignes encore enfantines de son visage. Alban la regardait avec des yeux éblouis et extatiques, croyant voir son rêve réalisé, sa déesse sous une forme visible, la vivante statue de sa République adorée.

Et elle chanta, d'une voix plus grave et plus profonde que le diapason de son rire et de sa conversation ne l'eût fait attendre. Cette voix, d'abord contenue, tremblante, un peu sourde, s'échauffa, s'élargit sans perdre tout à fait ce précieux tremblement d'émotion. Étaient-ce ces notes vibrantes? Étaient-ce l'étrangeté et l'inattendu de la mise en scène? Ou le flot de pensées ardentes et tumultueuses qu'enferme le chant de Rouget de l'Isle? Dans le salon du poète, on ne respirait plus. Les assistants, entraînés, reprirent le refrain avec la jeune fille, et le dernier vers, lancé par vingt voix, que dominait encore celle de Marguerite, monta comme un long cri de rage, scandé de trois repos haletants.

— Tu as chanté *la Marseillaise* comme un ange... ou plutôt comme un démon, — dit l'immortel en collant sa lèvre sèche au front de Marguerite. — Mais ne recommence pas : tu nous ferais tous arrêter !

Alban s'approcha. Une phrase follement passionnée lui montait du cœur aux lèvres; mais le bonnet rouge avait disparu et, en même temps, s'était évanouie la muse de la patrie : il se retrouvait en présence d'une charmante fillette à l'air gamin, qui, au lieu d'un drapeau tricolore, tenait dans les bras son chat Diamant. C'est pourquoi il ne trouva à lui dire que ces mots vulgaires :

— Merci, mademoiselle.

— A jeudi, fit-elle.

Et elle se tourna vers un autre visiteur qui lui disait adieu.

Tout le monde s'en allait à la fois. Les hôtes de Louvet s'égrenaient déjà dans le quartier silencieux. Alban remercia avec chaleur Narcisse Borel de l'avoir amené.

— Il n'y a pas de quoi. Maintenant, la porte vous est ouverte. Quand la fantaisie de récidiver vous prendra, vous êtes libre. Mais je pense que vous en aurez assez d'une fois;

moi, j'avalais ma langue. J'ai causé d'abord avec un vieux professeur qui a traduit les *Nuits* de Musset en vers grecs ; ensuite, avec un capitaine de gendarmerie en retraite qui s'occupe de magnétisme et qui croit à la transmigration des âmes. Il est presque sûr d'avoir été Robespierre et il raconte ce qu'il éprouva quand il était couché sur la table du Comité de Salut public avec un carton sous la tête... Hein! quelle collection d'originaux! Venez-vous finir la soirée à Bullier?

— Oh! non, répondit Alban, très décidé.

Il avait hâte d'être seul avec lui-même, avec son riche butin d'impressions et de souvenirs, afin de les étaler et de les juger. Il grimpa lestement les deux étages, le cœur plein, léger, heureux comme il ne l'avait jamais été. Une fois là-haut, presque machinalement, il ouvrit la fenêtre et regarda au dehors. La porte du pavillon où demeuraient les Louvet était entr'ouverte, et il vit une robe blanche glissant au milieu des arbres du jardin. Elle appelait :

— Diamant! Diamant! où es-tu, mon chéri?

Et elle jeta dans la nuit une fusée de notes brillantes avec ce vers de la valse de Venzano :

A l'espoir mon cœur se livre...

Quelqu'un — la bonne, sans doute — dut lui adresser une remontrance au sujet de l'heure tardive, des voisins déjà couchés et de la nécessité d'aller dormir, car la jeune fille répondit, de sa voix claire et gaie, qui vint, comme une musique, jusqu'aux oreilles d'Alban.

— Est-ce qu'on a besoin de dormir?

VI

C'est le soir du 31 mai 1863. Un jour mémorable qui va — tout le monde le pressent — entrer dans l'histoire comme une date. La France a donné douze ans au repos, au plaisir, aux affaires et à la gloire : en voilà assez! Elle a vu des retours de victoires, des entrées de souverains, des expositions universelles, des représentations de gala, des inaugurations

de palais, de boulevards et de chemins de fer ; elle est blasée sur les spectacles, les cortèges, les beaux uniformes. Elle redemande des discours et des bagarres. C'est, depuis bien longtemps, son premier jour de fièvre politique, et elle s'amuse à compter ses pulsations.

C'était une coalition bien étrange qui venait de donner l'assaut au gouvernement impérial. On aurait pu s'en étonner, s'en égayer même, si l'on n'avait été décidé à tout pardonner, à tout admirer chez des hommes qui rapportaient à la France ennuyée un de ses plus chers divertissements de jadis. Royalistes farouches qui avaient dans les veines le sang des « Introuvables », libéraux de la branche cadette qui revenaient de Claremont et de Twickenham, leur cartouchière pleine d'épigrammes académiques, républicains roses et républicains écarlates avaient mis en commun leur argent, leur rhétorique et leur influence. Ils avaient oublié non seulement qu'ils s'étaient guillotinés et fusillés les uns les autres, mais qu'à cette heure même ils avaient sur la grosse question du moment un programme contraire. Ils prenaient entre deux feux un gouvernement que les uns accusaient d'être clérical, et que les autres traitaient de jacobin. Berryer avec Pelletan. Thiers avec Jules Favre, tous avaient marché la main dans la main, sinon à la conquête d'une majorité numérique, — cela, on le savait bien, était impossible, — du moins à une victoire morale, à une imposante manifestation des forces de l'opposition renaissante.

Maintenant, c'était fini ; les urnes étaient closes, mais pas une n'avait encore livré son secret. Deux heures devaient s'écouler avant que les premiers résultats parvinssent à la connaissance du public. Il y avait dans l'air une anxiété, une émotion que savouraient les vieux Parisiens ; elle se mêlait à l'animation d'un beau dimanche d'été et lui donnait un caractère à part. Les gares étaient pleines de gens qui revenaient de la campagne plus tôt que de coutume, et qui demandaient, en mettant le pied hors du wagon : « Eh bien, on ne sait rien ? » On suivait des yeux les estafettes qui passaient au grand trot. La foule grossissait aux abords de l'Hôtel de Ville, des bureaux de journaux et des maisons où siégeaient les Comités et que signalaient leurs murs bariolés d'affiches.

Les sergents de ville, en habit français et en pantalon blanc, le bicorne sur l'oreille, majestueux et sûrs d'eux-mêmes, maîtres de la rue comme le bedeau est maître de l'église, poussaient devant eux cette foule, d'un « Circulez, messieurs ! » qui ne doutait pas d'être obéi. Les terrasses des grands cafés du boulevard regorgeaient de monde, car là seulement on était à l'abri de la terrible consigne, on pouvait attendre à l'aise les nouvelles comme les événements. Des marchands de journaux passaient, pliant sous le faix des feuilles fraîchement imprimées. On courait après eux, on se disputait leur marchandise. « Rien !... nous sommes volés ! » Et l'on riait, avec toute la belle humeur des peuples heureux.

Les boulevards extérieurs présentaient un aspect moins rassurant. Toujours déserts et mélancoliques à cette heure, ils étaient, ce soir-là, un peu plus vivants. Autour de la porte des « assommoirs » stationnaient de petits groupes où l'on parlait peu, où l'on semblait attendre. Des figures, qu'on ne voit qu'à certaines heures, et qui s'étaient terrées depuis douze ans, avaient reparu et rôdaient çà et là, entre chien et loup, dans le crépuscule commencé.

Rue des Abbesses, à Montmartre, il y avait foule devant une maison située à l'encoignure d'une petite rue latérale. C'était là, dans la boutique d'un quincaillier qui avait fait faillite six mois auparavant, que Renneval avait établi son quartier général. Le magasin, l'arrière-magasin, la cuisine, les chambres du premier étage, tout était envahi. C'était une rumeur, un piétinement, une agitation fébrile qui allait grossissant de minute en minute. Les gens montaient et descendaient l'escalier sans savoir pourquoi, se heurtaient, se reconnaissaient, échangeaient pour la centième fois les mêmes impressions avec les mêmes mots. Au moindre cri dans la rue, on se ruait vers la porte :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les voilà !...

— Non, c'est trop tôt, c'est impossible.

On recommençait à pérorer, à raconter, à discuter, à faire de l'esprit.

Sur le seuil de la boutique, se tenait Théodore Chaumontel, plus droit, plus magnifique, plus altier que jamais ;

bien que parfaitement gris, l'olympien Chaumontel serrait d'une main le pommeau de son gourdin et de l'autre effilait sa moustache. La canaille montmartroise ne se lassait point d'admirer ses gants rouges à garde de cuir gaufré, son chapeau à larges ailes, crânement incliné sur l'oreille gauche, son jabot de batiste plissée retombant sur les deux pointes hardies de son gilet à la Robespierre.

Quant à Renneval, il était assis derrière une grande table, dans la pièce du fond, au premier étage, enroué à force d'avoir parlé, un peu énervé par l'inaction et par l'attente, assourdi, d'ailleurs, par le bruit infernal qui remplissait la maison. Pouillard était près de lui, s'essuyant le front, abruti, affaissé, buvant bock sur bock sans parvenir, comme il disait, à « se remonter ».

— Nous avons eu tort de louer une boutique où quelqu'un a fait faillite : ça doit porter malheur.

Renneval haussa les épaules :

— Au contraire : c'est comme la corde de pendu !... Tu ne sais pas ce que tu dis !

De nouveau ils se taisaient. Autour d'eux l'ouragan des voix montait toujours. Borel, qui revenait de Bordeaux, où il était allé chauffer la candidature du patron, essayait, dans une embrasure de fenêtre, de communiquer à ses auditeurs la recette des cèpes à l'ail, qu'il rapportait de ce voyage.

Un petit garçon ouvrit une porte derrière Renneval et s'approcha de lui. C'était un des gamins que le comité employait à ses courses.

— Il y a une dame en bas qui veut voir M. Renneval.

— Une dame ! Elle prend bien son temps. Qu'elle aille...

Puis, se ravisant :

— Attends un peu...

Mais l'enfant avait déjà disparu. Renneval se leva et dit à Pouillard, qui n'avait rien entendu :

— Je reviens à la minute.

Il ouvrit la porte, se trouva sur un étroit palier où la flamme d'un bec de gaz primitif léchait le mur humide. En deux bonds il fut au bas du petit escalier raide comme une échelle, et, de là, dans la rue latérale. Rien, personne. Le trottoir était désert. La nuit tombait et, avec les rumeurs de la foule,

arrivaient quelques notes de valse, venant d'un bal voisin. Renneval commençait à croire à une mystification lorsqu'il aperçut les lanternes d'une voiture arrêtée à vingt pas de lui. Une tête de femme, une tête voilée, se montrait à la portière. Il courut vers elle.

— Je ne vous vois pas, mais je vous devine, — dit-il en s'approchant. — Comme c'est gentil de venir aux nouvelles!... Cela vous intéresse donc?

— Certes! Je veux être la première à me réjouir de votre triple défaite. Vous oubliez donc que je suis votre ennemie jurée?

— Je n'en crois pas un mot.

— Je ne suis pas votre ennemie?

— Non.

— Vous avez une telle assurance!... On vous croirait presque... Au reste, vous allez être fixé sur ce point-là très prochainement, ce soir peut-être.

— Oh! voilà qui est intéressant.

Elle s'était reculée dans le coin opposé, et lui, accoudé à la portière, cherchait sous l'ombre de la voilette deux yeux brillants dont il connaissait bien l'étrange regard. Il ne voyait que les lèvres entr'ouvertes par un léger sourire, ces lèvres qui l'attiraient depuis six mois et dont il ignorait encore la saveur.

— Nous sommes très mal comme cela pour causer! dit-elle.

— Il y a là-haut plus de cinquante sacripants qui fument, qui boivent, qui crient. Ce taudis électoral est le dernier endroit du monde où je voudrais recevoir une femme comme vous...Je ne parle pas du danger de vous compromettre : je sais que vous ne daignez pas vous inquiéter de ces choses-là. La comtesse d'Argaud peut faire tout ce qu'elle veut. Les mortels ne jugent pas les actions des dieux et des déesses.

— Vous êtes dans un jour d'impertinence ; moi, je suis dans un jour d'indulgence. Jamais je ne me suis sentie si bonne que ce soir... Mais il ne s'agit pas de cela. Puisque vous ne pouvez pas me recevoir, — et je m'y attendais un peu, — c'est moi qui vous reçois. Entrez dans la voiture, asseyez-vous là et causons tranquillement.

Renneval obéit avec empressement et prit place dans l'étroit coupé qui embaumait la violette. L'ample jupe que madame d'Argaud avait soulevée retomba sur lui et le couvrit presque de ses plis.

Comme il goûtait la première impression de cet intime tête-à-tête avec une femme ardemment désirée, la voiture s'ébranla.

— Eh bien, que fait donc votre cocher?

— Ces bêtes-là ne peuvent pas rester en place : il les promène un peu... Et puis, dans ce quartier démocratique que vous venez d'agiter de vos fureurs, une voiture de maître pourrait attirer l'attention, les insultes, même...

— Mais je suis là!

— Cela ferait un joli esclandre!... Vous disiez tout à l'heure que je ne m'inquiète pas de ce qu'on dit. C'est vrai, mais il y a une nuance. Je brave les critiques, je ne brave pas le ridicule, et je ne tiens pas du tout à être bousculée par les commères de Montmartre. Constant a ordre de croiser sur le boulevard de Clichy.

— C'est que... d'ici à dix minutes, les premiers résultats du scrutin seront là, et, naturellement...

— Soyez tranquille : dans dix minutes, on vous rendra fidèlement à vos amis... Pensez-vous que j'aie jamais cru à vos galanteries? Est-ce que je ne sais pas parfaitement que je ne suis rien à côté de votre ambition?

Elle avait dit ces mots d'un ton sérieux, presque triste, que Renneval ne connaissait pas à cette grande moqueuse. Il voulut lui saisir la main : elle la retira, mais il avait senti que son poignet était brûlant. Il comprit que madame d'Argaud traversait une heure de crise et, pendant un moment, il oublia tout pour ne plus songer qu'à cette femme qui était là, près de lui, et qui lui avait déjà pris tant de ses pensées.

Sabine de Croï-Guémeneuc appartenait à la branche bretonne de la grande famille de Croï. A Saint-Brieuc, on prétend que les Guémeneuc sont fous depuis plusieurs générations. Il faut identifier, paraît-il, le marquis Hector de Croï-Guémeneuc avec le citoyen Guémeneuc, président du tribunal révolutionnaire en l'an III, qui donna à son fils et à sa

fille les prénoms de Scævola et de Clélie. On ajoute, il est vrai, qu'il n'avait joué ce rôle et accepté ces fonctions que pour sauver la vie de quelques-uns de ses amis compromis dans l'agitation royaliste. On en donne pour preuve qu'il prit part à la conspiration de Cadoudal et fut tenu en suspicion par les préfets de Napoléon pendant toute la durée de l'Empire. Au retour des Bourbons, cet incompréhensible personnage se jette de nouveau dans l'opposition et marie son fils Scævola à la fille du général Durand que l'Empereur avait fait duc de Rimini. Grand seigneur, chimiste et financier, ce Scævola est presque aussi complexe et presque aussi malaisé à définir que son père, le citoyen Guémeneuc. Sa fille Sabine résumait toute cette confusion de noms, de mœurs, d'idées. cette macédoine de principes qui fut le XIXe siècle. Elle était Croï et elle était Durand. Elle avait un grand-père qui avait été marquis avant d'être jacobin et un autre grand-père qui avait été garçon d'écurie avant d'être duc. Elle représentait la vieille noblesse mêlée à tout ce qu'il y a de moderne : la Science, la Révolution et l'Argent. Tout cela, à vingt ans, se brouillait dans sa cervelle. M. de Guémeneuc l'avait élevée à sa façon, qui n'était peut-être pas la bonne. Il avait fait d'elle son garçon de laboratoire, son commis aux écritures et son compagnon de chasse. Le père passait pour athée; rien n'annonçait que la fille dût être une dévote. Elle avait la permission de tout lire, et elle en usait. Elle sortait seule, à toute heure, mais bien armée. Un soir, elle tua presque un homme qui l'avait assaillie dans les bois. Ce qui donna à un vieux sceptique l'occasion de faire cette prédiction : « Soyez tranquille, elle ne tuera pas tous les hommes qui l'approcheront ! »

Une légende d'excentricités, une beauté royale et six cent mille livres de rente en terres : il n'y avait pas un seul homme dans sa province qui osât prétendre à épouser tout cela. M. de Guémeneuc ramena un jour de Paris le comte d'Argaud et le présenta à sa fille. Argaud avait alors un peu plus de quarante ans. Pendant les premières années de l'Empire il avait été le roi des gandins. C'est le nom qu'on donnait à la jeunesse élégante, aux pâles héritiers des dandies de 1840. Plus tard, le gandin devait s'épanouir dans le « cocodès », qui a pour femelles la cocotte et la cocodette,

suivant qu'on étudie l'espèce dans le demi-monde ou dans le monde vrai, et dont la floraison complète se place vers 1865. Après cette date, le cocodès dégénère en petit crevé, et un nouveau chapitre commence dans l'histoire du chic.

Argaud avait été un précurseur. Il avait lancé, dans le monde de la « haute bicherie », deux ou trois filles qui restèrent très demandées jusqu'en 1870. Il avait inventé le pantalon fleur de pêcher, importé sur nos plages le complet de serge bleue qu'il se faisait faire religieusement par Morgan, le tailleur du *Royal Yachting Squadron*, dans la grand'rue de Cowes. Il avait aussi imaginé la raie médiane qui, en s'élargissant, conduisait le gandin, par des gradations insensibles à ce qu'il appelait « la grande calvitie des hommes d'État ». En même temps, il évoluait, lui aussi, et se transformait. Quand il entra à la Chambre, ce fut un éclat de rire général :

— Toi, député? Elle est roide!

— Tais-toi donc, mon cher. C'est un pari que j'avais fait un soir, au Grand-Seize, avec Gramont-Caderousse. Il prétendait que je ne pourrais pas. Eh bien, quoi! ça y est.

— Et ça te coûte?

— Cent cinquante mille balles, pas un fiferlin de plus!

A la Chambre, il amusait beaucoup ses collègues en imitant Gil-Pérès, l'acteur du Palais-Royal. On faisait cercle pour lui entendre dire la fameuse phrase des *Jocrisses de l'Amour* : « La première fois que je la rencontrai, c'était chez un pâtissier... » Il mettait dans ces mots : « chez un pâtissier », tout ce qu'un cœur d'homme peut contenir de sensibilité, d'émotion, de dévouement. Il n'était pas moins beau dans l'immortel speech de *la Sensitive* : « Laure, ma chère Laure, enfin nous voilà seuls. Un mari n'est pas un maître... » Ces succès, pour n'être pas des succès de tribune, ne l'avaient pas moins posé dans le monde politique, d'autant plus qu'après avoir imité les comiques du Palais-Royal, il se risqua à imiter les ministres.

Quoi qu'il n'eût jamais dit un mot de sérieux, il était déjà mêlé à beaucoup d'affaires financières lorsqu'il fit la connaissance de M. de Guémeneuc et que l'idée lui vint d'épouser Sabine qui devait avoir pour dot les plus beaux haras de France. Il fit à la jeune fille l'effet d'un clown.

Elle voulut avoir un entretien particulier avec son prétendant.

— Monsieur, lui dit-elle, je suis toute disposée à vous donner ma main, mais je crains bien de ne pouvoir vous aimer.

Il fut un peu abasourdi.

— Tiens! Et pourquoi donc?

— Je ne saurais vous le dire, mais je sens cela.

— Alors?...

— Je devine ce que vous allez me dire. Pourquoi je vous épouse? Voici. J'ai vingt-quatre ans, la province m'assomme et j'ai envie de jouir de la vie.

— Ceci est très franc... et très raisonnable. Mon Dieu, il n'est pas absolument nécessaire que vous soyez folle de moi. Je suis un bon garçon, pas bête, très facile à vivre. Je connais mon Paris à fond, Je vous laisserai très libre, mais je vous donnerai des conseils, même pour votre toilette. Je m'entends aussi en meubles et en cuisine. Oh! vous verrez, je suis un homme précieux!

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Nous serons, reprit-elle, d'excellents camarades... Pourtant, si jamais il m'arrivait... d'aimer, eh bien! je vous avertirais loyalement.

— Hum! — fit le prétendant, avec une grimace que son prototype Gil-Pérès n'eût pas désavouée. — Ne me faites pas cette promesse. Cela me désobligerait. C'est à moi de m'en apercevoir, et je suis capable de m'en apercevoir avant vous. Dans ce cas-là, j'agirais au mieux de vos intérêts et des miens. Je vais vous dire sur quoi je compte. Vous serez la reine de Paris et les reines sont trop occupées, trop surveillées, pour mal faire. « La crise », comme dit Octave Feuillet, c'est bon pour les petites bourgeoises qui s'ennuient.

Tel avait été le contrat moral des deux époux. Il reconnaissait implicitement la liberté absolue du mari; il stipulait, explicitement, une liberté égale pour la femme jusqu'au jour où le mari opposerait son veto, dirait : « En voilà assez! »

Les débuts de Sabine firent sensation. Elle était grande, mince, elle rappelait l'idéale sveltesse des figures du Primatice. Un poète lui eût placé un croissant au front, un car-

quois dans les mains; il l'aurait vu courir pieds nus, sur les gazons argentés par la rosée. Mais la France d'alors était une nation sans poètes. Marcelin lui dessinait, tous les huit jours, dans *la Vie parisienne,* un type sur lequel elles essayaient toutes de mouler leurs personnes avec l'aide de Worth, le couturier, et de ces incomparables corsetières, les sœurs de Vertus. Ce type n'était que courbes et ondulations. Il empruntait la sensualité aux nymphes de Rubens, la légèreté et la grâce aux Dianes de la Renaissance. Croupe forte et arrondie, riche corsage, bras minces, jambes fines et allongées. Rêve d'une imagination païenne qui semblait vouloir multiplier jusqu'à l'invraisemblable les voluptés et les élégances du corps féminin! Madame d'Argaud réalisait ce rêve. Une petite tête dans un nimbe de cheveux blonds « crespelés », — c'était le mot des Gautier et des Saint-Victor, — dont les boucles descendaient sur le front; ces petites boucles indomptées qui symbolisaient les saillies du caractère, l'indiscipline morale, la fantaisie sans frein!... Des yeux bleus, à fleur de tête, pleins de lumière, de malice et de vie; le sourcil légèrement retroussé vers les tempes; des lèvres frémissantes, mobiles, qui changeaient de forme et d'expression, tantôt se contractant pour lancer une impertinence, tantôt détendues, entr'ouvertes, appelant un baiser.

Le comte d'Argaud mena sa jeune femme dans les petits théâtres et dans les restaurants à la mode. Il lui présenta tous les mauvais sujets de sa connaissance, qui étaient nombreux et variés. Il lui donna des notions d'argot, lui apprit le tarif et l'histoire de toutes les filles célèbres; avec qui était celle-ci, et avec qui celle-là. Il ne lui laissa ignorer aucune faiblesse des femmes qu'elle pouvait rencontrer, — les vieilles liaisons, les vieux crimes, les dessous, les tares petites et grosses, les ménages à trois et à quatre, ce que tout le monde sait et ce que personne ne dit. Une dame de sa famille essaya de lui adresser des remontrances sur cette affreuse éducation qu'il infligeait à Sabine :

— Tu lui dépoétises tout. La malheureuse jeune femme n'aura bientôt plus une seule illusion dans le cœur.

— Vous ne comprenez pas, ma tante! répondit le neveu; je l'inocule.

Il s'aperçut que cette belle personne possédait un tempérament, qu'elle avait des heures de docilité, d'abdication. Peut-être vit-il là un moyen de domination, une façon de la ramener à son niveau. Ou, simplement, peut-être était-il trop dépravé pour ne pas profiter de la découverte. Il applaudissait à ses excentricités, la trouvait « très drôle » quand elle avait « sa petite pointe », lui dessinait pour les bals masqués des costumes qui ne brillaient pas par la modestie. Bientôt elle n'eut plus besoin d'être stimulée, et toute la ville parla de ses inconséquences.

— S'il t'arrive malheur, polisson, c'est toi qui l'auras voulu ! dit encore la vieille donneuse d'avis.

— Mais non, mais non. Sabine connaît son devoir... Et puis, après tout, c'est toujours moi qui aurai eu le meilleur.

— Tu veux dire le haras de Guémeneuc !

Il venait, en effet, de gagner le Grand Prix avec un cheval qui provenait des écuries du beau-père.

Son influence s'étendait comme une tache d'huile. Ce député, qui ne faisait pas de discours, s'infiltrait dans les commissions. Cet homme d'affaires, qui ne parlait jamais d'affaires, était président de la Banque franco-brésilienne, de la Compagnie transocéanique de Navigation et de l'Immobilière de Bordeaux. Lorsque Duveyrier lui avait proposé Renneval comme conseil pour la Franco-Brésilienne, il avait vu tout de suite le parti à tirer d'un tel choix. Il ne croyait pas à la durée de l'Empire, et il était parfaitement décidé à ne pas s'enterrer sous les ruines d'un régime quelconque. La fidélité, c'était bon envers les Bourbons de la branche aînée. Mais eux, les membres de l'ancienne aristocratie, que devaient-ils aux Bonapartes ? Absolument rien, moins que rien. C'étaient les Bonapartes qui étaient leurs obligés puisqu'il prêtaient leurs vieux noms aux fêtes de Compiègne, leurs votes silencieux aux guerres impériales, leur argent aux emprunts, aux spéculations, aux grands travaux du règne.

« Napoléon renversé, pensait le comte d'Argaud, ma clef de chambellan devient un bibelot de famille, et tout est dit. Pourquoi pas une république où l'on pourrait tripoter ? Et on pourra toujours. »

Sabine accueillit Renneval comme un homme tout différent

de ceux qui jusque-là avaient composé sa société. En cinq ou six ans, elle avait épuisé tout ce que ce monde pouvait lui offrir d'idées ou de sensations. Un ennui furieux l'avait prise, avec un dégoût mortel d'elle-même et des autres. Elle faisait des efforts désespérés pour s'échapper d'un milieu dont elle avait consommé l'air respirable. Elle essaya des exotiques. On la vit traîner à sa suite une sorte de diplomate-enfant qui venait des pays tropicaux et que dévorait la fête parisienne. Cette ardente ingénuité l'amusa un moment. Il était beau comme Daphnis, mais si nul ! Ensuite elle fit des folies pour un jeune sculpteur qui décorait son château de Conflans. Il exposa au Salon de 1861 une Vénus Astarté qui lui valut la croix. On prétendait que la comtesse d'Argaud avait prêté quelques-uns de ses charmes à la statue. De là ce quatrain écrit d'abord sur une table de la brasserie des Martyrs, mais qui fit le tour du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain :

On peut dire en deux mots où gît
Le particulier de la chose :
C'est sa belle en Vénus qui pose,
Sa boutonnière qui rougit !...

Celui-là était du peuple : on s'en apercevait bien moins à ses manières et à son langage qu'à ses sentiments. Il lui mentait comme on ment à sa tante, l'exploitait en la trompant ; après quoi, il demandait pardon si lâchement, ce décoré de Vénus, que son repentir était plus écœurant que sa faute. Lorsqu'elle lui donna son compte, il lui dit de son air moitié piteux, moitié narquois :

— Vous me rappellerez quand vous aurez soif.

Elle lui répondit :

— Je n'en suis pas encore à boire au ruisseau.

Après cela, elle eut encore une crise de dégoût, alla se cacher dans un château au bord de la mer, en Bretagne. Personne ne sut rien d'elle pendant un mois. Un journal imprima que madame d'Argaud était dans une maison de santé ; un autre assura qu'elle était entrée aux Carmélites. Un beau soir, quelqu'un de son monde la rencontra dans une allée du Jardin Musard, habillée en homme et donnant le bras à une actrice des Délassements-Comiques.

Elle tombait aux pires énormités lorsque Renneval apporta un élément nouveau dans sa vie. Celui-là était peuple sans être canaille. Tour à tour gamin et chevaleresque, blagueur et emballé, fou et gai comme un enfant, après des colères léonines, — n'était-il pas complet? N'était-ce pas enfin l'amour, non plus l'amour de tête, ni l'amour des sens, mais l'amour sans épithète qui embrasse et absorbe tous les autres?

Il y avait six mois que cette question s'était posée pour la première fois devant Sabine, et cela seul lui avait fait du bien, car c'est quelque chose qu'un problème à chercher et, faute de mieux, l'âme vit d'une curiosité. Mais il vient un moment où cette curiosité ne veut plus attendre. Ce soir du 31 mai, Sabine s'était dit qu'elle saurait si Renneval était sincère.

— Mon amour, dites-vous, n'est rien auprès de mon ambition, — reprit-il après un silence. — Et si je vous répondais, moi, que mon ambition n'est rien auprès de mon amour!... Vous ne me croyez pas?... Mais presque tous les hommes en sont là. Croyez-vous que la politique nous amuse? Croyez-vous que la politique nous passionne? Allons donc! Pourquoi nous y jetons-nous? Pour dominer. Et pourquoi voulons-nous dominer? Pour vous plaire, pour vous fasciner, pour vous prendre, pour vous paraître plus grands; parce que nous savons que c'est ainsi que vous nous souhaitez et qu'il y a toujours de l'orgueil dans votre amour.

— Quelquefois, dit-elle, c'est de la pitié qu'il y a au fond de l'amour.

— Oui, il nous faut les deux. Nous avons besoin de votre admiration et besoin de votre pitié. De sorte que, quand nous parlons aux hommes, c'est aux femmes que nous pensons. Notre triomphe ne vaut que si nous pouvons le partager avec celle que nous aimons. Il faut que nous sachions qu'elle est là dans la foule, le cœur délicieusement ému, ivre de notre apothéose. Il faut que nous puissions venir dire à la chère créature, femme ou maîtresse : « Vous m'avez voulu célèbre, puissant, applaudi. Vous avez voulu que le monde s'arrêtât devant mes tableaux, dévorât mes livres, sût par cœur mes vers, obéît à mon éloquence. J'ai réalisé votre désir. Voilà ma force, ma gloire, mon génie. Je les jette à

vos pieds. Prenez tout cela et donnez-moi en échange un baiser, et que ce baiser-là dure toute ma vie !

Sabine eut un cri sourd, un tressaillement de tout son corps. Elle se rapprocha vivement.

Tout à coup, changeant de voix :

— Sapristi ! cria-t-il, mais votre cocher a perdu la tête ou il se moque de nous ! Savez-vous où nous sommes ? Dans l'avenue de Wagram. Voilà l'Arc de Triomphe !

Il tira sa montre et chercha à voir l'heure qu'il était.

— Et moi qui commençais à vous croire ! — dit Sabine, d'un ton glacé. — Avouez donc que vous n'aimez qu'une chose au monde, votre succès.

— Mais, — murmura Renneval, embarrassé, — n'était-il pas convenu ?...

— Sans doute ! Je vais exécuter mes conventions. Le cocher ne se moque pas de nous et n'a pas perdu la tête ; il obéit aux instructions que je lui ai données. J'avais voulu tenter une épreuve, savoir si une soirée passée auprès de moi pourrait vous faire oublier vos anxiétés de candidat... Il paraît que non.

— Vous savez bien que je vous aime ; mais, franchement, un soir comme celui-ci...

— C'est justement un soir comme celui-ci qui convenait à mon expérience. La voilà faite. Elle n'a pas réussi. Je vous avais demandé un quart d'heure et je vous ai pris une demi-heure. Mais les chevaux vont bien et vous serez vite de retour à Montmartre. Pour moi, je suis arrivée.

L'Arc de Triomphe, dont Renneval avait entrevu la silhouette, n'était plus visible. La voiture, qui courait depuis quelques instants par des rues non bâties et éclairées de rares réverbères, franchit une grille et tourna dans une cour sablée. Elle stoppa au pied d'un perron de sept ou huit marches qu'abritait une large véranda.

— Adieu, dit-elle, et sans rancune !

— Je ne vous quitte pas, dit Renneval. Au diable l'élection ! mon unique affaire, ce soir, est de vous aimer.

— Réfléchissez encore !

— Je ne réfléchis jamais. Il n'y a en ce moment pour moi qu'une seule personne au monde : Sabine d'Argaud.

— Alors, venez.

Une femme de chambre silencieuse les introduisit dans un vestibule sombre, puis dans un salon où Sabine laissa Renneval.

— Ayez patience, dit-elle en souriant, je reviendrai dans quelques minutes.

Resté seul, il entendit le sable de la cour crier de nouveau sous les roues de la voiture qui s'éloignait. Quand ce bruit se fut éteint, un profond silence régna autour de lui. On se serait cru au fond des bois, et un vague crépitement de feuillages traversés par le vent ajoutait à l'illusion. Il s'approcha d'un grand cartel Louis XIV qui battait pesamment les secondes et, à la clarté d'un candélabre solitaire posé sur la table, vit qu'il n'était que dix heures.

« En ce moment, pensait-il, le boulevard est en fièvre, mon nom est sur toutes les bouches... » Et lui, que faisait-il là, pendant qu'on l'attendait, qu'on l'acclamait peut-être ?... C'était stupide de se laisser ainsi enlever, séquestrer... Les minutes s'écoulaient. Il y avait trois quarts d'heure que Sabine avait disparu. Serait-ce une mauvaise plaisanterie ? Ou un guet-apens ?

« Si à onze heures et demie elle n'est pas là, se dit-il, j'ouvre cette fenêtre et je saute dans la cour !... »

A onze heures et demie moins cinq, la porte s'ouvrit, et, sur le seuil d'un autre salon très éclairé, Sabine parut dans la splendeur d'une merveilleuse toilette de cour, une toilette toute blanche. Une tunique de gaze, sur une jupe de faille, relevée et attachée par des bouquets de camélias vivants : une traîne de velours qui balayait le parquet. Des diamants au corsage, au cou, aux oreilles, dans les cheveux : un prisme, un éblouissement.

— Je me suis parée pour vous, dit-elle d'une voix humble et tendre.

Alors il vit qu'elle tenait des télégrammes dans sa main tremblante.

— Je ne vous ai pas dit la vérité tout à l'heure. Je voulais voler à vos amis le plaisir de vous annoncer votre triomphe. Vous êtes trois fois élu.

Il la saisit dans ses bras et l'étreignit passionnément.

Elle se laissa glisser sur ses genoux :

— Je ne suis pas digne de toi, mais je t'adore et je suis ta servante.

Douze heures après, Renneval, rentrant chez lui, trouva Pouillard endormi sur un canapé dans la salle à manger.

— Enfin, c'est toi! — cria Pouillard en se dressant. — D'où sors-tu? Tu peux te vanter de nous avoir fait une peur! Je me demandais si ces gueux-là ne t'avaient pas fait assassiner. Chaumontel parlait de faire des barricades et de marcher sur les Tuileries. Nous avons couru toute la nuit... Ah çà! où étais-tu?

— Cela, mon cher, — dit Renneval, à la fois solennel et souriant, — cela, je ne le dirai jamais.

Puis, se ravisant :

— Il faudra toujours qu'on le sache plus tard... quand on écrira ma vie... Tiens, je vais tout te raconter.

VII

La triple élection de Renneval l'avait fait monter du troisième au premier rang. Son début à la tribune fut une surprise. Plus rien de ces violences, de ces amertumes qui avaient signalé ses discours dans les réunions publiques. Il posait hardiment ses principes; mais, plein de courtoisie envers les personnes, semblait étranger à tous les mauvais souvenirs du passé. Sans l'avouer, et tout en l'applaudissant, la gauche le trouvait un peu mou. A droite, on disait ironiquement: « Mais c'est un discours-ministre! » A quoi un vieux centrier répondait: « C'est plus qu'une fortune politique qui commence, c'est un parti qui naît. »

La nouvelle importance prise par Renneval faisait gagner un grade à tous ceux qui composaient son état-major. Renneval occupait maintenant sept ou huit secrétaires, mais les anciens gardaient la primauté. Eux seuls avaient encore quelquefois le privilège de voir le grand homme qui ne recevait plus que sur lettre d'audience. Plus de déjeuners improvisés

sur la grande table ; peu à peu tous les détails, toutes les habitudes qui sentaient la bohème, se corrigeaient et s'éliminaient. Le quai de Béthune, choisi dans un jour d'humeur noire ou d'ascétisme artistique, était trop loin de la Chambre, de la Bourse, de l'Opéra, des grands clubs, de tous les points où l'on sent battre le pouls de Paris, trop loin surtout de ce boulevard où se concentrait la vie nocturne, de huit heures du soir à deux heures du matin. On loua un premier rue de la Chaussée-d'Antin.

— Vous verrez, — dit Pouillard à Alban, — c'est presque aussi bien que chez un dentiste américain. Quand nous serons là, je me ferai une tête de diplomate. Pourquoi pas? Je suis capable de mourir dans la peau d'un ambassadeur. Tout arrive !

Et, s'effaçant contre la porte, comme un huissier, il annonçait :

— Son Excellence monsieur Pouillard, ambassadeur de la République française !

Puis, se reprenant :

— Mais non, il n'y a pas de danger, avec Renneval ! Ce garçon-là est le roi des ingrats. Quand il sera ministre, il m'offrira d'être concierge du ministère... Et pourtant, vous l'avez vu, c'est moi qui ai fait son élection.

Cet été-là fut délicieux pour Alban. Il faisait des progrès rapides dans l'intimité des Louvet. Le vieux poète l'appelait « mon cher enfant », et le chat grimpait sur ses genoux dès qu'il était assis.

Un soir, Alban trouva le vieillard occupé à écrire sur la première page d'un volume qui semblait fraîchement sorti des mains de la brocheuse. Sur la couverture jaune on lisait : *L'Ame en Prison*, — nouvelles poésies, par Juste Louvet. — La dédicace manuscrite portait ces mots : « A mon jeune ami Alban Vernier. *Toile, lege.* »

— Prenez, — dit Louvet, de sa voix lente et attristée. — C'est un cri de découragement, presque un adieu.

— Oh ! ne dites pas cela !

— C'est la vérité. La jeune génération appelle d'autres maîtres et, d'ailleurs, mes forces sont à bout... La barbarie

nous submerge. Vous et moi, nous sommes les derniers des idéalistes. Quel est le sort réservé à ce petit livre? Je ne sais. Peu m'importe. Je suis de ceux qui chantent pour chanter, parce que c'est le destin. J'ai horreur de la réclame. Cependant je sais que vous écrivez dans plusieurs journaux et je ne vous défends pas, à l'occasion, de dire au public...

— Merci, maître! Vous m'avez deviné. J'allais justement vous demander la permission...

— Tout ce que je désire, reprit Louvet, c'est que mes vers aillent à ceux pour lesquels j'écris. Qu'une âme de choix, une seule, vibre à mes accents, et je n'aurai pas travaillé en vain.

Le poète s'étant éloigné un instant, Alban demanda à Marguerite :

— Est-ce que votre père est souffrant, mademoiselle?

— Lui? Il ne s'est jamais mieux porté.

— C'est qu'il parlait tout à l'heure d'un prochain adieu à la poésie. Il me disait que ses forces sont à bout.

— Oui, il dit ça. C'est une manière de parler. Il ne faut pas y faire attention.

Après un moment, elle ajouta :

— Savez-vous qu'il vous aime joliment, papa! On peut dire qu'il vous gobe. Il me disait hier : « Personne n'écoute comme M. Vernier. »

— On écoute bien quand on écoute avec plaisir! — répliqua Alban, que le mot « gober » avait frappé désagréablement.

— Oh! sans doute! acquiesça humblement Marguerite en baissant les yeux sur sa broderie.

Peu à peu, il prit l'habitude de venir chaque soir. Après le dîner, Louvet descendait au jardin et s'installait sous un berceau de clématite. Quand il s'était assuré que nul courant d'air traîtreux ne menaçait sa nuque, il commençait ses doléances, racontait ses relations avec les principaux personnages de son temps, hommes de lettres, hommes d'État, académiciens, grands seigneurs, journalistes, éditeurs, et, à la fin de la soirée, il ne restait pas grand chose du XIXe siècle. Alban défendait son époque, mais de façon à ne pas heurter l'humeur chagrine du poète, qu'il jugeait « un peu aigri » et

qu'il eût voulu plus juste envers certaines gloires inattaquables. Quelquefois survenaient des visites : des bas-bleus, des poètes de province, des voisins, entre autres un curieux couple de professeurs nommés Villemort et La Jaunaye, tous deux chimistes, demeurant dans la même maison, inséparables et se querellant sans cesse. L'étude des mêmes faits pendant trente ans les avait conduits à des conclusions radicalement opposées. La Jaunaye siégeait au banc d'œuvre à Saint-Sulpice, Villemort avait un haut rang dans la franc-maçonnerie. Les jours où ils étaient là, s'engageaient des mêlées homériques sous le berceau de clématite. Alban, qui représentait le spiritualisme laïque, essuyait le feu des deux partis. Marguerite allait et venait, s'asseyait sur un tabouret aux pieds de Juste Louvet, qui caressait distraitement ses nattes; elle assistait en souriant à un épisode de la bataille, puis se relevait, rentrait dans la maison, où elle tracassait les touches du piano.

— Joue une sonate! criait son père. Cela calmera ces messieurs.

De temps en temps, le poète, d'un mot, demandait des nouvelles de l'article promis :

— Est-ce que vous y pensez toujours?... Si le temps vous manque, il ne faut pas vous inquiéter de cette misère. J'y tenais un peu, je l'avoue, parce que vous êtes le seul qui me compreniez parmi les hommes de votre âge. Mais pourtant, je saurai, s'il le faut, sacrifier cette joie, après tant d'autres!

Et Alban le rassurait. L'article était dans sa tête. Il était écrit. La copie était à l'imprimerie. Il avait corrigé l'épreuve. Il espérait le faire passer le lendemain, ou le surlendemain, si la politique n'était pas trop encombrante.

— Oui, c'est cela: elle envahit tout, la politique. Les pauvres poètes peuvent attendre !

Enfin l'article parut. Il avait pour titre : *Une grande œuvre et un grand caractère*. Quatre colonnes débordantes d'enthousiasme. Lorsque Alban se présenta le lendemain, Marguerite lui dit vivement :

— C'est pour le coup que papa vous porte dans son cœur!... Il est allé chez l'éditeur : on avait demandé cent cinquante exemplaires ce matin.

Elle ajouta :

— Il est au jardin. Il vous attend.

Alban vit dans ces mots si simples un encouragement, et il lui sembla — était-ce une illusion ? — que la main de Marguerite répondait à sa pression avec une émotion inaccoutumée.

Du plus loin que le poète aperçut Alban, il se leva et fit deux ou trois pas à sa rencontre.

— Arrivez donc !... Il faut que je vous embrasse, mon fils, mon cher fils... car, en vérité, je ne puis vous donner un autre nom.

— Quoi ! vous m'avez deviné ? — murmura Alban en lui rendant son étreinte. — C'est vrai que je puis espérer ?

Juste Louvet se recula.

— Deviné quoi ?

— Que j'aimais mademoiselle Marguerite.

— Vous aimez Marguerite ? Vous aimez Marguerite ? Vous aimez Marguerite ?

Louvet répéta cette phrase trois fois sur trois tons différents qui correspondaient à trois états d'âme successifs, la surprise, l'irritation, la moquerie.

— Vous aimez cette petite fille qui fait ses gammes là-bas ?... Qui diable se serait douté de cela ?... Et moi qui me figurais, moi qui avais cru que vous veniez ici pour causer avec un poète, pour recueillir de près ses inspirations !

— Je vous assure, maître...

— Moi qui vous montrais le fond de mon âme ! moi qui vous traitais comme un fils !...

— Hélas ! c'est justement ce qui...

— Hé ! monsieur, il s'agissait d'une parenté intellectuelle !... Vous, vous n'épousiez ma cause que pour épouser ma fille... Monsieur Alban Vernier, vous m'avez mis dedans : l'expression est brutale, elle est vulgaire, mais elle est exacte.

— Je vous affirme qu'en écrivant cet article...

— Et puis, voyons, est-ce que cela a le sens commun ? Est-ce qu'on aime mademoiselle Marguerite ? Une gamine que j'ai retirée de pension l'année dernière et qui portait des jupes courtes il y a deux ans ? Je suis sûr qu'elle a encore une poupée cachée dans quelque armoire. Peut-on se la figurer tenant une maison ? Je suis trop pauvre pour la doter...

— Oh! je ne songeais pas à ces choses-là! dit Alban, froissé.

— Mais j'y songe, moi! Car, enfin, il faut vivre. Êtes-vous riche? Non? Je le pensais bien. Quelles sont vos ressources?

— Je donne des leçons. Je plaide de temps en temps, j'écris çà et là.

— Oui... Vos articles attendent trois mois sur le marbre; j'en sais quelque chose.

— Ils passent immédiatement quand c'est de l'actualité!

Louvet eut un ricanement amer.

— J'entends!... On ne fait faire antichambre à votre prose que quand elle a le mauvais goût de s'occuper d'un vieux poète insignifiant et oublié.

— Je n'ai pas dit cela!

— A peu près!... Enfin, monsieur, vous me permettrez de vous dire qu'avec des moyens d'existence aussi vagues, aussi précaires, aussi aléatoires, on ne doit pas penser à se mettre en ménage; on n'a pas le droit de condamner sa femme et ses enfants — on en a toujours des kyrielles, quand on se marie jeune! — à la médiocrité, à la gêne, et peut-être à quelque chose de pis.

A la fois atterré et blessé, Alban s'inclina en balbutiant :

— Je me retire.

— Je ne vous retiens pas, — répondit l'impitoyable Louvet. — Après ce qui vient de se passer, vous comprendrez que vos visites dans cette maison seraient pour nous tous pénibles.

— Je le comprends.

Le jeune homme sortit sans regarder derrière lui. Cette nuit-là et la journée qui suivit furent cruelles à passer. Plus cruelle encore l'heure qui, depuis plusieurs mois, ramenait sa visite quotidienne aux Louvet. Aucun bruit ne montait de la petite maison; vers le soir, quand les oiseaux se mirent à chanter doucement dans les arbres de ce jardin, son paradis perdu, une tristesse mortelle lui serra le cœur et il se laissa tomber sur sa table de travail, la tête dans ses mains, avec un lourd sanglot.

— Ne te chagrine pas, dit une voix rude et tendre.

Il leva les yeux. La grande Apolline se tenait droite, le regardant avec des yeux étincelants.

— Ne te chagrine pas ! C'est pour ton bien. C'est Dieu qui le veut.

— De quoi me parles-tu, Pol ? Je ne t'ai pas fait de confidences.

— Non, mais j'ai deviné. Ils ne veulent pas de toi : tant mieux !... Ce n'est pas la femme qu'il te faut !

— C'est méchant, ce que tu dis, c'est abominable !... Sais-tu ce que tu es ? Tu es une jalouse. Tu m'aimes trop ! Tu m'as élevé et tu ne veux pas me partager avec une autre. Tu ne veux pas que je sois heureux... Eh bien, Pol, retiens ceci : je n'aurai pas d'autre femme que Marguerite Louvet.

Apolline rentra dans sa cuisine, sans répondre un mot, la conscience un peu troublée. Elle, jalouse ? Était-ce vrai ?

Oui, peut-être. Mais la jalousie ne pouvait être un grand péché, car il est écrit, dans l'Ancien Testament, que Dieu était jaloux quand les Hébreux sacrifiaient aux idoles. La petite Louvet, c'était l'idole. Cette pensée justifia et fortifia sa haine naissante.

Alban reprit son ancienne existence, toute de labeur acharné. Insatiable de travail, il faisait, chez Renneval, la besogne de deux secrétaires. Pouillard finit par s'en étonner :

— A qui en avez-vous ? Vous vous rendrez malade.

— J'ai hâte de me faire une position, de gagner de l'argent.

— Ah bah ! vous y venez, comme les autres !...

— Oh ! mes idées n'ont pas changé !... Mais il faut de l'argent pour se marier.

— Vous marier ? — cria Pouillard, presque douloureusement. — Ne faites pas cela, mon pauvre petit ! Je sais ce qu'il en est. Je n'avais pas votre âge quand je me suis mis la corde au cou.

En effet, Pouillard, encore étudiant, avait épousé sa maîtresse, une lingère des *Magasins du Panthéon*. Il en avait eu quatre enfants, tous vivants et doués d'un vigoureux appétit. Bon mari et surtout bon père, mais en cachette, il ne parlait jamais de son intérieur. Les camarades en connaissaient pourtant tous les détails et les avaient racontés à Vernier :

comment Pouillard rapportait, dans sa serviette d'avocat, des côtelettes, achetées en route, qu'il faisait cuire lui-même sur l'unique feu du logis, et comment on l'avait trouvé faisant marcher la machine à coudre ou raccommodant les culottes des petits, quand madame Pouillard était en couches, et mille autres traits de cette bohème mariée où se débat et s'use, à Paris, la jeunesse de beaucoup d'hommes de talent. Ces jours de misère étaient loin. Madame Pouillard avait une bonne, et les aînés allaient au collège. Oui, ces jours étaient loin, mais Pouillard était tenté de les regretter. Car de nouvelles épreuves étaient venues, pires peut-être que les premières. Impossible de recevoir personne ou de conduire nulle part une femme qui répondait à tout : « Ah! je vous crois! » ou encore : « Tiens! c'est bien sûr!... »

Alban, qui savait cela, s'efforça de faire comprendre à Pouillard, sans l'offenser, que son cas, à lui, était différent.

— Le mariage auquel je songe, dit-il, ne peut me nuire dans ma carrière. Loin de là! C'est moi qui ne suis pas à la hauteur : le père me l'a fait entendre.

Peu à peu, cédant au besoin de se confier, il raconta l'histoire tout entière à Pouillard, laissa échapper le nom de Louvet.

— Le père Louvet est un vieil avare. Il agiote sur les terrains.

— Lui? Un poète!

— Ah! mon pauvre petit, comme vous êtes candide! Louvet est à l'affût des rues et des boulevards à percer. Il suit Haussmann à la piste.

— Mais personne ne demande plus haut que lui la chute du gouvernement!

— Et personne ne souhaite plus ardemment sa durée pour le succès de ses combinaisons. Je ne sais pas où il en est de ses petites opérations ; mais il est évident qu'il ne se soucie pas d'écorner son capital pour marier sa fille ni d'avoir un jeune ménage à nourrir.

— Ce que vous m'apprenez là me montre le but encore plus loin que je ne pensais!

— Pourquoi donc? Un de ces jours, vous mettrez la main

sur quelque bonne affaire. Renneval vous aidera. Mais, j'y songe : il a justement ce qu'il vous faut !...

Il se leva brusquement et, sans dire un mot de plus au jeune homme, entra dans le salon voisin. Peut-être crut-il avoir refermé la porte, mais elle demeura entr'ouverte et Alban entendit le dialogue suivant :

— Tu es là?... Dis donc, il y a Vernier qui veut se marier.

— En voilà une idée ! Est-ce qu'on se marie?

— Je sais bien, c'est idiot. Je le lui ai dit, mais il y tient.

— Alors, laisse-le faire.

— Oui ; mais le père de la jeune fille... c'est ce vieux diable de Louvet... refuse de la donner sous prétexte que Vernier n'a pas de position.

— Qu'est-ce que j'y peux?

— Tu y peux beaucoup. Voyons, nous avons le duc de Lunebourg-Meyringen. Combien de temps mettra-t-il à perdre ses procès, cet animal-là?

— Cinq ou six ans... dix, si on sait s'y prendre!

— Parfait! Tu ne peux pas le garder : tu en as déjà trop sur les bras. Donne-le à grignoter à Vernier. Il s'y installera comme dans un fromage de Hollande, et, quand le duc de Lunebourg sera fini, il n'aura pas de peine à trouver autre chose : il sera lancé.

— C'est très bien, mais j'ai promis le duc de Lunebourg à Narcisse Borel.

— Tu sais ce qu'il dit de toi, le petit Borel?

— Non. Qu'est-ce qu'il dit?

Pouillard prit sur la table un journal et y chercha quelque chose.

— *Aspic* du 9 juillet : « Un symptôme rassurant. Voilà les grandes dames qui viennent à la démocratie. L'une d'elles, dont les charmes ne font plus de doute pour personne depuis l'avant-dernière exposition de sculpture, a tenu à payer les frais électoraux d'un de nos nouveaux députés, chez qui la fortune n'est pas encore à la hauteur des dons oratoires et des agréments extérieurs. Cette dame est trois fois généreuse et on espère que ce bel exemple sera suivi. Le public voit que le roman d'un jeune homme pauvre est susceptible de plus

d'un dénouement. » — Pas de signature, mais je sais que c'est de lui.

— Mais pourquoi fait-il cela?

— Pour rien. Pour toucher vingt francs. C'est dans sa nature de produire ces choses-là, comme les pruniers portent des prunes.

Renneval éclata d'un rire qui parut légèrement forcé à son jeune secrétaire.

— Que veux-tu, mon vieux Pouillard! il faut bien que tout le monde vive.

— Alors, tu laisses le duc de Lunebourg à Borel?

— Diable, non! Adjugé le duc de Lunebourg à Vernier.

Un moment après, Renneval entrait dans la salle, suivi de Pouillard.

— Mon cher Vernier, il se présente une mission de confiance qui réclame, pour de longues années, les services d'un homme exceptionnellement honnête et habile. Un prince allemand qui a perdu sa souveraineté, mais qui possède encore une immense fortune, est engagé dans divers procès avec sa famille, avec ses anciens sujets et avec diverses personnes. Il cherche un avocat qui veille d'une façon permanente sur tous ces intérêts. Il s'est adressé à mon collègue et ami le comte d'Argaud, qui, à son tour, me l'a envoyé. Et moi, sur-le-champ, j'ai pensé à vous. Cela facilitera l'exécution de certains projets qu'une heureuse indiscrétion m'a fait connaître, et que j'approuve pleinement. Je fais plus que les approuver : je veux aider à leur accomplissement. Louvet est mon ami. C'est un homme que j'honore grandement. Je dîne avec lui la semaine prochaine. Je lui parlerai de vous et je le déciderai. C'est moi qui vous marierai.

Lorsque Juste Louvet apprit qu'Alban allait manier les millions d'une Altesse Sérénissime, — Renneval ajouta qu'il avait des chances d'être député aux élections prochaines, — le vieux poète fit ses réflexions, et le résultat de ces réflexions fut un petit billet adressé à son jeune voisin :

« Mon cher enfant,

» Venez ce soir à l'heure de la soupe ; nous dînerons *en famille*. Vous me direz, j'en suis sûr, que vous avez compris

et pardonné l'émoi d'un père à qui l'amour vient prendre son unique trésor, son dernier bien. Moi, je vous dirai que je suis résigné et heureux.

» Paternellement à vous.

» JUSTE LOUVET. »

Transporté de joie, Alban montra cette lettre à Apolline, qui restait silencieuse.

— Allons, grande bête, promets-moi que tu l'aimeras!

Apolline répondit :

— Je tâcherai.

AUGUSTIN FILON

(A suivre.)

L'ÉLÉPHANT D'AFRIQUE

Je suis un ancien chasseur et tueur d'éléphants d'Afrique, mais j'ai déposé les armes, et ma voix se joint à celles qui demandent pitié et protection pour ce pauvre animal. Car l'éléphant d'Afrique est en train de disparaître. Au XVIIIe siècle, il se trouvait dans presque toute l'Afrique centrale ; son domaine commençait, tout autour du continent noir, à une centaine de kilomètres de la côte; la Barbarie, la Tripolitaine, l'Égypte, le Sahara, étaient alors les seuls pays dépourvus de ces animaux. Déjà l'éléphant avait reculé, car, vers le IIe siècle de l'ère chrétienne, il habitait toute la région de l'Atlas, presque jusqu'à la Méditerranée. Or aujourd'hui, on compte facilement les régions dont il a fait son dernier refuge; ce sont : le Katanga, les sources du Zambèze, le Haut-Nil, les bords du Victoria Nyanza, le centre de la boucle du Congo (la forêt équatoriale exceptée), le nord de l'Oubanghi et les environs du Tchad, quelques parties du Soudan et du pays de Kong. L'habitat de l'éléphant s'est réduit à peu près au dixième de la surface qu'il couvrait autrefois.

On peut prévoir dès maintenant, si on tient compte des résultats de la chasse pendant les trente dernières années, la date de la disparition de l'espèce africaine. Il est donc utile et il est urgent de plaider la cause de l'éléphant, ce que je vais faire : d'abord je présenterai au public l'éléphant comme j'ai appris à le connaître au cours d'une dizaine d'années de

chasse ; ensuite je dirai comment on le traite aux Indes et les services qu'il y rend ; comment on le maltraite en Afrique, les services qu'il y pourrait rendre, et ce qu'il faut faire pour le sauver.

*
* *

Il est difficile de fixer avec quelque exactitude l'âge auquel peut arriver l'éléphant. Les observations faites aux Indes sur les éléphants domestiques donnent le chiffre approximatif de cent vingt ans ; comme on croit dans ce pays que les éléphants domestiques vivent moins longtemps que les éléphants sauvages, nous pouvons supposer que ceux d'Afrique atteignent environ cent cinquante ans. Il est également malaisé de distinguer dans une troupe les vieux éléphants des jeunes, mais j'ai remarqué que les animaux âgés ont les tempes creuses, la mâchoire saillante ; ils sont maigres et osseux comme s'ils se trouvaient en dépérissement. La taille moyenne, établie d'après une quarantaine de mensurations que j'ai réunies, m'a donné pour les éléphants adultes mâles trois mètres dix-neuf centimètres et pour les femelles deux mètres quatre-vingt-treize centimètres. Il m'est arrivé d'en tuer de beaucoup plus grands, entre autres un mâle de trois mètres soixante-neuf, une femelle de trois mètres dix-neuf centimètres, mais ce sont des exceptions. Le petit, à sa naissance, mesure entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix centimètres ; son poids est déjà d'une centaine de kilogrammes.

Il est absolument certain, comme l'affirment les naturalistes les plus célèbres, depuis Pline jusqu'à Buffon, que l'éléphant ne se reproduit pas en domesticité. Cette assertion a été confirmée par deux cents ans d'observation aux Indes, aussi bien dans les kraals (parcs de dressage) que chez les particuliers. Tous les faits que l'on avance contre cette règle sont démentis par l'expérience ; d'ailleurs, dans la plupart des exemples que l'on cite de femelles ayant mis bas à l'état domestique, on ne peut fixer exactement la date à laquelle elles ont été enlevées à l'état sauvage ; il est probable qu'elles étaient déjà grosses lors de leur capture.

Aux Indes, la chasse à l'éléphant étant absolument interdite, ces animaux sont moins méfiants qu'en Afrique, et on a

pu les étudier de fort près à l'état sauvage; nous empruntons donc aux observations faites dans ce pays des renseignements sur leur reproduction. Il y a d'ailleurs entre les deux espèces africaine et asiatique beaucoup de points de similitude. La seule différence caractéristique est que l'espèce africaine a le front fuyant et les oreilles démesurées.

A l'état sauvage, les femelles commencent à porter vers seize ans ; elles portent, pour un mâle vingt-deux mois, pour une femelle dix-huit. Tant que le petit tette, c'est-à-dire pendant six mois, la nature leur défend d'augmenter leur progéniture. Cela met entre les naissances un intervalle de deux ans et demi. On voit souvent des femelles accompagnées de plusieurs petits d'âge différent.

Comme la plupart des animaux, l'éléphant est doué, dès sa naissance, d'une forte résistance à la fatigue. Dans l'Afrique centrale, j'ai souvent vu, dans des troupeaux d'éléphants, des femelles avec leurs petits, et j'ai remarqué que ceux-ci suivaient facilement leur mère dans ses marches forcées; au moindre danger ils se réfugient entre ses jambes, ou sous sa poitrine. Pour teter, le jeune éléphant jette sa trompe de côté, et se sert des lèvres, et non de sa trompe comme certains naturalistes l'ont cru. La sollicitude de la mère pour sa progéniture est tout à fait touchante ; aucun animal n'en montre davantage ; elle ne songe qu'à aider son petit ou à le protéger. Monte-t-elle une côte? elle le pousse de sa trompe repliée ; traverse-t-elle une rivière? elle le fait nager devant elle, le soutient et le dirige ; si la forêt devient épaisse et difficile, elle le met à l'abri derrière ou sous elle et lui ouvre un passage. Lorsqu'il commence à manger, c'est elle qui lui choisit les fruits ; elle les place devant lui afin de lui enseigner à les prendre. Au bord des fleuves, avant de se baigner elle-même, elle administre à son rejeton une douche consciencieuse.

Les éléphants mâles à l'état sauvage, et quelquefois aussi après plusieurs années de domestication, sont sujets à des accès de férocité périodiques, plus spécialement à l'époque du rut ; ils deviennent alors fort dangereux, non seulement pour leurs congénères, mais pour l'homme. Mais ces accès sont très rares chez les éléphants domestiques et surtout exceptionnels chez les femelles.

La trompe, malgré sa force prodigieuse, est la partie la plus délicate et la plus sensible du pachyderme. Aussi, loin de l'exposer en la mettant en avant lorsqu'il se jette sur un ennemi, il la replie avec soin, laissant ses défenses seules recevoir le choc ; même, quand il court, il la roule à moitié, la ramène sous sa tête et ne tourne en avant que l'extrémité par laquelle il saisit les émanations qui lui servent à se diriger, car de ses sens c'est l'odorat qui joue le principal rôle. Si l'animal marche avec méfiance, craignant un piège, sa trompe pend jusqu'à terre et tâte le terrain de son extrémité repliée, avant qu'il pose le pied. Pour déraciner les arbres dont les rhizomes servent à sa nourriture, il les renverse non avec sa trompe, mais avec sa tête, appuyant son front contre le tronc. Sa trompe ne lui sert guère, en général, que pour les besognes délicates : elle va chercher les fruits, les sent, les choisit, prend les petites branches et les pèle délicatement. A l'abreuvoir, elle se transforme en tuyau de pompe, et, après s'être désaltéré, l'éléphant s'en sert pour s'en asperger dans tous les sens ; à défaut d'eau, si le soleil le brûle, il aspire du sable ou de la terre et se les souffle sur l'échine pour se rafraîchir. Enfin, lorsqu'il est accablé de chaleur et de fatigue, il va chercher avec sa trompe dans son propre gosier de l'eau qu'il dégorge, et il s'en arrose le dos et les épaules. Enfin la trompe est un organe d'odorat tellement puissant que, si le vent est favorable, elle flaire la présence de l'ennemi à plusieurs kilomètres.

Par contre, les autres sens de l'éléphant sont des plus imparfaits : l'œil ne distingue les objets qu'à peu de distance, et encore ne semble-t-il pas discerner entre un homme et une antilope, si l'odorat ne l'aide pas ; combien de fois, ayant le vent en ma faveur, ne me suis-je pas approché d'un troupeau d'éléphants au repos ? Remuant leurs immenses oreilles, ils avaient l'air de s'interroger sur notre identité ; leur trompe s'agitait bien en tous sens, cherchant une émanation révélatrice, mais le vent n'apportant aucun indice, ils restaient impassibles devant ceux qu'ils craignent le plus au monde et dont l'odeur, s'ils avaient pu la sentir, les eût fait fuir depuis longtemps.

L'œil est médiocre, et l'oreille aussi. L'éléphant ne perçoit

que les bruits d'une certaine intensité et tout à fait à proximité.

Les défenses dont la valeur commerciale cause la perte de l'éléphant sont avant tout des armes de combat. C'est par les défenses que les plus forts se font obéir des récalcitrants, imposent le respect dans le troupeau, repoussent les intrus. Accessoirement les défenses servent à l'animal pour écorcer des arbres, déterrer des racines et aussi pour se reposer : il les appuie lorsqu'il sommeille sur la fourche ou les branches transversales d'un arbre. Les mâles adultes portent des défenses d'une quinzaine de kilogrammes, les femelles, quatre kilogrammes en général; il y a des exceptions à cette règle : j'ai tué des mâles dont les défenses pesaient trente, trente-huit, quarante-deux et même cinquante-deux kilogrammes, et on a remarqué à l'Exposition de Bruxelles une défense de quatre-vingt-onze kilogrammes, mais ce sont des cas fort rares[1].

La forme de l'ivoire diffère selon les pays; dans le Haut Zambèze, les défenses sont plutôt courtes et grosses; au Katanga et au Congo, longues et minces. Les spécialistes reconnaissent en Afrique plusieurs qualités d'ivoire. Le milieu habité, le genre de nourriture, doivent, je suppose, influer sur l'ivoire, comme sur la taille. Il y a des districts africains où la chasse est si acharnée que l'on ne donne pas aux éléphants le temps de manger, ni de dormir; on voit alors des animaux malingres, toujours sur le qui-vive, toujours traqués, menant l'existence la plus misérable qui soit. Leur taille et leurs défenses sont inférieures à la moyenne. Au contraire, dans certaines régions où les éléphants ont un peu plus de tranquillité, on en rencontre d'énormes, et c'est de ces régions que s'exportent les plus belles dents.

Il faut à un éléphant africain de quatre cents à quatre cent cinquante kilogrammes de vivres par jour. Son estomac, plein de nourriture, pèse à lui seul plusieurs centaines de kilogrammes; en déduisant l'eau qui s'y trouve, le contenu en végétaux mâchés excède, pour un repas, un hectolitre et demi. La base de sa nourriture est l'herbe, verte de préférence, cueillie aux environs des endroits humides; à défaut, il

1. En venant au monde, le petit éléphant a déjà aux gencives deux petites pointes blanches; à un an, elles sont grosses comme le doigt.

mange de la paille ; il aime les roseaux, les feuilles (en général les légumineuses), les écorces d'arbres qui entrent pour beaucoup dans son alimentation ; il est très friand d'arbustes épineux, de cactées et surtout des nombreux fruits qu'offre la brousse africaine selon les saisons. Il avale ces fruits entiers sans jamais les mâcher ; on les retrouve généralement ainsi dans ses excréments, quelquefois à peine dénaturés par les sucs gastriques. Les jeunes pousses du bambou sont aussi un de ses mets recherchés ; quand l'occasion s'en présente il dévaste en une nuit les cultures indigènes. Dans les champs de sorgho, il cueille délicatement avec sa trompe le bouquet de graines qui est au sommet de la tige, laissant celle-ci intacte. Le maïs, les cucurbitacées qu'il avale souvent entières, sont aussi très goûtés par lui. Il mange également les feuilles du tabac, déterre les patates douces et ne laisse que fort peu de chose après son passage dans les plantations. Une visite nocturne d'éléphants équivaut à un cyclone pour les cultivateurs africains.

Quand les éléphants mangent, c'est leur odorat qui les guide, en cela comme en tout ; ils prennent leur nourriture indifféremment le jour et la nuit. Ayant senti de loin le genre spécial de végétaux qu'ils désirent, ils marchent droit dessus ; ils flairent aussi l'eau à de grandes distances et y vont par le plus droit chemin. Une piste d'éléphants est donc une succession de lignes droites jalonnées par tout ce qui sert à leur subsistance.

Au bord des mares, après avoir bu, ils se couvrent de boue ; une fois qu'elle est sèche et qu'elle se fendille, ils se frottent aux arbres afin d'arracher ainsi de leur peau, en même temps que la boue où ils se trouvent pris, les énormes ixodes et les parasites qui s'attachent à leur cuir et les tourmentent. Lorsque la vase est imprégnée de principes salins, potasse, sel gemme, nitre, etc., les éléphants en sont très friands et en avalent de grandes quantités afin de se purger et de se débarrasser du grand nombre de vers courts et gros qu'ils ont dans les intestins.

Pendant les marches de voyage, les éléphants se suivent à la file indienne, arrachant, pour passer le temps, de droite et de gauche, des brins de végétaux. Les femelles qui ont des

petits sont toujours devant (comme chez la plupart des antilopes, d'ailleurs) ; l'instinct de conservation est plus développé chez les mères et elles font meilleure garde. A défaut de femelle avec un petit, c'est un vieux mâle qui prend généralement la tête ; les autres vieux viennent derrière le troupeau. Pendant les repas, au contraire, les éléphants se déploient sur une seule ligne, traçant des pistes parallèles; de cette façon chacun d'eux peut se nourrir comme bon lui semble.

Les éléphants font entendre des sons de deux natures, à mon avis : ceux émis par le gosier et ceux qui passent par la trompe. Les grognements profonds, qui ressemblent à ceux d'un énorme porc et par lesquels ils communiquent entre eux, et l'expression de la douleur chez les blessés viennent du gosier, avec des intensités diverses. Le « coup de trompette », les cris de joie qu'ils poussent lorsqu'ils se baignent la nuit, ou bien le bruit strident qui annonce chez eux le paroxysme de la fureur sont émis par la trompe. Les éléphants émettent aussi un grondement sourd et profond pour exprimer, je crois, l'inquiétude ou l'appréhension ; je ne puis mieux comparer ce grondement qu'au bruit d'une chaudière qui entre en pression; on ne l'entend que de très près. Les indigènes croient qu'il part du ventre de l'animal, mais je pense que c'est plutôt la trompe appuyée contre le sol, qui le produit.

Les habitudes du pachyderme changent selon le degré de sécurité que lui offre le pays où il se trouve (et il sait bientôt à quoi s'en tenir sur ce sujet); son odorat incomparable lui révèle si des êtres humains fréquentent ou non la région. Dans les districts où les éléphants se savent tranquilles, les heures chaudes de la journée sont consacrées au repos. Réfugiés dans des forêts ou des couverts impénétrables au soleil, debout ou simplement appuyés à un arbre, ils sommeillent, la tête basse, la trompe pendant jusqu'à terre, remuant de temps à autre leurs grandes oreilles pour s'éventer. Vers quatre heures ils se remettent en marche et, comme le matin, vont en quête de nourriture. Au commencement de la nuit ils font encore halte, mais cette fois dans un endroit plus découvert; les uns se couchent, d'autres s'appuient contre une éminence, d'autres restent debout, digérant ou dormant. A la

fraîcheur du matin, ils se remettent en route jusqu'à ce que les ardeurs du soleil leur fassent chercher un abri.

En pays agité, au contraire, lorsque les éléphants se sentent en danger, ils mangent, boivent ou dorment comme à la guerre, c'est-à-dire quand ils peuvent; généralement le repos de la nuit est supprimé et remplacé par de longues marches; celui du jour allongé jusqu'à la nuit tombante. Les éléphants changent continuellement de district, arrivent aux abreuvoirs sans cris, silencieusement, et disparaissent de même. Pendant le repos, aucun animal ne se couche; chacun est toujours sur le qui-vive, levant sans cesse la trompe en l'air pour saisir les émanations inquiétantes; à la moindre alerte le troupeau entier disparaît sans bruit, avec une rapidité et un ensemble extraordinaires.

***

En Afrique et en Asie, dans les temps anciens, l'éléphant a de magnifiques états de service comme animal domestique. L'éléphant d'Asie est entré le premier dans l'histoire; de très bonne heure, on a pu le capturer; Alexandre l'employait comme porteur et comme combattant. Plus tard, sous le règne des Ptolémées, on se mit à capturer l'éléphant d'Afrique; son rôle devient tout de suite important comme machine de guerre. Successivement nous voyons les Macédoniens, les Carthaginois, les Romains, les rois de l'Afrique du nord, faire usage d'éléphants de combat. Carthage capture des centaines de ces animaux; les peuples africains en fournissent aux Romains. En même temps l'éléphant rend des services comme bête de transport ou de parade; on l'attelle à des chars, il prend part aux galas et aux fêtes, on lui voue un véritable culte, comme de nos jours encore en Extrême-Orient. Puis, viennent la chute de Carthage, celle de Rome, et les éléphants d'Afrique cessent d'être employés au service de l'humanité. C'est que la capture et l'entretien de l'éléphant coûtent très cher. Il y faut beaucoup de main-d'œuvre et beaucoup d'argent. Des États et des souverains riches peuvent seuls se permettre un pareil luxe. Comme il ne s'en trouva plus en Afrique, la capture dut être abandonnée. Dans l'Inde, au

contraire, elle se conserva. De là cette grande différence dans la destinée des éléphants.

Aux Indes, l'éléphant est un animal heureux et utile. — Tout d'abord la chasse à l'éléphant est strictement interdite à tout le monde ; la seule exception à cette règle se produit lorsqu'un grand personnage vient chasser dans la contrée ; sur sa demande, le gouvernement local lui accorde l'autorisation de tuer un ou deux éléphants qu'on lui désignera. Parfois aussi, quelque vieux solitaire commet des méfaits sur les habitants ou sur leurs cultures ; le fonctionnaire forestier, *deputy commissionner of forests*, délivre alors, après enquête, une permission écrite de tuer le délinquant. Un sportsman profite généralement de cette aubaine, ou bien les indigènes font justice eux-mêmes. En dehors de ces exceptions, l'éléphant est protégé par les règlements ; les indigènes garantissent leurs plantations contre ses déprédations nocturnes au moyen de feux et de tam-tams, mais il leur est défendu de se servir d'armes ou de pièges.

Le Gouvernement anglais a placé sur divers points du territoire des établissements qui sont à la fois des parcs de capture et de dressage (kraals). Ces établissement entretiennent un noyau de personnel expérimenté, et veillent à la protection de l'éléphant ; leurs équipes se transportent souvent à de grandes distances pour prendre des éléphants sauvages.

Ceux-ci, troublés seulement par quelques expéditions de capture, et non par une chasse continuelle, vivent tranquilles ; ils peuvent aller où bon leur semble sans être inquiétés, se reproduire dans le calme d'une vie exempte de vicissitudes, trouvant partout, soit dans les forêts épaisses ou dans les régions marécageuses qui abondent, le milieu qui leur convient. Ils n'ont pas besoin de faire de grands voyages et se tiennent généralement à demeure dans un district ; les indigènes des kraals les épient, connaissent leurs habitudes, savent toujours à un kilomètre près où se trouve le troupeau. A-t-on besoin d'éléphants? On construit rapidement un grand enclos fortement palissadé avec une ouverture en forme d'entonnoir facile à fermer, et on part avec des rabatteurs et une dizaine d'éléphants dressés. Installés sur le cou de ces animaux, des cornacs habiles les font évoluer ; on

entoure ainsi le troupeau d'éléphants ou bien un certain nombre d'entre eux[1], et on les conduit vers l'enceinte que l'on a préparée. Avec plus ou moins de difficultés, on finit par les y faire entrer, et on capture ainsi quelques animaux. Après les avoir adoucis par un jeûne de deux ou trois jours, on introduit auprès d'eux des éléphants domestiques qui leur donnent, je suppose, de bons conseils, et les enchaînent à de solides pilliers; le reste est une affaire de patience, de douceur et de bons traitements. Au bout de quelques jours, les hommes entrent en contact avec eux, leur prodiguent de bonnes paroles, des friandises, des caresses, et, au bout d'un temps relativement court, ils montent sur leur dos pour leur donner la première leçon. Quelques semaines suffisent et, un beau jour, les nouveaux pensionnaires prennent leur service avec docilité.

On emploie aux Indes plusieurs procédés de capture, mais toujours du même genre que celui que j'ai décrit, qui est le plus simple. On a renoncé à élever de jeunes éléphants à cause des frais d'entretien; il faut une quinzaine d'années avant que l'éléphant puisse rendre des services; si on le fait travailler trop jeune, il en souffre et se développe mal. On évite, au contraire, de capturer les petits éléphants; d'ailleurs, à quoi bon, puisque les adultes sont domestiqués en quelques semaines?

Ces éléphants capturés rendent les plus grands services.

Aux Indes comme à Ceylan, on les emploie à la chasse, au labour, au trait, au transport des marchandises et des voyageurs[2]. Dans les factoreries, on voit faire aux éléphants des travaux étonnants : non seulement ils transportent de lourdes pièces de bois équarries, mais encore ils les empilent, les alignent avec une régularité parfaite. On les voit qui jugent eux-mêmes de leur propre travail; après avoir posé une poutre, ils la poussent délicatement, la reculent ou l'avancent afin qu'elle soit bien droite, puis ils vont en querir une autre. La

1. Des agents expérimentés choisissent dans un troupeau les éléphants adultes, mais assez jeunes encore pour être dressés facilement; on laisse de côté les animaux trop vieux ou trop jeunes.

2. Aux Indes, les éléphants se divisent en deux classes distinctes : le *Koomeriah* ou pur sang, animal de parade ou de chasse, qui atteint, selon ses qualités, une valeur de dix à cinquante mille francs; et le *Meerga* ou éléphant commun, coté sur les marchés entre quinze cents et cinq mille francs.

cloche du repos sonne-t-elle alors qu'ils ont une pièce de bois dans la trompe? Ils ne la jettent pas par terre, obéissant machinalement à cet appel; ils vont l'ajouter d'abord à la pile, et au lieu de s'en retourner au travail, s'en vont droit aux écuries.

La délicatesse du toucher, les égards de l'éléphant pour de plus faibles que lui, sont proverbiaux. Dans les kraals indiens on voit que les éléphants comprennent le mal qu'ils peuvent faire en renversant ou en piétinant un homme, et jamais pareil accident n'arrive. Dans certains pays voisins, Cambodge, Siam, on leur confie même, quelquefois, la garde des enfants! Et bien peu de bonnes d'enfants en prennent soin comme le gigantesque animal: celui-ci, peu enclin aux conversations avec les militaires, s'occupe exclusivement de son précieux dépôt; au moindre bruit inquiétant, au moindre danger, si un véhicule approche, il prend l'enfant et l'abrite entre ses jambes. Tout cela n'indique-t-il pas chez l'éléphant domestique, la femelle surtout, beaucoup d'instincts sociables? Mais, je m'arrête. Il me faudrait écrire un volume, si je voulais énumérer tous les services que peut rendre cet incomparable animal. Guerrier, chasseur, ouvrier, laboureur, portefaix, bonne d'enfants, il est bon à toutes les besognes et les accomplit toutes avec la même soumission, la même docilité.

*
* *

En Afrique — contraste complet — les hommes font à l'éléphant une guerre à outrance.

La façon de le chasser diffère selon les temps et les pays. En Abyssinie et en Éthiopie, on poursuit l'éléphant à cheval. Les chasseurs adroits, appelés les *agageers*, le forcent à la course et lui tranchent, d'un coup de sabre, le nerf du jarret. Autrefois ce moyen était employé également dans la Caffrerie, seulement c'est à pied que les indigènes s'approchaient du pachyderme. Avant l'introduction des armes à feu, on chassait presque partout l'éléphant à la sagaie et à la flèche; Livingstone cite des exemples de ce genre de chasse; je l'ai vu pratiquer en 1897 au Katanga. Les pièges à fosse jouent un rôle secondaire dans l'extermination de l'éléphant à cause du

gros travail qu'il faut pour les préparer et du peu de chance qu'ils ont de servir. Dans l'Afrique centrale de l'ouest, on poussait le troupeau d'éléphants dans un cul-de-sac ou un enclos préparé d'avance, ou bien on bâtissait une palissade autour de lui, et on le massacrait.

Ces hécatombes sont rares de nos jours ; la chasse au fusil, lente et sûre, fait partout son œuvre de destruction. Il est facile d'arriver à chiffrer approximativement le massacre des éléphants par les quantités d'ivoire qui sont exportées d'Afrique. Nous n'avons qu'à prendre pour base les exportations totales officielles de l'Asie et de l'Afrique entière à Liverpool, Londres, Anvers, le Havre, Marseille, Hambourg, pendant les cinq dernières années. Nous avons ainsi 3 388 000 kilos, c'est-à-dire une moyenne de 667 600 kilos par an[1]. Déduisons environ un quart provenant d'Asie — je dirai tout à l'heure comment — et un quart d'ivoire ancien emmagasiné, il reste 381 150 kilos d'ivoire tué.

Or, la proportion à établir entre les mâles et les femelles dans un troupeau est en moyenne d'un mâle pour six femelles ; nous prendrons les chiffres donnés tout à l'heure, de 15 kilogrammes par défense pour un mâle et 4 pour une femelle. Dans les chasses, on tue au moins quatre femelles pour un mâle, ce qui nous donne comme base de calcul : 4 femelles = 32 kilogrammes; 1 mâle = 30 ; soit 5 éléphants = 52 kilogrammes. Ce chiffre serait près de la vérité s'il n'y avait dans un troupeau que des animaux adultes ; mais il n'en est pas ainsi : on tue aujourd'hui indistinctement tous les éléphants, jeunes ou vieux ; je ne crois pas exagérer en comptant 50 p. 100 d'animaux non adultes dont le rendement en ivoire est de la moitié des autres. Modifions donc et disons : sur 10 éléphants, 2 mâles, dont 1 adulte, soit 30 + 15 = 45 kilogrammes; 8 femelles, dont 4 adultes, soit 32 + 16 = 48 kilogrammes; au total, 10 éléphants = 93 kilogrammes d'ivoire, soit, enfin, 9 kilogr. 300 d'ivoire par éléphant tué, ce qui est encore une moyenne fort optimiste.

1. Nous comptons dans ces chiffres ce qu'on appelle « l'ivoire mort » (ivoire ramassé ou trouvé), parce que la plupart des éléphants qui vont mourir misérablement ainsi ont été blessés par des chasseurs ; de nos jours il en est bien peu qui meurent de vieillesse.

Par cette moyenne, divisons le rendement annuel en ivoire des différentes colonies africaines (381 150 kilogrammes), et nous trouvons que, *pendant une année, on tue le chiffre énorme de 40980 éléphants!* Quelle est la production qui pourrait suffire à un pareil massacre? Songez qu'une femelle porte de dix-huit à vingt-deux mois, que les jeunes éléphants mettent vingt ans à atteindre l'âge adulte et qu'il leur faut le double pour fournir ce qu'on appelle du gros ivoire!

On a essayé d'évaluer le nombre des éléphants qui restaient encore en Afrique! (Déjà!) Le chiffre qu'on a donné peut être bien au-dessous ou bien au-dessus de la réalité. Comment établir, en effet, la proportion des éléphants qui restent? Sait-on où sont les troupeaux? Les a-t-on comptés? Comment même se faire une idée, étant donné les mœurs de l'animal, du nombre d'éléphants qu'il y a dans un district, dans une contrée presque inconnue elle-même? Peut-être là où l'on en place le plus grand nombre n'y en a-t-il pas un seul, ou *vice versa*. L'impression que j'ai gardée personnellement de tant de pays à éléphants que j'ai visités, est qu'il y en a infiniment moins que l'on ne croit : par exemple, on dit au Congo belge qu'il y a beaucoup d'éléphants dans la grande forêt de Stanley; je maintiens, au contraire, qu'ils y sont rares, simplement parce que la forêt ne leur fournirait pas tous les éléments de nourriture nécessaires; ils ne fréquentent donc que la lisière[1].

Il y a encore des éléphants à tuer pendant trente ans! Tel est le raisonnement des pseudo-coloniaux, qui songent surtout à se remplir les poches par la vente de l'ivoire, sans se soucier de l'avenir des colonies : « Après eux le déluge! »

Il ne faut pas considérer seulement le bénéfice immédiat. Le bénéfice tiré de la vente de l'ivoire, au prix de la destruction de l'éléphant, est ruineux pour nos colonies africaines, qu'il prive d'un moyen de transport et d'un moyen de travail inappréciables.

Un éléphant adulte peut porter environ 800 kilogrammes,

1. Voir sur la matière et plus particulièrement sur la chasse, un ouvrage que j'ai fait paraître il y a quelques jours : *Chasses aux Grands Fauves dans l'Afrique centrale*, in-8°, abondamment illustré d'après mes photographies, chez Plon et Nourrit.

en faisant trente-cinq kilomètres par jour ; 800 kilogrammes représentent la charge de trente-deux hommes ; un indigène chargé ne fait guère qu'une quinzaine de kilomètres ; une journée d'éléphant équivaudrait donc à soixante-quatre journées d'homme. Et l'éléphant, bien entendu, en même temps qu'aux voyages et au trafic, pourra être employé à toute sorte de travaux, comme aux Indes.

La main-d'œuvre ainsi économisée serait considérable.

En outre, dans ces pays dépourvus de routes, un éléphant est bien supérieur à un véhicule. Un éléphant suit fort bien un sentier de 40 centimètres de largeur ; il n'a même pas besoin de sentier du tout ; il coupe à travers champs, traversant plaines, marécages et montagnes avec une égale facilité, tandis que le véhicule demande des routes entretenues. Il n'y aura qu'à élaguer les arbres sur les parcours destinés aux éléphants pour éviter les coups que pourraient recevoir le chargement ou les gens juchés sur son dos ; mais, si l'on va doucement, cette précaution n'est pas indispensable.

La nourriture d'un éléphant coûterait fort peu de chose dans les pays disposant de plaines herbeuses et de forêts ; mais, dans les régions pauvres, rases, sablonneuses ou montagneuses, il faudrait faire venir les vivres de loin, ce qui augmenterait la dépense ; dans ce dernier cas, on calcule aux Indes trois francs par éléphant et par jour, ce qui est encore fort peu de chose, si l'on considère l'économie de main-d'œuvre.

En outre, après que les lois de protection seraient entrées en pleine activité, on pourrait autoriser les propriétaires d'éléphants à couper, comme cela se fait aux Indes, les défenses de leurs animaux et à les exporter (par exemple, avec un certificat d'origine), ce qui viendrait encore ajouter, pour le colon, au rendement de l'animal[1] ; on continuerait de cette façon à envoyer de l'ivoire sur les marchés d'Europe sans tuer la bête.

On voit s'il vaut la peine d'épargner l'éléphant en se privant du bénéfice que peut donner — et pour une trentaine d'années seulement encore — la vente de l'ivoire. Il restera

1. La partie pleine de la défense, la seule qui ait de la valeur, est justement hors de la bouche.

au commerce de nos colonies assez de produits riches : ébène, acajou, caoutchouc, cacao, tabac, huile de palme, copal, coprah, café, vanille, etc. D'ailleurs, l'interdiction de tuer l'éléphant n'aura pas pour conséquence la disparition du commerce de l'ivoire. Aux Indes, les propriétaires d'éléphants sont autorisés à couper les défenses de leurs animaux et à les exporter. La vente de l'ivoire serait donc réduite, mais non supprimée.

***

En conséquence, je proposerais, pour la conservation de l'éléphant, les mesures suivantes :

1° Interdiction absolue de la chasse à l'éléphant sur toute l'étendue du territoire africain, s'appliquant à tous les genres de chasse : au fusil, au piège à fosse, harpon suspendu, et, en général, à tous les moyens pouvant donner directement ou indirectement la mort à l'animal ;

2° Interdiction absolue de l'exportation de l'ivoire brut ou manufacturé (y compris l'ivoire mort) d'aucun port ou point du littoral africain ;

3° Interdiction absolue de transporter, d'échanger ou d'utiliser l'ivoire dans le pays, chez les indigènes et chez les Européens ;

4° Confiscation, après un délai fixé, de tout l'ivoire trouvé entre les mains des habitants ou des colons ;

5° Pénalité sévère à l'égard des Européens et des indigènes coupables de chasse à l'éléphant, de vente, d'achat ou de détention d'ivoire ;

6° Prime, récompense et encouragement pour la capture d'éléphants vivants adultes par les moyens analogues à ceux employés aux Indes ;

7° Défense de tuer des éléphants pour en capturer d'autres, de capturer de trop jeunes bêtes, etc. ;

8° Prime, récompense et encouragement pour le dressage d'éléphants adultes.

En même temps seraient établies les compagnies de capture et de dressage, car des compagnies seules pourraient supporter les frais d'établissement de kraals, semblables à ceux des Indes. Elles emploieraient au début des éléphants et

des cornacs indiens. L'affaire serait rapidement rémunératrice. Et ces compagnies, à condition que l'État les exempte de tous droits au début, pourraient vendre un éléphant adulte à un prix modéré, deux mille cinq cents à trois mille francs.

L'interdiction absolue de la chasse est indispensable si l'on veut que l'éléphant cesse d'être un animal nomade. Persécuté, traqué de tous côtés, il est devenu insaisissable, et ceux qui essaieraient de le capturer aujourd'hui auraient bien peu de chances de réussite. Mais quelques années suffiront pour lui rendre sa tranquillité; on en a une preuve dans les rares districts où les indigènes n'ont pas d'armes à feu : les éléphants y sont plus nombreux et moins méfiants qu'ailleurs.

Lorsque l'ivoire n'aura plus de valeur pour les Européens, son commerce étant interdit, lorsque les indigènes n'auront plus le droit d'en posséder ou de l'utiliser, la chasse diminuera des deux tiers. Quant aux peuplades qui tuent l'éléphant surtout pour la viande, il sera facile de les en détourner soit en exploitant leurs superstitions, en leur faisant croire, par exemple, que l'animal est un « fétiche » pour les blancs, que ceux-ci ne veulent pas qu'on y touche, soit en introduisant chez eux du bétail, des chèvres ou des moutons, qui leur donneront de la viande.

La Société d'acclimation de France a entrepris une campagne afin d'obtenir la protection de l'éléphant d'Afrique ; des comités se sont formés à l'étranger dans la même intention. A cette œuvre se sont dévoués quelques amis des bêtes, quelques partisans de la vraie colonisation. J'ai moi-même porté cette question si intéressante devant le récent Congrès des Sociétés savantes, à Toulouse ; j'y ai émis le vœu « que le gouvernement veuille bien prendre en considération cette demande de protection en faveur d'un animal utile ».

Je souhaite qu'en notre pays, auquel appartient l'initiative de tant d'idées humaines et généreuses, se réunisse en 1900, un *Congrès pour la protection de l'éléphant d'Afrique*, et que cette année 1900, qui sera si féconde en progrès, établisse la paix entre l'homme et le malheureux éléphant d'Afrique pour le plus grand bien de l'un et de l'autre.

ÉDOUARD FOÀ

TAINE[1]

I

Nous avons étudié Taine comme philosophe et critique ; il nous reste à l'étudier comme historien, et à conclure.

L'enquête sur l'homme que Taine a faite, non plus dans les livres, mais dans l'histoire, ne laisse pas d'être encore fort intéressante. A vrai dire, il n'a pas fait assez d'histoire générale et il s'est mis trop tard aux études historiques pour être devenu un historien véritable, pour avoir acquis toutes les qualités et toutes les vertus de l'historien. Mais l'effort fut grand, le labeur énorme, la conscience, sinon l'impassibilité, incontestable, et le monument élevé ainsi restera.

Taine, en commençant ses *Origines de la France contemporaine*, s'est proposé un but et en a eu deux.

Il s'est proposé de se rendre compte du temps présent, de la constitution actuelle de la France, en remontant aux origines prochaines de cet état présent, en étudiant les dernières années de ce qu'on appelle l'ancien régime, la Révolution, et le commencement du XIXe siècle ; — et d'autre part, sans en avoir pleinement conscience, il a eu secrètement pour but d'étudier encore une fois l'être humain en le considérant dans une de ses crises, dans un de ses états pathologiques, à l'un de ces moments où le fond de sa nature, brusquement révélé par une rude secousse, s'étale et se déploie en pleine lumière.

1, Voir la *Revue* du 15 juillet.

Cela fait qu'il y a deux points de vue dans cette longue étude, et deux préoccupations, dont l'une, de temps en temps, fait place à l'autre, et deux *tons* aussi, très différents, et en définitive deux ouvrages, dont l'un est historique, l'autre philosophique, qui n'ont pas entre eux des rapports très étroits et qu'il faut savoir distinguer l'un de l'autre, plus qu'il n'a fait lui-même, pour les mieux entendre. En général, critiques et lecteurs n'en ont vu qu'un, celui-ci ou celui-là, et, selon qu'ils s'étaient attachés à l'un ou à l'autre, ont porté sur l'ensemble un jugement très particulier, très différent de celui de leur voisin, à tel point qu'il semblait qu'il ne fût pas question de la même œuvre, et toujours très incomplet. Nous tâcherons de nous placer successivement aux deux points de vue.

L'ouvrage historique, qu'il faut chercher surtout dans le premier volume et dans les deux derniers, est la continuation brillante et originale de celui de Tocqueville. Pourquoi la France moderne est-elle si énergiquement, si violemment centralisée, au point que l'initiative individuelle ou librement associée y est presque nulle et que le pouvoir central, qu'il soit aux mains d'un homme ou d'une assemblée, y est, dans le sens propre du mot, le seul pouvoir, le seul être, unique ou collectif, qui puisse quelque chose? Tocqueville avait déjà répondu : parce qu'il en était déjà ainsi sous l'ancien régime; parce que c'est le mouvement même de l'histoire de France; parce que la France, depuis trois cents ans, est comme un être qui se contracte sur son centre, pour mieux dire, qui crée son centre vital et qui y accumule ses forces; parce que la Révolution n'a fait que précipiter ce mouvement et l'amener à son dernier terme.

Deux erreurs successives, qui sont des illusions de perspective successives, sur la grande secousse de 1789 :

Première erreur : l'ancien régime était l'absolutisme, la Révolution a détruit l'absolutisme et a établi la liberté. Cela est faux : la Révolution n'a fait que déplacer l'absolutisme, elle l'a mis dans une assemblée centrale délibérante au lieu de le laisser dans un chef entouré d'un conseil de ministres.

Deuxième erreur venue un peu plus tard : la Révolution n'a pas établi la liberté, elle l'a détruite; il y avait moins de

dépendance des parties relativement au centre avant 1789 qu'après 1800; c'est le despotisme qui est une nouveauté et c'est la liberté qui est ancienne. Cela est faux : la dépendance des parties relativement au centre était aussi étroite avant 1789 qu'après 1800, la France était pays centralisé et surtout se centralisant avec rapidité depuis Louis XIV; la Révolution n'est que le dernier pas ; elle n'a fait qu'achever, elle n'a presque fait que régulariser et consacrer une œuvre déjà faite ; « elle était accomplie quand elle a éclaté », comme a dit Chateaubriand.

Rectification des deux erreurs : la Révolution n'a ni détruit ni créé le despotisme ; elle lui a donné une nouvelle forme.

Ce sont ces idées que Taine, avec de nouveaux faits et une nouvelle exposition des faits, a mis en lumière dans la partie proprement historique de ses *Origines*. La France fut multiple, complexe; des forces diverses s'y déployaient : royauté, noblesse, clergé, provinces s'administrant elles-mêmes, comme jouissant d'un certain degré d'autonomie. Certaines de ces forces se sont comme épuisées et se sont comme renoncées elles-mêmes. La noblesse a cessé d'être une aristocratie locale pour devenir un cortège de la royauté; le clergé, sous prétexte de constituer son indépendance relativement à Rome, s'est appuyé sur la royauté et a constitué sa dépendance relativement à Versailles ; les provinces et les communes, moitié gré et pour se dérober à l'autorité de la noblesse et du clergé, moitié force et subissant les empiètements de la royauté envahissante, ont perdu les débris mêmes de leur autonomie. Tout ce qui était puissance indépendante est devenu instrument aux mains du roi ou matière soumise à ses instruments. Les « pouvoirs intermédiaires » se sont transformés en « fonctions ». Fonctionnaires les nobles, fonctionnaires les clercs, fonctionnaires les magistrats, au-dessous les *fonctionnés*, les administrés. Un roi, des fonctionnaires du roi, et des sujets, c'est déjà ce qu'était devenu l'ancien régime.

Seulement, de leurs anciens pouvoirs, les classes aristocratiques avaient conservé des distinctions, des immunités, des semblants d'autorité et de l'argent. C'est ce qu'on appelait les privilèges. Cela constituait, dans l'égalité réelle, ou presque

réelle, des droits, une inégalité de jouissance, et une inégalité de satisfaction d'amour-propre et une inégalité honorifique. C'est cette inégalité que la Révolution a détruite.

Premiers effets excellents : carrières ouvertes (ou un peu plus ouvertes qu'avant) à tous; émulation excitée; stimulant énergique de l'activité; meilleure répartition des charges financières; illusions et préjugés même salutaires pour un temps, à savoir la croyance que les Français ont créé un ordre social nouveau conforme à la justice, à l'humanité, à la raison et à l'idéal.

Effets ultérieurs désastreux : le fond des choses n'a pas été touché; l'œuvre de la centralisation n'a pas été arrêtée; le despotisme n'a pas été détruit; il a été transporté d'un chef unique à tous, et, comme cela n'est qu'une illusion et que jamais tous ne gouvernent réellement, il a été transporté d'un chef unique à une assemblée qui centralise plus que jamais, n'admet volontiers en dehors d'elle aucun pouvoir, soit général, soit local, intermédiaire, ni aucune indépendance, soit collective, soit individuelle; — le fond des choses est le même, un peu aggravé; car le despotisme est resté; mais il est devenu instable; il passe d'une assemblée à un pouvoir exécutif qui la supprime ou la paralyse, pour revenir d'un pouvoir exécutif, qui s'est épuisé en s'exerçant ou qui s'est brisé dans une aventure, à une assemblée qui profite de la défaillance ou de la chute du pouvoir exécutif; il est le même dans les deux cas; mais les passages de l'une à l'autre forme du despotisme identique sont des secousses rudes et ruineuses; on n'a gagné à 1789 qu'une satisfaction de vanité égalitaire, un perfectionnement dans le détail de la machine autoritaire, et une variabilité de la forme du despotisme, qui, sans rien changer au fond des choses, est encore une instabilité sociale.

Notez encore qu'il en est du caractère national comme de l'ordre social lui-même. Il n'a pas changé, mais il s'est modifié en pire, il a glissé un peu plus loin dans le sens de sa décadence. Depuis le XVIIe siècle, il a pour marque l'absence d'initiative individuelle. Et l'État a habitué l'individu à se sacrifier à l'État; et l'individu, par une tendance à compter sur l'État, s'est habitué à s'abandonner à l'État pour tout lui demander et en tout attendre. Si l'État a fait de tous

les Français des fonctionnaires ou des gens qui veulent l'être, ou des gens qui se mettent dans la main des fonctionnaires et sous leurs prises, c'est que tous les Français ont glissé à cet état d'esprit, à cette conception de la vie où l'être humain n'aime à se voir et ne se désire que dépendant et protégé.

La cause et l'effet se confondent ici tant ils concourent jusqu'à s'ajuster exactement. Du régime ancien au régime nouveau aucun changement à cet égard qu'une aggravation. Ce qu'était la noblesse sous l'ancien régime, tout le monde l'est devenu. Après quelques années d'initiative individuelle réveillée par cette illusion que 1789 avait créé un ordre nouveau, rechute, un peu plus profonde même, dans l'état d'esprit ancien, tendance de plus en plus forte à entrer, rouage important, ou modeste, ou humble ou insignifiant, dans la machine réglée et surveillée par le pouvoir central; diminution, par suite, des caractères, des énergies, des volontés, et même des dignités, décadence insensible et sûre, même dans l'ordre matériel le plus décent, le plus spécieux, le plus séduisant, le plus agréable, si vous voulez, pour le plaisir des yeux.

Les forces vives d'une nation sont l'énergie individuelle, l'énergie d'association indépendante, l'énergie de tradition familiale, l'énergie de tradition dans une classe ou une caste, ces deux dernières énergies n'étant du reste que des formes de l'énergie d'association. Quand ces forces languissent, c'est le corps de l'État tout entier qui est malade et qui peut être tenu pour être sur son déclin.

Avec une suite rigoureuse dans les déductions, avec un savoir très étendu, avec des enquêtes très patientes mettant en lumière des faits significatifs, avec des regards pénétrants jetés sur l'état actuel de la France tout autant que sur le dernier siècle de l'ancien régime, Taine a fait d'une manière magistrale cette exposition de l'évolution de l'état social de la France depuis 1700 jusqu'à 1900. Il a introduit dans cette question si complexe des considérations toutes nouvelles sur lesquelles il faut au moins s'arrêter un instant.

Par exemple, dans le travail de préparation de la Révolution française, Taine a fait entrer l'influence de « l'esprit classique français ». C'était une idée de littérateur, d'homme qui avait commencé par l'histoire littéraire. Je crois connaître des lec-

teurs à qui cela suffit pour la condamner. Il ne faut pas aller si vite et il convient d'examiner. Voici la suite des idées de Taine sur ce sujet.

Il y a eu depuis la Renaissance jusqu'à nos jours deux mouvements parallèles dans les esprits : un mouvement scientifique et un mouvement littéraire. Le mouvement scientifique, rejetant peu à peu, sinon le surnaturel, du moins la *proximité* du surnaturel, sa présence auprès de nous et parmi nous, son intervention dans les choses d'ici-bas, replaçant l'homme dans la nature, et comme l'y engrenant, *devait* arriver à une sorte de renversement de la conception de l'univers, et au lieu qu'autrefois on voyait l'univers comme fait sur le modèle de l'homme, *devait* amener à considérer l'homme comme fait de la même façon que le reste du monde, soumis à des lois pareilles, c'est-à-dire à des lois fatales ; enfin *devait* arriver à « souder les sciences morales aux sciences physiques » et en faire un « prolongement » des sciences physiques. Mais, quoique ces conclusions dernières fussent entrevues par les philosophes du XVIIIe siècle et apparaissent déjà comme par lueurs dans leurs œuvres, elles n'étaient pas encore absolument atteintes à cette époque, et pendant le même temps le mouvement littéraire en donnait d'autres, très différentes.

Le mouvement littéraire, à cette date, était le développement de l'esprit classique. Cet esprit, en France, est tout rationnel, tout abstractif ; il n'aime pas les faits ; il se détourne de l'observation et s'en passe ; il aime combiner entre elles des idées pures ; il attribue à un raisonnement une dignité extraordinaire, et est conduit par là à attribuer à la raison la souveraineté. Une idée doit tout faire ployer devant elle parce qu'elle est juste, et elle est tenue pour juste non point par la quantité de réalités qu'elle contient, mais par la clarté, la précision, la rigueur qu'elle a en elle-même, par la satisfaction qu'elle donne à l'esprit, par sa beauté géométrique.

Or, il y a en France, au XVIIIe siècle, bien des choses qui ne satisfont pas l'esprit de cette façon-là, qui n'ont nullement la beauté ou la grandeur d'une grande et belle idée abstraite, qui, pour mieux dire, ne sont pas des idées transformées en faits. Il y a la tradition, la religion, l'État. Éclairés par la lumière des idées pures, nous ne devons respect ni à la tradi-

tion, ni à la religion, ni à l'État. Quels sont leurs titres? De quelle idée rationnelle, de quelle lumineuse pensée abstraite sont-ils la réalisation?

Ici la science devrait intervenir et dire : « Ce sont des faits, et des faits généraux ; on peut mépriser un fait particulier, accidentel, pour ainsi parler (car il n'y a rien d'accidentel, mais il y a des faits qui sont une conséquence transitoire et éphémère des faits généraux et qui sont négligeables); quant aux faits généraux, ils n'ont pas à se soumettre à la raison ; mais bien plutôt la raison à eux ; ils ont leur raison en eux-mêmes ; ils sont la suite et le résultat final « d'une longue » accumulation d'expériences après une multitude de tâton- » nements et d'essais. » C'est ainsi qu'une tradition, un préjugé héréditaire est « une sorte de raison qui s'ignore ». Une tradition est un fait général qui n'est général que parce qu'il a répondu à une nécessité ou à une très haute commodité et convenance ; soyez sûrs qu'il y répond encore, peut-être moins, car tout évolue, mais encore beaucoup, et que l'aider à disparaître est légitime peut-être, mais le supprimer d'un coup probablement impossible, certainement dangereux.

» De la religion, tradition morale, il en va de même ; c'est un fait historique ; c'est un grand fait de l'histoire morale de l'humanité. Ces choses ne sont supprimées par un trait de plume ou par un trait d'esprit qu'en apparence; elles renaissent le lendemain parce qu'elles ont en elles la force du fait prolongé contre laquelle la raison ne peut rien, et qui ne disparaît que par épuisement propre.

» Il en va de même de l'État. — Que l'État tel qu'il est constitué au XVIIIe siècle ne soit pas rationnel, il est possible ; mais il est, et il est depuis longtemps ; c'est qu'il répond à une nécessité des choses ; il peut se modifier, et il s'est modifié déjà beaucoup; disparaître d'un seul coup, ce n'est pas possible, parce que ce n'est pas *naturel;* si vous le faites disparaître, ce ne sera qu'une apparence ; il renaîtra le lendemain ou identique ou très analogue ; si sa forme aura changé, son esprit subsistera ; si son mécanisme aura été remanié, ses traditions, ses mœurs, on pourrait dire sa physiologie, resteront sensiblement les mêmes. Les grands faits, les faits traditionnels ont une raison à eux qui ne sait plus dire ses raisons

mais qui a raison ; ils sont « comme une forme aveugle de la raison » et la raison des faits se moque de la raison raisonnante et finit toujours par en avoir raison. »

Voilà ce que la science aurait pu dire à l'esprit classique devenu esprit d'abstraction. Elle ne le dit point, ou le dit très peu, parce qu'elle était en retard. L'histoire sérieuse n'était pas faite ; la sociologie n'était pas commencée. Les conclusions conservatrices de la science n'étaient pas tirées. La science n'avait pas encore fait pénétrer cette idée dans les esprits que l'homme est fait comme le reste du monde et que les lois des sociétés sont au moins analogues à celles de la nature.

Et dans ce silence de la science, l'esprit littéraire poursuivait son œuvre. Avec sa manie idéologique et son goût pour les idées pures, il construisait un homme qui n'était qu'une idée, un homme abstrait, qui n'a rien de l'homme historique ; un homme qui naît libre ; ce qui ne s'est jamais vu, et qui doit rester libre, un homme qui naît l'égal d'un autre à tous les points de vue (Helvétius au moins l'a dit) et qui doit rester l'égal de tous les autres ; un homme fait pour le bonheur puisqu'il le désire, et qui y a droit ; un homme enfin qui ne doit dans la société perdre ni sa liberté initiale, ni son égalité de naissance, ni son droit au bonheur, ce qui amène les modérés à conclure par la théorie de la souveraineté nationale, et les logiciens plus rigoureux à conclure par l'abolition de la société.

A cet homme de fantaisie créé par une opération effrénée de l'abstraction, la science pourrait opposer l'homme vrai, celui que la physiologie d'une part et l'histoire de l'autre révèle à ceux qui aiment les faits ; mais, pour les raisons que nous avons dites plus haut, la science n'élève pas la voix très haut et n'a pas encore de conclusions très nettes sur ces choses.

La Révolution française est née de cette prédominance de l'esprit littéraire sur l'esprit scientifique, et de ce que l'esprit scientifique s'était comme laissé devancer par l'esprit littéraire.

Tout n'est pas faux dans cette théorie ingénieuse, une des plus intéressantes et des plus amusantes, en donnant au mot tout son meilleur sens, que les philosophes historiens nous aient exposées. Le point faible en est la transformation de l'esprit classique proprement dit en esprit d'abstraction.

Comment l'esprit des Racine, des Molière et des La Fontaine est-il devenu celui de Condillac et celui de Condorcet. c'est cela qui ne paraît pas aller de soi et qui paraît demander beaucoup plus d'explications que Taine n'en a donné. C'est que pour Taine c'était l'évidence même, jusque-là, que de l'esprit littéraire de 1660 à l'esprit littéraire de 1760 il n'y avait, pour lui, même pas transformation. Taine avait toujours considéré l'esprit classique français comme un pur et simple esprit d'abstraction. Toutes les fois qu'il avait à en parler, dans ses *Essais de critique de l'histoire,* par exemple, il nous avait montré les écrivains du XVIIe siècle comme des raisonneurs, des logiciens et des orateurs, ayant tout leur mérite et mettant tout leur art dans l'exposition large, lumineuse et bien ordonnée des idées générales.

Il les voyait ainsi ; et puis on lui avait appris à les voir ainsi, et l'éducation première a souvent, même sur les grands esprits, une influence qui persiste. L'éducation littéraire du milieu du XIXe siècle consistait tout entière à enseigner l'art d'exposer le mieux du monde des idées générales. et par suite elle ne cherchait dans les grands écrivains classiques que des modèles de cet art-là, et à force de n'y chercher que cela elle n'y trouvait rien autre chose, comme il est naturel; de sorte que ces modèles, au lieu de se modeler sur eux, c'était sur elle-même qu'elle les modelait. Il est resté quelque chose et même beaucoup de cette façon de voir chez Taine.

Et enfin Boileau, qui n'est pas sans avoir rendu de grands services à ses contemporains, ni sans les avoir desservis un peu, a sa part dans l'interprétation de l'art de nos écrivains classiques. Il a tant dit : « Aimez donc la raison », que l'on a pris cette formule pour la devise même des écrivains du XIXe siècle et pour la définition de l'esprit classique, et l'on n'aurait point tort si l'on prenait le mot « raison » dans le sens où l'entendait Boileau. Mais « raison » dans Boileau, comme on peut le vérifier sur *tous* les passages où ce mot est employé, est dit par opposition à « fantaisie », à « caprice », à « imagination », et veut précisément dire « imitation de la nature » et « observation de la nature », d'où il suit qu'il signifie et prescrit juste le contraire de ce que Taine croyait qu'il signifiait et prescrivait. Cette observation de la réalité

que Taine gémissait de voir les classiques du XVIIe siècle abandonner, c'est précisément à quoi ils se ramenaient par réaction contre leurs prédécesseurs et à quoi Boileau les conviait, et à quoi il les félicitait de revenir. C'est le contresens le plus complet qu'on ait peut-être jamais fait, aussi bien en interprétation de texte qu'en histoire littéraire.

Et, de fait, les hommes de 1660 sont proprement des réalistes, depuis Racine jusqu'à La Fontaine, depuis Molière jusqu'à La Bruyère, depuis La Rochefoucauld jusqu'à Bourdaloue, et depuis madame de Sévigné jusqu'à Saint-Simon, et il n'est pas d'école littéraire qui ait plus que celle-là « étudié la cour et connu la ville ».

Comment cet esprit classique est devenu l'esprit d'abstraction, d'idéologie et de « raison raisonnante » du XVIIIe siècle, cela fait donc question, et il faudrait l'expliquer.

Et il faut dire aussi que même au XVIIIe siècle cet esprit idéologique et idéolatrique est très loin d'être si général que Taine l'a fait. Voltaire ne l'a pas, et Taine le reconnaît; Montesquieu l'a, mais avec une intelligence des multiples éléments des choses et un savoir des réalités historiques qui le corrigent immédiatement; Diderot l'a, mais en même temps, dans la moitié de ses œuvres, est si « réaliste », si observateur de la réalité et collectionneur de petits faits vrais, selon le rêve même de Taine, qu'au moins ce n'est pas de sa conception de l'art que ses habitudes philosophiques ont pu dériver, ou de ses habitudes d'art, que ses conceptions philosophiques ont pu venir. On en dirait autant, mais avec plus de raison encore, d'une façon plus immédiatement évidente de Rousseau.

Ainsi se réduit à peu de chose la part de l'esprit littéraire classique dans la formation de l'esprit révolutionnaire. Elle est très faible. Que ce soit pour les en louer ou pour les en maudire, il n'est pas très raisonnable de compter ni Molière, ni Racine, ni La Fontaine, ni Boileau, ni même Bossuet, quoique ce soit de tous le plus grand artiste en idées générales, comme les précurseurs de la Révolution française.

Taine a un peu cédé ici à la séduction d'une idée nouvelle et originale. Son maître, Auguste Comte, avait donné comme causes lointaines, mais réelles, de la Révolution française, le

développement de l'esprit d'examen, le mouvement scientifique, le développement de l'esprit métaphysique. Taine s'est attaché surtout à cette dernière considération en lui donnant une forme nouvelle. Il est moins dans la vérité probable que son illustre devancier.

Sans compter que ceux-là ont peut-être plus raison encore qui voient dans la Révolution française surtout une révolution économique ayant des causes économiques. Il ne faut pas expliquer par des causes économiques toutes les grandes commotions humaines. Il y a eu des mouvements de l'humanité qui ont eu des causes morales. Mais, et dans l'antiquité avant le christianisme, et dans les temps modernes à partir du moment où le christianisme a perdu de son influence dominante, on peut très raisonnablement, peut-être on doit voir dans toute grande révolution, une crise économique et ses effets, et, quoiqu'il n'ait pas négligé ce point de vue, Taine ne lui a pas donné assez d'importance ou a donné à d'autres une importance exagérée relativement à celui-là.

Quant aux conclusions de cette enquête sur la constitution de la France moderne, il ne faut ni les repousser hâtivement à cause de leur pessimisme, ce qui serait puéril, ni les accepter si passionnément qu'on en fasse le point de départ de toute une politique de régression, ce qui serait très vain. Quand on parle, en élève dévot d'Hippolyte Taine, de détruire l'œuvre meurtrière de la Révolution française, on oublie deux choses dont l'une ne lui échappait nullement, dont l'autre, sans lui échapper, ne s'est pas assez imposée à sa pensée. La première c'est que l'œuvre, meurtrière, salutaire, ou plus probablement mêlée de mal et de bien de la Révolution française, n'est pas l'œuvre de la Révolution française, mais de l'histoire française depuis trois siècles. Après Tocqueville, Taine, Albert Sorel et bien d'autres, on devrait finir par en être à peu près convaincu.

Si l'œuvre de la Révolution est la suite naturelle de l'histoire de France elle-même, elle est légitimée par cela même, sinon en droit, du moins en fait ; elle est légitimée comme l'est un fait qui rentre dans un fait plus général ; elle perd son caractère d'accident pour prendre le caractère d'application d'une loi ; une loi est un fait plus grand que les autres qui, en les embrassant les explique. Plus on aura prouvé que

la Révolution n'a rien inventé, plus aussi on aura prouvé qu'il n'y a rien à faire contre elle, ni rien à lui reprocher ; plus on aura prouvé qu'elle n'a rien fait de nouveau, plus aussi on aura prouvé qu'elle est « historique » et à cause de cela inattaquable, et plus on aura prouvé qu'elle n'a rien fait plus aussi on aura prouvé que son œuvre est bonne. Elle n'est plus qu'un incident du mouvement centralisateur qui emporte la France depuis 1620 et même depuis une date plus éloignée : donc elle est un moment du développement physiologique de la France et ce serait contre tout ce développement physiologique qu'il faudrait réagir ce qui, probablement, serait funeste, à supposer qu'il fût possible.

Donc l'hostilité contre la Révolution qui consiste à montrer qu'elle a cru être une Révolution et ne l'a point été, en l'accusant, va à l'absoudre. Elle ressemble à cette hostilité contre le christianisme qui consiste à dire que le christianisme existait bien des siècles avant Jésus : Jésus peut en être diminué, le christianisme en est agrandi ; il devient la cause finale de l'antiquité et le centre du mouvement général de l'humanité tout entière. De même, si on considère la Révolution comme un simple point, un peu saillant, de la ligne continue de l'histoire de France depuis 1600 jusqu'à nos jours, les révolutionnaires en sont amoindris, la Révolution en devient plus imposante et plus inattaquable ; elle est non un bouleversement, mais un développement normal ; elle est le centre de l'évolution naturelle de l'histoire de France. La vérité est peut-être qu'il y a dans la Révolution française et une révolution et une évolution, et une suite naturelle de ce qui précède et une agitation, qui, en précipitant d'une manière anormale le cours naturel des choses, le rompt. Et la partie révolutionnaire de la Révolution en a été la partie caduque, et la partie évolutionnaire de la Révolution en a été la partie durable.

Le rêve optimiste : la croyance au bonheur de tous assuré par l'État ; la liberté dans une société centralisée, compliquée, vaste et ayant des voisins redoutables ; l'égalité des droits dans une société hiérarchisée et forcée de l'être et dans une société où subsiste l'inégalité des fortunes ; la fraternité dans une société où est maintenue la liberté de la concurrence, bien

d'autres chimères encore, et, pour la réalisation de ces chimères, l'emploi de la force et les violences et les fureurs et les cruautés, voilà la partie révolutionnaire de la Révolution ; et voilà à la fois ce qui en était caduc, et ce qui, néanmoins, a laissé à travers le XIXe siècle dans les esprits, dans les doctrines, dans les préjugés, un peu dans les mœurs mêmes, des débris, des résidus, que le temps a usés, que les nécessités de l'existence sociale ont peu à peu éliminés, ou à peu près, mais qui ont une place cependant considérable, on le sait assez, dans notre histoire contemporaine.

Mais la centralisation et le nivellement, voilà la partie évolutionnaire et la partie durable de la Révolution. Centralisation : une seule loi au lieu de différentes lois et coutumes, et cette loi imposée aux provinces dont elle peut contrarier les habitudes et les idées précisément pour qu'il n'y ait plus de provinces et que le particularisme soit définitivement aboli ; un seul gouvernement (ce qui était déjà acquis) plus d'autonomies provinciales, plus de villes libres ou quasi libres, plus de places de sûreté sous prétexte de religion, plus d'états dans l'État ; un seul conseil national, parlement central, qui fait la loi, surveille l'application de la loi, surveille l'administration et finit par en être le vrai chef, qui connaît de toute la matière financière, à ce point que départements et communes mêmes, pour leur économie domestique et l'emploi de leurs ressources propres à leurs besoins propres, seront en éternelle tutelle, toutes les forces vives du pays ramenées au centre, pour être dirigées, distribuées et réparties par le centre.

Nivellement, qui n'est, à vrai dire, qu'une forme de centralisation : plus de classes, plus de noblesse, plus de clergé, plus de magistrature, plus de corporations ouvrières, plus d'aristocratie, ou seulement d'élément aristocratique dans la nation. La classe, le groupe, l'association héréditaire ou se maintenant dans le temps par quelque moyen que ce soit, c'est encore (rien n'est plus vrai) un État dans l'État, une ville libre morale, un camp retranché, une place de sûreté ; c'est quelque chose de constitué dans le sein de la République ; pour que la centralisation puisse se faire complète, il faut qu'il n'y ait de constitué dans l'État que l'État lui-même ; qu'il n'y ait sur toute l'étendue du territoire que des individus.

Centralisation et nivellement, voilà ce que la Révolution a laissé de durable, parce qu'elle n'a fait que l'achever ; parce que ce travail avait été celui de la royauté française avec collaboration de la nation elle-même depuis deux et même trois siècles. Cette partie de l'œuvre de la Révolution est son œuvre solide précisément parce qu'elle n'est pas son œuvre. De l'œuvre de chaque siècle, peut-être de chaque homme (je ne parle pas des ouvrages d'art) on en pourrait dire autant.

Cela n'empêche point, dirait Taine, que ce legs ne soit funeste ; il est possible; mais cela tend à faire croire qu'il est nécessaire. Car, et ceci est la seconde chose que j'ai dit qu'on oublie trop et que Taine lui-même n'a pas laissé d'oublier un peu, la centralisation française n'est pas l'ouvrage seulement de la Révolution française: elle n'est pas l'ouvrage seulement de l'histoire de France, elle est l'ouvrage de l'histoire européenne. Jamais les hommes ne se centralisent pour leur plaisir ; jamais les hommes ne diminuent leur autonomie personnelle et leur droit d'association libre dans le seul dessein de s'amoindrir. Les grandes agglomérations centralisées ont pour causes les grandes guerres continues ou toujours imminentes, l'état de guerre perpétuel, soit dans la guerre même, soit dans la paix préparant la guerre. L'énorme machine centralisatrice de l'empire romain n'est pas née autrement.

Or cet état de guerre est celui où a toujours vécu l'Europe moderne; elle n'en a jamais connu d'autre. Il y aurait à remarquer que même nos idées générales sur la civilisation, sur le progrès, sur les conditions de l'existence de l'humanité, sur la nature de l'homme, supposent, très souvent, cet état ancien, prolongé, de la partie de la planète que nous habitons. Du moins à cet état il est bon de songer toutes les fois qu'on étudie une des idées directrices, un des préjugés une des opinions persistantes de l'Européen moderne.

Sans généraliser la question jusque-là, remarquons seulement que l'état de guerre est l'état normal de l'Europe depuis le moyen âge. Il est cause de la formation des grands États ; car c'est pour y échapper que les grands États se sont formés, et il est l'effet de la formation des grands États ; car, loin d'y échapper en se concentrant en grandes nations, les peuples n'ont fait que le rendre plus violent. Premier résul-

tat de l'état de guerre : la concentration ; second résultat : dans la grande nation formée par concentration, la centralisation de plus en plus forte ; troisième résultat : dans la grande nation concentrée et centralisée : le nivellement. De grandes démocraties centralisées, égalitaires avec un gouvernement despotique, qu'il soit du reste dynastique ou républicain, c'est de quoi l'Europe après mille ans de guerres locales et quatre cents ans de guerres entre grandes nations est formée et a dû être formée par une sorte de nécessité mécanique. L'Europe, c'est cinq ou six camps. Dès lors, que l'État soit une « caserne », comme dit Taine, cela va de soi. Or ni dans un camp ni dans une caserne, il ne peut y avoir ni liberté, ni association libre, ni autonomie des « chambrées », comme dirait Taine qui aime à suivre les métaphores, que dans une mesure excessivement restreinte et précaire.

Si donc l'œuvre durable de la Révolution est l'œuvre non seulement de l'histoire de France, mais de toute l'histoire européenne, elle peut être mauvaise, mais elle a en elle une force invincible à l'attaque sinon à la critique, et à la destruction sinon à la correction. Ce n'est que dans le détail qu'on pourra la redresser, ce que, du reste, je crois qui est passionnément désirable ; mais dans son ensemble elle restera.

J'ai dit qu'il y avait deux parties vraiment distinctes, bon gré mal gré qu'en ait eu l'auteur, dans *les Origines de la France contemporaine*, l'une dans laquelle Taine était guidé par le désir de voir clair dans les transformations historiques de la France, et c'est celle que nous venons d'examiner, l'autre dans laquelle Taine obéissait au désir un peu inconscient de poursuivre ses études sur l'homme.

L'ancien moraliste chagrin et amer que nous avons déjà considéré s'est retrouvé quand Taine eut pénétré avant dans l'histoire de la Révolution française. Fidèle à ses habitudes d'étudier les organes dans leur état pathologique, comme il avait observé l'intelligence chez les fous, il observa la sensibilité, les passions, les rêves aussi et les chimères dans les hommes mêlés à la Révolution française. Il y vérifia son pessimisme et sa misanthropie. Le carnassier primitif, le « gorille » qu'il avait toujours entrevu ou vu clairement sous la surface de l'homme, lui apparut pleinement dans cette

époque de commotions violentes et de déchaînement. Ce n'est pas un «sectaire» qui s'est étendu avec tant de complaisance sur les horreurs et les misères et les scènes de sauvagerie de l'époque révolutionnaire, c'est l'auteur de *Thomas Graindorge*, c'est le La Rochefoucault ou le Chamfort de 1855 qui n'était pas fâché de reconnaître et de montrer à quel point ses premières vues générales sur l'homme étaient justes et bien fondées.

De là ce soin passionné à relever dans les « anarchies » soit spontanées soit organisées, dans tous les troubles sociaux de cette époque, tout ce qui montre à quel point l'homme débarrassé du poids des contraintes séculaires est un animal aveugle, halluciné, furieux et cruel. Étudier la complexion humaine dans une crise maladive de l'humanité, telle était la préoccupation secrète de Taine en écrivant ces pages qui firent tant de bruit.

La méthode n'est pas mauvaise à la condition qu'elle soit seulement complétive et supplémentaire. On ne connaît pas l'intelligence quand on ne connaît pas la folie, je le crois ; on ne connaît pas l'homme quand on ne l'a pas vu dans une période révolutionnaire, je le crois encore ; mais il faut d'abord étudier l'intelligence dans son état d'équilibre et l'homme à une époque normale. Car enfin ces contraintes traditionnelles qui font l'homme ordinaire ce que nous voyons qu'il est, c'est l'homme encore qui les a faites, qui les a instituées pour se réprimer et se dresser lui-même ; elles font partie de lui ; il est lui en elles, et on l'étudie en elles comme on l'étudie quand il s'en est affranchi.

On dit : la société bouleversée, c'est le *fond* de l'homme qui apparaît. Pourquoi le fond à ce moment et non pas la veille ? Où est le fond ? Est-ce le fond de l'homme qui fait les sociétés réglées ou en est-ce le fond qui les bouleverse ? Il n'y a pas de fond, à vrai dire, ou nous n'avons aucun moyen de le connaître. Il y a des parties diverses du tempérament humain, et à telle ou telle époque c'est telle partie qui domine ou telle autre. Une révolution sanguinaire prouve que l'homme est quelquefois sanguinaire, rien de plus, comme une société pacifique et réglée prouve que l'homme a des instincts d'ordre, auxquels, du reste, il ne faut pas se fier, et

rien de plus. Mais pas plus que « l'homme primitif » le « fond de l'homme » ne nous est connu. La vérité sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, sera toujours fragmentaire.

Du reste, encore qu'il soit vrai que c'est surtout le philosophe pessimiste qui a écrit les volumes proprement narratifs des *Origines de la France contemporaine*, il faut ajouter qu'au ton dans lequel ces volumes sont écrits quelquefois on surprend chez Taine autre chose que le calme d'un philosophe même pessimiste. Beaucoup de pages sentent l'indignation, la haine et la colère, sur quoi les critiques de Taine se sont un peu amusés. « Eh quoi ! vous êtes déterministe résolu et vous pouvez condamner ou flétrir ! S'il n'y a aucune espèce de liberté dans l'homme, il ne faut pas plus s'irriter contre l'homme qui commet un crime que contre le végétal qui secrète un poison. Voici un naturaliste qui étudie les hommes en naturaliste et qui croit qu'on ne doit les étudier qu'en naturaliste, et qui, au lieu de dire le bien et le mal qu'ils ont faits avec une égale curiosité indifférente, finit par s'emporter contre eux comme ferait un sermonnaire !

Vous êtes fataliste et vous vous emportez !

Il est vrai ; mais c'est une occasion de vérifier que jamais un système ne s'empare d'un homme jusqu'à abolir en lui les instincts intimes, illusions peut-être, mais très probablement conditions mêmes de notre existence, qui sont comme la racine de nos sentiments généraux. Le philosophe qui ne croit pas à la liberté humaine croit à la sienne, ou agit comme s'il y croyait, ou agit comme s'il ne faisait que croire qu'il n'y croit point. Il le confesse quand il est sincère et dit : « Je suis dupe d'une illusion dont il faut que je sois la dupe pour pouvoir vivre, et tout ce que je puis faire c'est m'en affranchir quand je ne vis que d'une vie intellectuelle. » De même Taine ne croit pas à la liberté humaine et ne peut s'empêcher de s'irriter comme s'il y croyait, contre des actes qui ne sont des crimes que si elle existe. Nous sommes enveloppés dans le tissu des croyances nécessaires, de manière à retomber sous leur empire dès que nos sentiments interviennent dans nos idées. Taine a laissé ses sentiments se mêler à ses idées en écrivant l'histoire de la Révolution française ;

mais il y aurait eu quelque affectation à s'opposer absolument à ce que ce mélange se fît ou même à ce qu'il parût ; il y aurait eu affectation à paraître froid quand il était possible au philosophe, mais impossible à l'homme de l'être, et, tout compte fait, si c'est la sincérité seule qui donne l'accent, les *Origines de la France contemporaine* gagnent quelque chose à ce que la sincérité de l'auteur n'ait pas été étouffée par une sorte de contrainte philosophique ; et elles sont déjà assez systématiques pour qu'il y ait lieu de se réjouir plutôt que regretter, quand de temps en temps elles oublient d'être systématiques pour être vivantes.

II

Les conclusions générales de Taine sur l'homme et la vie humaine, la société et la vie sociale n'auront pas besoin d'être longuement développées. On les prévoit, on les connaît par ce qui précède.

Le monde, dont il n'est pas donné à l'homme de connaître ni la cause ni le but, ni s'il a un but ou une cause, est, au regard de l'observateur, une machine gouvernée par des lois invariables et rigoureuses où n'intervient aucune volonté particulière qui interrompe l'action de ces lois ou qui les modifie. Ces lois, encore que plus compliquées et plus délicates, ont le même caractère de rigueur et d'invariabilité dans le règne animal, qui comprend l'homme, que dans tout le reste de la nature. L'animalité a pour lois générales, d'une part, la surproduction, et, d'autre part, la survivance des plus forts, en d'autres termes elle a pour loi générale la guerre. La nature, en chaque espèce animale, a une telle puissance de production qu'une seule espèce, laissée à elle-même, peuplerait la planète en un petit nombre d'années et s'y trouverait à l'étroit, et toutes les espèces ont cette même puissance, et elles sont innombrables : voilà la loi de surproduction. Il faut bien que les espèces se limitent elles-mêmes par la lutte, se disputent le terrain trop étroit et s'exterminent les unes les autres. C'est ce qui a lieu : ou elles vivent les unes des autres, ou elles se battent pour se disputer la matière

commune dont elles vivent ; survivent les espèces les plus fortes et, dans chaque espèce, les individus les plus forts ; entendez, par force, soit la force offensive, soit les forces défensives : adresse, ruse, cuirasses naturelles, ténuité, puissance plus grande ou plus rapide de multiplication qui répare le carnage et le gagne de vitesse, etc. Voilà la loi de survivance des forts. Ces deux lois se résument en une seule : la guerre, le massacre universel pour l'existence, la mort pour la vie. Sur mille naissants, un seul survit ; sur dix adultes, un seul survit ; ces chiffres sont plutôt atténués. La généralité des cas, c'est donc la mort ; la vie d'un individu est une réussite, un succès inespéré, un bonheur invraisemblable, une chance inouïe. Si l'on personnifiait la nature, on dirait que l'animalité est un jeu cruel par lequel la nature appelle à la vie un nombre immense d'êtres pour les tuer les uns par les autres et en laisser souffrir un peu plus longtemps quelques-uns. Sans rien personnifier, disons que l'animalité a sa loi, qui est une loi tragique. Il ne faut point parler de la « présence » du mal sur la terre ; il faut dire, pour être exact, que l'animalité est le règne, le règne absolu de ce que l'homme appelle le mal.

L'homme lui-même vit dans cette loi et sous cette loi. Il est mangé par les animaux, il les mange ; d'autre part, il se fait la guerre à lui-même, de nation à nation, ce qui est particulier dans l'animalité, et ce qui a porté à croire que l'espèce humaine n'est pas une seule espèce, et qu'il y a au fond de toute guerre entre nations une guerre de races, et au fond de toute guerre de races une guerre d'espèces. Il importe peu ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'entre nations et dans chaque nations entre individus il y a une lutte pour la vie toute semblable à la grande guerre à laquelle se livre l'animalité entière. Là aussi règne le mal, et le fond de la vie humaine, comme de la vie animale, est la crainte de destruction, désir de destruction pour se sauver.

L'homme, dans cet abîme, a trouvé quelques consolations d'une part, et d'autre part quelques secours. Il s'est créé des religions, parce qu'il avait de l'imagination, et il a inventé la science, parce qu'il avait de la mémoire et la faculté d'abstraction.

Les religions sont synthèses précipitées des notions frag-

mentaires que l'homme a de l'univers. Elles lui donnent pour un temps une hypothèse générale, explicative de tout ce qu'il voit, et à laquelle il attache fortement sa créance. Cela lui donne une sécurité, et à sa pensée comme une assiette; cela diminue, pour un temps, son inquiétude éternelle.

Les religions sont encore formules synthétiques des instincts d'une race. Leurs fondateurs, à tel moment, « ont prononcé la parole unique, héroïque ou tendre, enthousiaste ou assoupissante, la seule qu'autour d'eux et après eux le cœur et l'esprit voulussent entendre, la seule qui fût adaptée à des besoins profonds, à des aspirations accumulées, à des facultés héréditaires, à toute une structure mentale et morale ». A ce titre, elles sont un élément essentiel et un ferment énergique de socialité. Elles concentrent la nation ou la race, lui donnent une conscience, décuplent sa vie, la font très forte, diminuent dans son sein la lutte entre les individus, font reculer « le mal »; et aussi jettent la nation ainsi fortifiée contre les autres, et ici « le mal » reparaît.

Et enfin les religions sont « de grands poèmes métaphysiques accompagnés de croyances »; non seulement elles expliquent l'univers à l'homme qui a le besoin invincible qu'on le lui explique; non seulement elles ramassent ses instincts généraux en un seul instinct très élevé, mais encore elles séduisent, bercent et enchantent son imagination.

Tels sont les trois offices principaux des religions et les trois services que les religions rendent à l'homme : elles le rassurent, elles le fortifient, elles le ravissent; de ces trois façons elles le consolent. C'est quelque chose; c'est assez peu. Quoi qu'elles fassent, les religions vivent des instincts généreux qui sont déjà dans le cœur de l'homme; elles les lui rendent, il est vrai, plus forts qu'elles ne les lui prennent, et c'est là comme leur opération magique; mais enfin elles n'ont rien qu'il n'ait déjà. Or ces instincts sont relativement faibles dans l'homme et ne peuvent pas être forts. Ils se ramènent à être le désir éprouvé par l'homme d'échapper à sa loi naturelle, qu'il réprouve et déteste, d'échapper à la loi de lutte pour la vie, à la loi d'égoïsme, à la loi de cruauté, à la loi de mort. Dire qu'un sentiment est le désir d'un être de se soustraire à sa loi, c'est dire à la fois qu'il est violent et qu'il

est faible, qu'il peut avoir d'impétueux élans, mais qu'il aura de longues défaillances, et que, toujours destiné à renaître, il est surtout condamné à être toujours vaincu. Les religions sont touchantes et vénérables ; elles sont, dans l'histoire de l'humanité, des faits moraux d'une capitale importance ; mais à la fois elles sont trop le contraire même de la loi de l'homme et l'expression de son désir pour n'être pas à la fois éternellement consolatrices et éternellement décevantes.

Si les religions ont été les consolations de l'homme, la science a été son arme. C'est par elle qu'il a conquis le monde comme il aime à dire, donné quelque sécurité à sa vie, prolongé son existence, qu'il s'est créé des forces inconnues par son combat contre la nature et contre la mort.

C'est quelque chose ; c'est assez peu ; car le plus grand ennemi de l'homme étant lui-même, tant qu'il n'aura pas détruit d'une part la guerre entre hommes, d'autre part la guerre qu'à chaque homme font ses passions mauvaises, il n'aura rien fait ; autrement dit tant que le progrès moral n'existera point, on ne pourra pas dire qu'il y ait aucune espèce de progrès accompli. Or c'est une illusion que de croire qu'aucun progrès moral ait été et soit l'effet du progrès scientifique. La science ne fait, en satisfaisant des besoins, qu'en créer d'autres, en contentant des désirs, qu'en susciter de nouveaux, de même aussi qu'elle ne fait qu'armer les hommes plus puissamment dans leur lutte les uns contre les autres, sans le moins du monde endormir le désir et émousser les stimulants de cette lutte. Elle n'établit donc ni la paix intérieure ni la paix d'homme à homme. Dès lors où est le mieux? L'homme est-il dans un meilleur état? Non, puisqu'il n'est pas changé. Est-il plus heureux? Non, puisqu'il n'est pas meilleur. Il est toujours l'être de proie et de combat qui égorge son semblable « pour un morceau de poisson cru ». La seule différence c'est qu'aujourd'hui le poisson est cuit. Plus on examine les prétendus progrès dus à la science plus on voit qu'ils se ramènent tous à cette différence-là. L'avenir de la science consiste en ce qu'elle donnera aux désirs des hommes des satisfactions de plus en plus grandes et des excitations de plus en plus vives. Compensation très probablement exacte, et par conséquent, comme amélioration, résultat nul. Total égal.

Il ne faut donc pas croire à cette « nouvelle idole » de la science, ni en rien espérer. L'illusion est ici toute naturelle; car la science change le monde; mais c'est l'homme qu'il faudrait qu'elle changeât; et la science ne tourne pas, comme les philosophies ou les religions, dans un cercle éternel; elle va devant elle, elle marche, à des conquêtes elle en ajoute d'autres qui ne sont pas la destruction des précédentes; à cause de cela on croit qu'elle fait œuvre. Elle agit en effet, mais elle ne fait rien pour nous, rien dont nous tirions un profit réel. Elle nous est beaucoup plus extérieure que nous ne pensons communément; car elle change la planète, elle modifie son aspect extérieur, flore, faune, configuration géographique, sans nous changer nous, le moins du monde; de sorte que ce que nous faisons par elle semble une œuvre gigantesque que nous accomplissons pour le plaisir de témoins sublimes qui nous regarderaient avec curiosité d'un coin de l'espace. Mais ce qui nous revient de tant d'efforts est un pur rien.

Sans doute, nous ne pouvons nous soustraire au travail scientifique; nous sommes embarqués; chaque pas que nous faisons nous met dans la nécessité presque physique d'en faire un second; curiosité d'une part, exigences de la concurrence et de la lutte pour la vie, soit entre hommes, soit entre peuples d'autre part, nous poussent à poursuivre le travail scientifique indéfiniment; mais n'ayons pas la candeur de croire qu'il nous mène ni au bonheur moral ni même au bonheur physique; il nous mène à d'autres façons de désirer, de convoiter, de lutter et de souffrir.

A quoi donc faut-il croire, ou plutôt, car nous voyons bien qu'il y a lieu de croire à rien, quel parti faut-il prendre? Travailler d'abord, pour vivre; et puis, pour les instants de relâche où l'homme a besoin d'une philosophie et d'une morale, s'entretenir dans des pensées de résignation, ou, si l'on peut, s'élever aux délices de la contemplation artistique. Le premier conseil est « pour tout le monde », le second « pour quelques-uns ». A tout le monde on peut dire : « Essaie d'endurcir ta patience et ton courage. Habitue-toi à subir convenablement ce qui est nécessaire. Évite les contorsions et les agitations grotesques... A la longue, les malheurs humains te paraîtront dans la règle. Le meilleur fruit de

la science est la résignation froide, qui, pacifiant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps. » Et à quelques-uns on peut dire encore : « Quand tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine; qu'ils se chargent et qu'au retour ils se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche?... Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le soleil généreux qui l'échauffe; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde; ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure, et pendant cette heure tu n'as pas été une brute; tu peux presque te vanter d'avoir vécu. »

Résignation et contemplation, la science et la philosophie de la science ramènent à cette conception de la vie qui a été celle de certains ordres religieux; c'est que la science, quand elle n'est pas dupe d'elle-même, ne peut enseigner à l'homme que la petitesse de l'homme et la vanité de ses efforts et aboutit aux mêmes conclusions que la religion, moins l'espérance.

Quant à l'homme considéré dans la société et quant à la façon dont les hommes doivent s'organiser sur la terre, Taine n'a donné un conseil ni à ses concitoyens, ni à ses semblables. Il croyait, comme c'est le dernier mot de ses *Notes sur l'Angleterre* et comme ç'aurait été sans doute le dernier de ses *Origines de la France contemporaine*, s'il l'avait écrit, que chaque peuple a l'histoire que comportent son organisme physiologique, ses tendances essentielles, les forces intimes et les faiblesses profondes de son tempérament, et qu'il a, par conséquent, à chaque stade de son évolution, le régime politique que comportent et les précédents et le « moment » de cette évolution. Un peuple ne fait pas plus son histoire qu'un homme ne fait sa vie, et peut-être moins encore, à supposer qu'il puisse y avoir du plus et du moins en cette affaire. Nul conseil donc à donner, et il ne peut pas y avoir de politique didactique,

Quant à ses préférences, Taine ne les a point cachées et on les connait déjà. Les meilleures constitutions politiques, les meilleurs organismes sociaux sont ceux qui sont conformes

à la nature, Or la nature a fait les hommes essentiellement inégaux. « Le bon Dieu est aristocrate » disait un homme du peuple, pendant la Révolution, un jour que la pluie contrariait une émeute. On peut dire que la nature est aristocrate. C'est elle qui a mis des différences extraordinaires entre un homme et un autre ; c'est elle aussi qui a prédisposé les hommes à être hiérarchisés par classes. C'est la sélection seule qui fait des hommes supérieurs ; ce n'est que dans une classe, soumise séculairement à un certain régime, que peuvent se recruter les « états-majors » d'une nation. Ce que la nature établit, le cours de la civilisation ne fait que le confirmer et l'accuser davantage : une société qui dure et qui s'élève de l'état rudimentaire à l'état de civilisation n'est autre chose qu'un organisme qui se complique ; un organisme qui se complique comporte et crée parce qu'il les comporte, la division des fonctions et la subordination des fonctions, c'est-à-dire en langue politique, la spécialisation et la hiérarchie.

Donc, plus une société est civilisée, plus les citoyens sont forcément spécialisés chacun dans sa fonction et subordonnés, de proche en proche, à des organes de gouvernement superposés les uns aux autres. C'est le régime même des classes intermédiaires dépendantes les unes des autres ou des « pouvoirs intermédiaires dépendants » dont parlait Montesquieu. Il arrive que dans une société ainsi organisée par la nature même et par la suite du travail des temps, un préjugé, une opinion rationnelle, acceptée avec engouement, introduit le gouvernement de tous par tous. Par définition le gouvernement de tous par tous est contraire à la spécialisation, à la compétence, à la subordination à la hiérarchie, en un mot à la nature. C'est un gouvernement anti-scientifique, anti-historique et anti-naturel. Il n'est pas viable et n'a pour effet qu'un affaiblissement, qui peut être assez rapide, du corps social.

Mais encore une fois chaque peuple suit son tempérament et ne peut pas y résister. On peut dire seulement que celui-là est plus heureux que les autres, dont le tempérament propre est plus conforme aux indications générales de la nature, plus conforme à la nature générale de l'humanité. Être exceptionnel en cela est dangereux.

On voit que Taine a donné, avec la probité laborieuse

qui était le fond de son caractère, son avis sur la plupart des questions qui intéressent l'humanité moderne. Il l'a donné loyalement, scrupuleusement et tristement. Il était triste. La raison en est assez simple. Il ne croyait pas à la religion, et il n'aimait que la science sans y croire, ou si l'on aime mieux parler ainsi, il ne croyait qu'à la science et n'en attendait rien.

Ce fut son originalité. Les hommes qui ont été emportés par l'admirable mouvement scientifique du XIXe siècle n'en ont pas été seulement emportés : ils en ont été ravis. Ils y ont mis leur espérance. Ils ont cru tous, plus ou moins, et avec les différences que met dans l'intensité de l'espoir la plus ou moins grande ardeur du tempérament, mais tous ils ont cru que l'amélioration, même morale, que le progrès, que l'ascension, que le « salut » de l'humanité était dans la science et dépendait de ses conquêtes. En un mot la science a été pour eux une foi. Tous ont été des Condorcet, plus ou moins échauffés, plus ou moins candides, plus ou moins réservés. Taine, peut-être seul, a eu, dans la science, la piété sans la foi et le zèle sans la croyance.

Cousin l'avait complètement dégoûté des actes de foi précipités. Comme un autre avait dit : « Je ne ferai pas d'hypothèses », il a dit : « Je ne ferai pas d'acte de foi ». Sa probité même, s'il avait eu besoin d'être arrêté sur cette pente, l'eût retenu. Il voyait dans toute confiance et dans tout abandon à la confiance, quelque chose qui n'est pas éloigné d'un peu de charlatanisme par où l'on trompe les autres en se pipant soi-même. Partant de là, il a promené sur toute chose un regard froid, curieux sans ardeur, diligent sans excitation, acharné sans espoir et à l'avance désabusé.

Que son ton didactique et même tranchant ne trompe pas. Ce n'est pas sa pensée qui est dogmatique, c'est sa méthode. Il croit sa méthode bonne, et c'est la seule chose où il ait confiance ; mais de la science elle-même il ne croit rien si ce n'est qu'elle est vraie, qu'elle est bornée, qu'elle est nécessaire, et qu'en dernière analyse elle est inutile. Elle est vraie et elle est par cela une satisfaction pour l'esprit ; mais quand elle se résigne loyalement à être *vraiment vraie*, son demaine est si restreint qu'elle cesse de satisfaire les curiosités les plus vives et éternelles de l'esprit ; elle est nécessaire

et l'homme ne peut pas cesser de se servir de l'instrument qui l'a fait ce qu'il est ; mais ne l'améliorant pas en son fond, elle n'a qu'une utilité apparente et constitue encore une de ces illusions que l'homme détruit quand il les creuse.

Ainsi, Taine a donné à l'humanité l'exemple du travailleur attaché à une œuvre dont il n'espère aucun résultat. L'impression d'austère tristesse qui reste en nous quand nous avons fini de le relire vient de cette absence de tout enthousiasme, de toute confiance et de tout espoir. Il inspire un pessimisme qui n'a pas même la saveur tonique de l'amertume. Il nous promène dans un monde étroit, dont les avenues lointaines sont interdites à nos curiosités, qui n'est pas beau, qui n'est pas bon, et qui ne deviendra ni plus beau ni meilleur. Les philosophes du XVIIIe siècle, quelques-uns du moins, avaient fait descendre l'espoir du ciel sur la terre ; Taine l'a exilé de la terre sans lui rouvrir le ciel.

Il a une très grande influence. Le goût du pessimisme revient périodiquement dans l'humanité. On se lasse de tout, même de l'espérance, comme nous le dit un vers, très isolé, de Lamartine. Il est des périodes où les hommes aiment, pour un temps, à ne pas se bercer, à rester immobiles et pensifs et à goûter « les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique ». Si certaines circonstances douloureuses se joignent à ce besoin né de certaines déceptions, en voilà pour nombre d'années.

Après la période romantique, où la mélancolie n'avait guère été qu'une attitude, et qui avait été très féconde en enthousiasmes, en gaietés artistiques et en beaux enivrements, l'âme française s'assombrissait déjà quand Taine commença à écrire ; elle s'assombrit plus encore après 1870 ; Taine fut en conformité avec l'état d'esprit général. Aussi son influence s'insinua-t-elle jusque dans la littérature courante : le roman, depuis 1870, et le théâtre même, depuis 1880, eurent des tendances pessimistes et misanthropiques très marquées. Quoiqu'il n'aimât pas à ce qu'on retrouvât son esprit dans ces productions peu aimées de lui, il est très difficile de ne pas l'y apercevoir.

Ce n'est même pas assez de dire qu'il a eu une influence ; il en a eu deux : celle que nous venons de dire et une autre toute contraire. La réaction contre le positivisme et le pessi-

misme, l'essai de renaissance spiritualiste auquel nous assistons en ce moment doit lui être attribué en partie. Ce sont les hommes très méthodiques et très systématiques qui provoquent les réactions contre leur pensée et qui en sont les véritables auteurs. On ne réagit point contre les esprits ou si souples ou si compréhensifs, qu'ils exposent à la fois la thèse et l'antithèse de leur doctrine, leur pensée et en même temps l'objection qu'elle soulève. Ceux-ci ont des admirateurs, des imitateurs, des lecteurs surtout et en quelque sorte des spectateurs; ils n'ont très précisément ni des disciples ni des destructeurs. Voltaire n'a eu de disciples et d'adversaires que pour une partie de son œuvre, celle où il fut décisif, tranchant et obstiné. Mais les hommes qui donnent à une pensée générale la forme d'une doctrine, et à cette doctrine la disposition d'un système, qui ramassent et fixent en un monument aux lignes très nettes la matière éparse de toute une conception d'ensemble, ceux-ci ont deux générations qui sortent d'eux, qui sans eux n'auraient pas existé, du moins d'une manière aussi précise, une première de disciples et une seconde de contradicteurs.

Le positivisme — non plus jusqu'à un certain point se combattant lui-même, ou, du moins, s'amplifiant jusqu'à faire oublier aux esprits inattentifs la netteté de ses lignes primitives, j'entends celui d'Auguste Comte; mais se contractant et se ramassant sur lui-même et se présentant aux hommes dans toute sa rigueur et dans la sécheresse de ses définitions rigoureuses, j'entends celui de Taine — devait avoir son école et créer une école adverse, ses disciples résolus sachant bien ce qu'ils défendaient, et ensuite ses adversaires décidés sachant bien ce qu'ils voulaient détruire, et il était le père des uns et l'aïeul des autres.

Le mouvement intellectuel dont Taine est le point de départ a donc été très considérable et occupe une grande place dans l'histoire de la pensée européenne. L'avenir nous en dira les suites lointaines. Pour le moment, c'est une gloire suffisante pour un homme né en 1828, que le mouvement qui part de lui soit en 1899 une des préoccupations de l'esprit humain.

ÉMILE FAGUET

UN TROUVILLE TONKINOIS

De Haïphong à Do-Son, une large et belle route, en chaussée sur les plaines basses, court vers le bleu lointain d'un massif de collines isolées, à travers les rizières ondoyantes que marbrent les taches sombres des bambous.

Nos mules tirent, dans un galop désuni, la victoria disloquée que conduit un jeune Annamite haillonné de jaune. Ses cris gutturaux nous assourdissent et affolent notre attelage. Et nous courons à toute allure, zigzaguant d'un bord à l'autre de la route, l'esprit partagé entre l'inquiétude d'une culbute probable dans la rizière et l'admiration du paysage, délicat et touchant avec ses lointains gris où se mélangent les embruns de la mer et les nimbées bleues du ciel très pur, avec ses premiers plans où jaillit, du milieu des riches verdures, le blanc immaculé, bordé d'azur et de carmin, des pagodes élevées au dieu de la culture. Parfois une villa blanche, coiffée de rouge, ceinte des cintres d'ombre de sa véranda, émerge d'un bouquet de lilas du Japon. Sur notre droite, lourdement assise dans la plaine, une énorme bâtisse annamite, guillochée de dentelures, de reliefs, de découpages en carton-pâte, bariolée de couleurs criardes : c'est la maison de campagne d'un riche armateur français.

Les mules se cabrent, arrêtent brusquement leur galop fou. Le Lach-Tray[1] coupe la chaussée de ses eaux tranquilles

1. Le Cua-Lach-Tray passe à six kilomètres d'Haïphong. Une coupure le réunirait au Cua-Cam sur lequel le port est bâti, et dont l'embouchure est gênée par un banc formé des apports du fleuve ; cette coupure donnerait au port un accès facile.

et boueuses. Un bac, véritable monument à étages et à ponts volants, joint les deux rives ; de jeunes vauriens hâlent sur la chaîne, cachés dans le faux-pont, où ils font des gorges chaudes aux dépens des Français trop pressés qui, grillés par le soleil, s'indignent qu'il faille un quart d'heure pour franchir les deux cents mètres du canal.

Sur la rive gauche, le spectacle change. Voici les vastes lagunes que couvre et découvre le flot, et où pousse une végétation misérable durcie par le souffle puissant d'un violent vent de marée. Çà et là, l'Annamite, âpre et tenace conquérant d'une terre qu'il lui faut arracher aux eaux, réussit à isoler au moyen de hautes digues un pauvre petit champ où, après cinq années de labours et de fumures, viendront maigrement de fragiles épis de riz clairsemés.

Dans les boues liquides des mares incertaines que noiera la prochaine marée, les eaux ruisselantes creusent de longs ravins aux bords brillants et polis qu'escaladent avec peine les femmes, avec leurs paniers remplis de poissons et de crustacés arrachés au reflux. Ce sont des chutes et de longues glissades et des rires bruyants ; la manne grouillante, évadée des bannes d'osier culbutées, rampe, roule et sautille, et la *con-gaï* maladroite, dans la vase jusqu'au ventre, jette à la volée sur sa récolte ses bras nus, insouciante du placage vaseux qui englue ses vêtements et ses jambes.

Une brise fraîche fait craquer les souquenilles des manœuvres qui réparent la chaussée ; déjà le sang circule plus activement sous ce coup de fouet salin. Ici, la mer règne. Humblement, jusqu'à l'année dernière, la route se faisait basse pour laisser passer à marée haute les vagues qui à chaque poussée lui enlevaient quelques mètres cubes de terre ; et c'était un continuel recommencement de remblayage, et constamment, à marée basse, des centaines d'Annamites, femmes et enfants, venaient en trottinant verser sur la chaussée la boue de leurs paniers en balance qu'emportait chaque reflux. Tout a une fin, même les choses absurdes. Puisque Do-Son devenait une station chaque jour plus importante, on s'est avisé de la joindre à Haïphong par une route, et d'en finir avec cette lutte risible de la vague et du petit panier de terre.

Les collines, dont les gris et les violets se confondaient tout à l'heure avec les brumes ternes de l'Océan, s'élèvent, s'étendent, verdoyent, se piquent de cubes blancs et de taches grises, maisons européennes, maisons annamites. Une ceinture d'épaisse et haute verdure, panachée des plumets triomphants des palmiers, court au long de leur pied abrupt. Au milieu de cette frondaison, se cache une longue traînée de cases annamites ; des pagodes et des maisons mandarinales les écrasent du luxe de leurs toits de tuiles rouges, qui pointent vers le ciel leurs angles recourbés chargés de dragons fantastiques.

Bientôt les hauteurs se séparent. Des maisons éblouissantes sous leur couche de chaux vive, ou bariolées de peintures éclatantes, s'étalent dans la plaine verte qui se perd en une vaste plage dans les remous d'un Océan jaunâtre.

Puis, d'autres collines en forme de conque enclosent une ravissante baie bordée de maisonnettes très gaies. Au sommet, des constructions plus massives : maisons de plaisance de riches négociants et d'armateurs tonkinois. Les chemins en lacets creusés dans le flanc des falaises paraissent de minces rubans blancs plaqués par la brise sur ces montagnes joujoux, où les rares cultures indigènes quadrillent de taches jaunes et grises les verts décolorés, arrêtés à la dentelure des éboulés rocheux ou des carrières à ciel ouvert, tons rouges de la terre ferrugineuse, tranche blanche des calcaires.

Nos mules, aiguillonnées par les approches de l'écurie, donnent un violent coup de collier, une des roues se détache, file en avant comme un cerceau d'enfant, et nous voilà culbutés, échoués à deux kilomètres de la plage. Heureusement, plusieurs voitures courent derrière nous, remplies de citadins d'Haïphong qui viennent passer la journée à Do-Son. On se serre un peu, on nous fait place.

*
* *

Le grand hôtel de Do-Son appartient à un Tonkinois de la première heure, ex-millionnaire boulevardier, ex-propriétaire d'une écurie de courses ; des revers de fortune le jetèrent d'abord dans les aventures de la Légion étrangère, où il devint rapidement officier après plusieurs actions d'éclat, puis sur la plage de Do-Son, où il refera, s'il sait attendre, les mil-

lions d'antan. Des pavillons en bordure le long de la mer, des kiosques isolés, et, au milieu, une salle à manger commune, à pans coupés, en saillie sur la plage ; de toute part, une vue splendide sur la haute mer, sur la baie des pêcheurs, le phare de Hon-Dan et l'île de la Cac-Ba naguère célèbre par ses pirates.

C'est une surprise, pour qui débarque dans cette lointaine et si jeune colonie, de trouver sur une plage déjà si animée une installation qui laisse peu à envier à nos plages de France. M. de Lanessan, qui sut prévoir l'avenir, encouragea et soutint les Tonkinois qui aventuraient leurs capitaux à Do-Son, alors perdue et ignorée de tous. Lui-même donnait l'exemple en faisant construire sur le sommet d'une falaise une villa où le gouverneur général peut, de temps à autre, venir travailler en air vivifiant et sain et s'isoler de ses bureaux. Malheureusement, faute de ressources, la pauvre villa « Pauline » a bien piteuse allure, vis-à-vis des riches maisons de plaisance qui couronnent les autres sommets ou qui s'étalent en larges arcades ombreuses sur le bord de la mer. Vraiment, le Protectorat devrait avoir à cœur de loger ses gouverneurs de plus convenable façon, et c'est un mauvais présage pour les nouveaux venus, qui doublent tous la pointe de Do-Son en approchant de la terre, d'apprendre que cette bâtisse sans apparence est la villa du vice-roi des Indes françaises.

Jusqu'à la chute du soleil, derrière les collines qui, à l'ouest, cachent le Delta, la plage est déserte. Quelques Annamites pêcheurs lèvent leurs filets, quelques femmes, d'un preste coup de pelle, cueillent les crabes enlisés dans le sable en attendant la marée ; pas un Européen. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants anémiés, tout le jour durant, dans leurs villas que closent de doubles persiennes, attendent, dans une demi-obscurité, que le soleil ait disparu pour courir sur le sable, au souffle fortifiant de la brise du large. Le soleil est l'ennemi. L'absurde préjugé !

Certes, le soleil est dangereux, et à aucune heure du jour il n'est bon de recevoir directement ses rayons. Mais les larges chapeaux de feutre, les casques de liège et de moelle de sureau, l'ombrelle pour les plus délicats, sont une protection suffisante.

Pendant la mauvaise saison, de dix heures du matin à trois heures du soir, la chaleur est accablante; le moindre effort se traduit par une déperdition de force et par une congestion dangereuse parfois. Qu'en cette saison, à ces heures de la journée, chacun s'enferme et se tienne coi, la chose est naturelle. Mais le matin! mais le soir! Que peut être la santé d'une femme enfermée tout le jour dans une obscurité moite, recroquevillée sur elle-même ou allongée sur une chaise longue sous la brise factice d'un panka, sous le frémissement de l'air chaud et corrompu battu par l'éventail d'un domestique? Sans lumière, la peau se décolore. Sans air, les poumons s'atrophient. Sans exercice, l'appétit s'en va, les muscles s'affaiblissent.

Aussi, voyez-les, ces Européennes, leurs enfants, les hommes qui se soumettent à pareil régime; voyez-les anémiés, veules, sans forces et sans courage, en proie à l'ennui et à un besoin tyrannique de plaisir, à une recherche maladive de jouissances ou de satisfactions physiques inédites. Et voyez au contraire ceux de nos compatriotes, commerçants, colons ou soldats, que leurs obligations maintiennent dans une vie active: santé, vigueur, décision se lisent sur leur visage; eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants, ils sont hauts en couleur, tournés au rouge brique par le hâle; l'assurance de leur allure et de leurs gestes dénote une population solide, adaptée à un pays neuf où seules l'énergie et la volonté permettent de maîtriser la nature rebelle et les races hostiles et malveillantes, ou indifférentes et paresseuses.

Le séjour de Do-Son est bienfaisant à tous, mais surtout à ceux qui usent largement de la plage et viennent aux heures tempérées y aspirer à pleins poumons l'air salin. Ceux-ci, après une vingtaine de jours, retournent dans l'intérieur reposés, alertes, vigoureux, le teint chaud et bruni, le corps plein et souple; les autres, toujours languissants, toujours blêmes, refaits cependant, ont puisé à grand'peine, dans les quelques bouffées de la brise du large qu'ils ont respirées, les forces qui leur permettront d'atteindre la prochaine saison froide.

L'atmosphère pure, l'air vif et frais, saturé de principes salins, déterminent dès les premiers jours chez les tempéra-

ments débilités une violente réaction, parfois suivie d'un accès de fièvre de courte durée. Puis, très rapidement, les forces reviennent avec l'appétit, et huit jours se sont à peine écoulés que déjà le malade est sur pied et court la plage.

*
* *

La mer jaune, boueuse, rarement verte, rarement couronnée de ces crêtes fouettées aux scintillements d'émeraudes polies, déferle sur une plage profonde et vaste, unie comme un parquet, dont le pied foule le tapis moelleux de sable noir légèrement agglutiné par les boues des fleuves tonkinois. Elle se brise en hautes colonnes opalines perlées de topazes sur l'avancée de roches erratiques qui pointent devant l'hôtel, ou s'écrase en vagues échevelées par la brise et par les hauts fonds. C'est un sourd et étourdissant ronflement.

Des millions de petits crabes noirs bossèlent le sable fin, qui semble comme mouvant de la fuite éperdue et rapide de ces minuscules pirates de la mer, lorsque le bruit d'un pied qui se pose sur le sol vient mettre leurs légions en déroute.

Parfois, des centaines d'indigènes, femmes, enfants, vieillards, sont massés, attentifs dans leurs loques jaunes, les yeux fixés sur deux robustes pêcheurs qui entrent dans l'eau, le corps nu, portant à l'épaule, sur un bambou, une immense senne. L'un d'eux s'engage jusqu'à la poitrine et s'arrête, tenant en main une des extrémités du filet ; l'autre se met à la nage, gagne au large, nageant d'une main, de l'autre dévidant son engin, puis, à une centaine de brasses, il décrit un large circuit et revient à terre, tirant péniblement une lourde charge. C'est alors que s'émeut la bande des jaunes moricauds. A grands cris ils se précipitent à l'eau, les uns aidant les pêcheurs à hâler à terre le filet, les autres cherchant déjà, avec des plongeons et des culbutes accompagnés de rires bruyants, à remplir leurs sacs de la manne marine qui frétille et fuit les mailles. La marée est haute, une des plus hautes de l'année : pêche miraculeuse ! La centaine d'Annamites attelée aux branches du filet l'amène à grand'peine sur la plage où bientôt s'amoncelle, saute, glisse et se pâme une stupéfiante charretée des poissons les plus dissemblables : bonites, maquereaux, serpents,

soles, poulpes, sardines, machoirons et surtout, engluant le filet, inondant tout de leur masse flasque et glaireuse, d'innombrables et d'énormes méduses dont bientôt on fera dans le village voisin une colle fort appréciée. Prodigieuse est la masse vivante, pantelante, retirée d'un seul coup de cette mer bénie; demain matin, au jour, les petits paniers qui se balancent en équilibre à l'épaule n'auront pas encore enlevé toute cette vie frétillante si facilement puisée à l'éternel et prolifique océan. Des coquillages aux formes les plus imprévues se meuvent, fuient au large, dans d'amusantes secousses de coquilles, laissant derrière eux, dans le sable, le sillage de leur maison ; et leur fuite rapide nous laisse ébahis.

Charmantes promenades par les collines et au long des falaises.

Au milieu des roches éboulées que la falaise a secouées à ses pieds, gardant encore sur sa crête quelque lourd monolithe d'un équilibre douteux, un chemin en corniche passe sous une petite pagode élevée au bouddha des pêcheurs, et, en quelques centaines de mètres, débouche dans une nouvelle baie. Petite, joliette, bordée de verdure, jaillie d'un col dont les flancs sont couverts de villas qui entourent les casernes de la douane et de la milice, elle est très tentante dans son exiguité fleurie et la mignardise de ses contours. De l'autre côté, une nouvelle baie s'ouvre largement vers la haute mer, fermée à l'Est par une côte rapide, nue et grisonnante, semée de cailloux et de roches; toute une flottille de jonques de mer s'y abrite et se repose, la flamme rouge de l'empire d'Annam claquant au vent, les filets, comme de longs voiles de deuil, pendus aux hautes vergues. Sur les galets, un village de pêcheurs, un tas serré de ruches en paille. Et partout, à bord, le long de la mer, au pied de la falaise, une population déguenillée, mais active, remuante et saine, fortifiée par l'Océan et par la nourriture abondante qu'il lui prodigue. Des enfants grouillent innombrables sur toutes les œuvres des jonques, dans tous les recoins du village et de la plage.

La route tranche, à mi-chemin du promontoire, une allée à pentes douces qui conduit à une sorte de pyramide tronquée, sentinelle perdue dans les embruns de la mer, couverte

d'une végétation arborescente artificielle que couronne une villa d'aspect romantique et aux créneaux moyenâgeux.

Au Sud, presque à ses pieds, dans la direction de Hon-Dan, la montagne s'est ouverte en cirque et protège, abritée des vents du large, une large plaine où une métairie européenne étend ses cultures, tandis que, dans les prés voisins, des troupeaux de moutons paissent, gardés par des Indiens.

Au milieu de la longue presqu'île incurvée qui enserre la baie de Do-Son, sur un haut sommet, s'élève une confortable maison de plaisance qu'entoure un vaste cloître d'où la vue s'étend au loin sur la mer Jaune et sur le Delta. Toute la hauteur est plantée à grands frais de pins maritimes qui formeront dans quelques années une magnifique forêt.

Dans un recoin de la vallée, le palais du Kinh-Luoc, vice-roi du Tonkin. L'art hiéroglyphique architectural annamite s'est donné, dans la construction de cet ensemble hybride de murailles mal jointes, la plus vigoureuse envolée dont il soit capable. Quelle pauvreté ! Banales sont les lignes du bâtiment autant que communes les fresques des murailles : toits étagés toujours relevés aux angles par quelque infernale et grimaçante chimère, avec l'inévitable dentelure des arêtes dorsales du dragon symbolique; copie servile de l'art annamite millénaire, lui-même bâtard pétrifié d'un art chinois plus souple, plus varié, quoique figé aussi dans d'immuables lignes. L'exagération des verts et des bleus vifs, des rouges éclatants et des jaunes crus fait une aveuglante cacophonie de couleurs qui blesse la vue; quelques parties à peine dénotent une rare virtuosité de copiste.

Ouvert à tous les vents, guère entretenu, rarement habité, il tombe en ruines, ce flambant palais neuf. Quelques centaines de nhaqués ont passé de longs jours à l'édifier sous la menace du rotin vigilant. Bientôt il sera inhabitable, et le Kinh-Luoc[1] en fera élever quelque autre sur un point qui lui plaira mieux alors. De nouveaux nhaqués quitteront leurs rizières et leur famille pour le bâtir; puis, à peine terminé, il croulera à son tour, pour être remplacé par un troisième qui aura le même sort. Et c'est ainsi que l'Annamite, sous la

1. Les fonctions de Kinh-Luoc, vice-roi, ont été supprimées récemment par le gouverneur général, M. Doumer.

volonté brutale de ses mandarins, travaille sans relâche, sans trêve ni merci, à des œuvres où il s'épuise et dont ni ses maîtres ni lui-même ne peuvent tirer profit. Digues, canaux, routes, palais s'élèvent, se creusent, s'allongent, s'édifient comme par miracle sous la baguette du mandarin, puis bientôt se crèvent, se comblent, s'étrécissent et s'écroulent, avant même d'être terminés, semblables à ces travaux laborieux qu'entreprennent dans le sable des plages les bébés, et où la prochaine marée ne laissera qu'une nappe très unie.

Depuis des siècles, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont donné, dans une corvée obligée, des milliards de journées de travail; et l'on cherche vainement sur la terre d'Annam les monuments, les ruines, les vestiges même qu'aurait dû laisser un si colossal effort.

Il est, proche de Do-Son, un coin où s'est réfugiée la splendeur de la végétation tropicale que la nature a presque partout refusée au Tonkin.

Au pied des falaises qui trempent dans la vase des rizières, la terre végétale, retenue par une ceinture d'éboulis, s'est couverte d'un épanouissement de verdure et d'ombrages que garantissent contre les vents de la mer des collines de marbre; les villages ont hissé leurs cases sur les rochers avancés, et les panaches triomphants des palmiers et des aréquiers les abritent. De la montagne sourdent partout des sources vives et fraîches ; les épis vert pâle des riz ondulent en longues vagues sur la nappe tranquille des eaux.

Par un chemin rempli d'ombre et de parfums, les baigneurs vont puiser l'eau limpide qui jaillit du rocher, et, sur les chaises à porteurs que quatre jeunes filles annamites balancent gracieusement de leur menu pas rythmé, pleuvent les fleurs blanches, violettes et roses des daturas, des hibiscus, des roseaux de Chine et des lilas du Japon, agités par les folles risées de la brise.

G.-P. DE GUZMAN

M. SAINT-SAËNS

ET LE WAGNÉRISME

M. Saint-Saëns n'est pas un adversaire de Wagner, il ne critique ni ses œuvres ni ses théories; mais, tout le bruit qui se fait autour de Wagner l'irrite et l'exaspère. Cet état d'âme n'est pas nouveau chez lui : déjà, après les représentations données en 1876, à Bayreuth, M. Saint-Saëns avait finement raillé les enthousiasmes wagnériens, dans son livre *Harmonie et Mélodie*. On conçoit que, depuis vingt ans, il n'ait pas vu d'un œil tranquille le flot des admirations monter toujours, et que la patience lui ait échappé. Récemment, il confiait ici même ses griefs au public, avec infiniment d'humour et en un style à la fois précis et savoureux[1]. Ces griefs sont au nombre de deux. M. Saint-Saëns reproche à l'exégèse wagnérienne d'être obscure et dangereuse; — obscure, parce qu'elle aime les idées vagues et le style confus; dangereuse, parce qu'elle prétend faire table rase de tout ce qui a été avant elle et considère que, hors d'elle, il n'y a plus de salut.

Ayant ainsi déterminé les raisons de son peu de sympathie pour le wagnérisme, M. Saint-Saëns s'est demandé si ces deux grands défauts n'auraient pas eux-mêmes une cause secrète et inconnue. Et cette cause, il croit l'avoir trouvée. La

1. Voir la *Revue* du 1er avril 1899 : l'*Illusion wagnérienne*.

critique wagnérienne, d'après lui, est le jouet d'une illusion : elle considère Wagner comme un être à part, alors qu'il est simplement un grand homme, semblable à tous les grands hommes qui l'ont précédé et qui le suivront. C'est de ce principe faux que sortent toutes les conséquences fausses ou les inconséquences qui « pullulent, dans la critique wagnérienne, sous l'œil du public ». Ainsi donc : « Grand comme Homère et comme Eschyle, comme Shakespeare et comme Dante, d'accord. Grand Génie, mais non pas Messie. » Et M. Saint-Saëns ajoute : « Cela ne vaudrait même pas la peine d'être dit... »

Nous pensons, au contraire, que la question soulevée par M. Saint-Saëns est de celles qui intéressent le plus vivement l'art moderne, et qu'il faut savoir gré à l'éminent écrivain de nous l'avoir présentée avec une si aimable franchise. Cette question peut se résumer ainsi : que doit-on penser du wagnérisme, ou (ce qui est la même chose) comment considère-t-on et comment doit-on considérer Wagner? — Le problème étant ainsi posé, nous demandons à M. Saint-Saëns la permission de l'examiner à notre tour.

*
* *

Remarquons d'abord que le wagnérisme, tel qu'il se présente à nous dans ces dernières années, était tout à fait digne d'attirer l'attention d'un esprit critique, comme celui de M. Saint-Saëns.

Depuis quelque temps déjà, même en France, le wagnérisme militant a fait place à ce qu'on peut appeler le wagnérisme triomphant ; les hostilités de la critique se sont apaisées, et l'époque des grandes querelles semble terminée. Si l'on voulait en juger d'après les luttes artistiques, les rivalités musicales dont l'histoire nous offre le spectacle, il semblerait que tout est fini. Vingt ans après la mort de Gluck et celle de Piccini, l'effervescence gluckiste et picciniste s'était calmée, et le flot de brochures dont elle avait été la cause ou l'occasion s'était arrêté pour toujours. Il n'en

est pas de même du wagnérisme. Il survit encore malgré le succès désormais assuré des œuvres de Wagner; il persiste, il se refuse à disparaître . « Livres, brochures, dit M. Saint-Saëns, revues et journaux dissertent sans trêve; à tout instant, paraissent de nouvelles analyses..., de nouveaux exposés..., et cela continue toujours, et l'on ne saurait prévoir quand cela s'arrêtera. » Bien plus, le wagnérisme se développe, il s'étend sur toute l'Europe, se fait sentir en Amérique, dans les colonies. Partout on le retrouve. Il prend de plus en plus d'importance et de consistance.

Le wagnérisme a son sanctuaire, qui est Bayreuth; ses organes, dont notamment les *Bayreuther Blätter*; ses pontifes: Wolzogen, H. Stewart Chamberlain, Ernst, que nous venons de perdre, et bien d'autres encore. Il a ses chapelles et ses centres d'action. On connaît ces sociétés dont l'existence est plus ou moins durable, et qui sont généralement organisées en vue de mener à bien quelques exécutions irréprochables du *Ring* ou de *Tristan*. En Allemagne, on voit depuis peu se multiplier les *Wagner-Vereine*, comités et associations qui prouvent entre autres choses que le public n'est pas indifférent comme semble le croire M. Saint-Saëns. Car ces *Vereine* sont composés d'éléments jeunes, d'universitaires principalement ; ils ont pour mission de contribuer à l'étude des doctrines du Maître et à leur diffusion ; on y traite des questions comme celles-ci : « L'origine de deux poèmes wagnériens dans Heine. — Wagner et Bismarck. — La musique à programme. — Les concerts populaires et leur influence sur la culture générale ». Wagner y est appelé : « Celui dont l'esprit doit être notre guide et notre consolation au milieu des tribulations de la pensée et de la vie ». Enfin, on rencontre un peu partout des adeptes convaincus, qui forment ce que l'on pourrait nommer le commun des fidèles wagnériens. (Il faut reconnaître avec M. Saint-Saëns que l'admiration de ceux-ci est souvent plus sincère qu'éclairée.)

Parmi tous ces différents wagnériens, dont l'enthousiasme est ou veut être communicatif, l'observateur distingue très peu de musiciens, de musiciens de profession. Ce fait mérite d'être remarqué ; il justifie cette boutade du plus amusant des critiques, Willy : « Un littérateur peut arriver à com-

prendre Wagner; — je dis: comprendre à fond; — un musicien, jamais. »

Est-il besoin d'ajouter que tous ces wagnériens défendent leur cause avec un zèle d'apôtres, que M. Saint-Saëns ne peut leur pardonner? Il semble que, non contents d'admirer en dillettantes, ils veulent forcer l'admiration d'autrui; et l'on pourrait penser que leur véritable dessein est d'exalter Wagner par-dessus tout autre génie, et de faire bon marché de tout ce qui n'est pas selon la volonté du Maître.

Tel est ce wagnérisme, dont le but, la nature, l'organisation et l'existence même constituent une des plus curieuses manifestations de la pensée moderne.

*
* *

Où donc trouver la cause de ce phénomène étrange, l'origine de cette agitation sans cesse renaissante?

Selon M. Saint-Saëns, il n'y aurait ici qu'une simple illusion, un grand malentendu, que le temps dissipera. Cette explication, avouons-le tout de suite, a le mérite d'être simple et ingénieuse à la fois; elle dispense de longues discussions. Mais n'a-t-elle pas quelque chose de peu charitable pour les wagnériens? Est-il bien croyable que tant de gens depuis depuis trente ou quarante ans aient été dupes d'une même erreur, alors surtout que la plupart d'entre eux, hommes de lettres ou de science, devaient être en garde contre un semblable aveuglement? On dira que les représentations wagnériennes peuvent suffire à expliquer un si grand enthousiasme. Tolstoï n'a-t-il pas voulu expliquer le succès de Bayreuth par une espèce d'auto-suggestion, par une contagion aussi, dont les spectateurs seraient victimes?... Mais les engouements les plus immodérés ne durent pas toujours; on se lasse bientôt de crier au miracle, et de toutes les œuvres d'art comme de tous les publics l'habitude et le temps ont rapidement raison; le moment de délire est bientôt passé, le feu de paille s'éteint et ne laisse que peu de cendres. Il devrait en être de Wagner comme de Lulli, de Gluck, de Meyerbeer

et de tant d'autres grands génies de la musique, dont on parle avec sang-froid et juste mesure.

M. Saint-Saëns, on le voit, recule le problème sans le résoudre. Il nous dit à peu près : « Si le wagnérisme est un phénomène extraordinaire, c'est parce que les wagnériens s'obstinent à considérer Wagner comme un génie extraordinaire lui-même. » Mais pourquoi, justement, les wagnériens agissent-ils ainsi ? c'est là ce qu'il importe de savoir, et c'est ce que M. Saint-Saëns ne nous dit pas. Il faudrait, croyons-nous, pour trouver cette cause initiale du wagnérisme, remonter un peu plus haut et jusqu'à Wagner lui-même.

Est-il, en effet, absolument impossible que les partisans de Wagner aient découvert en lui certaines qualités dont les autres grands artistes, grands musiciens, ne leur offraient pas l'exemple ? N'est-il pas, au contraire, vraisemblable que, si tant de gens, sans se lasser, discutent les idées, analysent les théories, expliquent les doctrines de Wagner, c'est parce qu'ils ont rencontré chez lui des idées, des théories, des doctrines, qu'ils croient dignes d'être examinées ? En d'autres termes, si le wagnérisme est de plus en plus philosophique et littéraire, c'est sans doute parce qu'on s'aperçoit tous les jours qu'il y a dans l'auteur de *Parsifal* quelque chose d'autre et de plus qu'un musicien de génie. En France, où la vieille conception de l'opéra prévaut toujours, encouragée par une organisation théâtrale essentiellement anti-wagnérienne, très peu de gens consentent et consentiront à voir dans des drames comme la Tétralogie autre chose que des prétextes à musique. Mais que diront-ils en face des œuvres théoriques du même « artiste » ? Trouveront-ils qu'elles ont peu d'importance, qu'elles sont inintelligibles, ou sans portée, comme le prétendent ceux qui préfèrent ne pas se donner la peine de les connaître ? — Et ceux-là, il faut en convenir, sont les plus nombreux parmi nous...

*
* *

M. Saint-Saëns lui-même a-t-il parcouru *l'Art et la Révolution*, — *l'Œuvre d'art de l'Avenir*, — *Art et Climat*, — *Opéra et Drame*, — *l'État et la Religion*, — *le Sémitisme et la Musique*,

—*l'Art allemand et la Politique allemande*, — *Art et Religion*? On ne peut nier cependant que ces titres seuls n'aient de quoi attirer tout esprit avide de nourritures intellectuelles. Et tous ceux qui ont cédé à cette curiosité légitime avoueront qu'il y a dans ces œuvres théoriques de Wagner les principes d'une esthétique sérieuse et substantielle. L'évolution de la pensée humaine depuis les Grecs jusqu'à nos jours, le rôle de l'art dans les civilisations anciennes, modernes et futures, l'influence des milieux, des races, des nationalités, le sens et la valeur respective de ces grands mots : art, science, industrie, religion, philosophie, morale, État, etc., — toutes ces grandes questions, Wagner a tenu à les traiter devant l'opinion.

Et ses jugements ne sont pas conçus au hasard d'une pensée vagabonde. S'il est vrai qu'il y eut évolution dans l'esprit de Wagner, il faut songer aussi que toute évolution suppose quelque chose de permanent qui demeure à travers toutes les transformations. Depuis *Un Pèlerinage chez Beethoven* (1840) jusqu'à la *Lettre à H. de Stein* (1883), on distingue chez Wagner écrivain et penseur la volonté de considérer toutes choses d'un point de vue particulier, la conscience de plus en plus nette d'un but à atteindre, le désir de donner à ses idées l'unité féconde d'un système.

Aussi lorsque, au sortir de notre enseignement classique, c'est-à-dire latin, nous pénétrons dans cette sombre forêt de la critique wagnérienne, notre premier mouvement est un mouvement d'effroi, car nous sommes absolument déconcertés, et nous ne retrouvons plus les sentiers que notre pensée est accoutumée à suivre; mais si nous persistons, nous nous sentons bientôt captivés par la nouveauté des lieux, l'inattendu des points de vue, la découverte d'horizons encore inconnus.

Il n'y a point de région où Wagner ne nous entraîne à sa suite. Critique littéraire, critique d'art, philosophie, histoire, économie politique, religion, tous ces ordres de choses sont sans cesse parcourus par un esprit qui ne connaît pas et ne veut pas connaître de divisions et de catégories... Et alors nous distinguons bien autre chose que des formules d'opéra, des adaptations de drame lyrique ; nous oublions l'art du chant et les combinaisons instrumentales et les ressources de

l'harmonie, et même l'artiste, Malibran ou Viardot, qui va porter l'émotion « à son comble ». Les problèmes se sont agrandis et pour ainsi dire élevés. C'est de loin et de haut que nous voyons toutes choses. C'est notre culture moderne qui nous apparaît, non plus par morceaux et en détail, mais entière, vue d'ensemble ; nos yeux en découvrent l'unité secrète et l'harmonie cachée. Nous voilà remplis de l'*esprit nouveau*, de l'esprit wagnérien. Nous voilà convaincus qu'il doit y avoir accord entre toutes les manifestations de la vie humaine, que l'œuvre d'art ne doit pas être isolée, ni vivre d'une vie à part parmi les autres œuvres, ni chercher à se développer à l'écart suivant d'égoïstes tendances.

*
* *

Cet esprit wagnérien, dont les causes n'ont rien d'illusoire, et dont l'existence est parfaitement explicable, anime, soutient, fait grandir le wagnérisme; c'est à lui qu'il faut attribuer « ce recommencement perpétuel, cette prédication que rien ne saurait lasser ». C'est lui enfin qui prouve d'une façon décisive la différence qui existe entre Wagner et tel autre grand artiste. Ni Dante, ni Molière, ni Shakespeare, ni Gluck, ni Beethoven, ni Raphaël, ni Phidias, aucun de ces grands, très grands génies, n'a laissé après lui un *esprit*, au sens que les wagnériens donnent à ce mot. L'esprit racinien, l'esprit moliéresque, dont on parle quelquefois, n'est autre chose qu'une façon d'être originale et particulière au génie de Racine, au génie de Molière, un état d'âme favori qu'on peut bien imiter, mais qui ne ressemble en rien à un enseignement formel, à un corps de doctrine légué par un maître à ses disciples.

C'est l'esprit pythagoricien, l'esprit cartésien, l'esprit darwinien, l'esprit chrétien, qu'il faudrait comparer et opposer à l'esprit wagnérien. La comparaison, je le sais, a quelque chose de choquant pour tous ceux qui ne connaissent et ne veulent connaître que le musicien Wagner. Mais en est-elle moins vraie pour cela ? Lorsqu'un esprit philosophique

se manifeste à propos d'une œuvre humaine, pourquoi donc s'écrier qu'il y a erreur et illusion chez les gens qu'anime cet esprit? Si l'on raisonnait toujours ainsi, il faudrait se résigner à ne plus voir dans le monde, depuis Bouddha jusqu'à Auguste Comte, que des artistes plus ou moins admirés. Nous aurions alors l'illusion mahométane, l'illusion hégelienne et beaucoup d'autres encore, car les grandes idées émanent généralement des grands hommes et portent volontiers le nom de ceux qui les ont lancées à travers le monde. Il n'y a pas, en vérité, de scepticisme qui puisse faire adopter cette façon de voir : ce serait enlever à la pensée humaine toute valeur et toute influence.

Pour appliquer au « cas Wagner » de pareilles méthodes, il faut se faire une singulière idée de la littérature wagnérienne ; il faut être persuadé que cette littérature tient tout entière dans la définition qu'en donne M. Saint-Saëns lorsqu'il s'écrie : « On rabâche les mêmes descriptions, les mêmes doctrines. » Or il n'en est pas ainsi. Il suffirait d'ouvrir tel volume des *Bayreuther Blätter* pour s'en convaincre. On ne trouverait peut-être pas de revue au monde où s'allient plus largement l'éclectisme dans le choix des sujets traités et l'unité de la pensée, de la foi qui les inspire. Nous y lisons des articles sur les questions d'enseignement et de pédagogie, sur l'état des différents arts, sur le mouvement philosophique, sur les races, les nationalités (sémitisme, sionisme, peuples ariens, iraniens) — et même sur la vivisection et la protection des animaux.

Le lecteur nous permettra de lui mettre sous les yeux un exemple de cette littérature. En novembre dernier parut, dans cet organe du wagnérisme, un article intitulé : *Nicht fern* (Pas loin) ; c'était le résumé d'un sermon prêché à Saint-Pétersbourg par un missionnaire hollandais. L'auteur ou plutôt l'orateur s'était proposé de développer, devant ses auditeurs, cette doctrine, éminemment wagnérienne, que des sujets en apparence profanes peuvent être matière à réflexions très élevées, même à méditations religieuses, pourvu qu'on ne se borne point à en admirer l'apparente beauté, et qu'on s'efforce d'en pénétrer l'esprit. Assistant à une représentation du *Ring*, il avait été frappé de certains symboles dans lesquels son imagina-

tion de prêtre s'était plu à découvrir un sens caché, et il avait laissé chanter en lui-même ces voix intérieures et mystiques.

« Je vis là, dit-il aux fidèles qui l'écoutaient, le dieu tout-puissant qui chevauche à travers les nuées, celui dont les desseins sont profonds. Il envoie par le monde les Walkyries, ces filles de sa volonté, pour réunir les héros guerriers, qui un jour avec lui livreront bataille à la puissance du mal destructeur, et il a donné au héros qu'il aime une épée portant le signe mystérieux de la victoire. Mais voici qu'un moment la splendeur du dieu se voile. Il déchoit. Sa divine liberté se trouve enchaînée par sa propre faute. Et il lui faut enlever à l'épée sa puissance magique. Le héros meurt. L'épée du dieu s'est brisée, sa volonté, la Walkyrie, doit descendre des hauteurs du Walhalla et demeurer captive en un cercle de flammes, les flammes du Malin. Elle sommeillera jusqu'au jour où viendra l'éveiller celui qui s'appelle Siegfried. Or écoutez, mes frères, les pensées qui me sont venues portées sur les ailes de la musique,

» Un dieu ! toi aussi, homme, tu es un dieu. Toi aussi, tu peux chevaucher sur les nuées, tu peux exercer ta puissance sur tout ce qui passe à ta portée, pourvu seulement que ta force ne soit pas brisée, que ton courage n'ait point faibli, que ta volonté soit restée puissante. Toi aussi, tu peux concevoir de grands et splendides projets. Tu peux édifier ton Walhalla, ta demeure idéale, où les héros de ton choix, ceux qui sont morts en combattant et en chantant, vivront éternellement avec toi, dans le temple sacré de ton cœur. Toi aussi, tu peux et tu dois te forger une épée sacrée, et y graver des *runes* magiques; c'est le glaive de l'esprit qui te donnera la victoire. Et ta volonté, vierge virile, tu l'enverras par le monde, sur les champs de bataille, pour choisir dans les combats de la vie ceux qui n'ont jamais tourné le dos. Mais malheur à toi, si tu oublies qui tu es, si, pour remplir tes promesses, tu te sers de l'or mal acquis. Malheur à toi, si tu élèves dans le temple de l'humanité de mauvaises pensées. Si ta pureté se voile, ta liberté sera enchaînée, par ta faute. Alors, comme jadis le dieu, tu auras porté atteinte à ce qu'il y a de divin en toi. Ton épée de chevalier sera brisée, ta volontée entravée, entourée par les flammes du Malin.

» Et si pourtant cela arrivait ! Seul alors celui-là pourrait t'apporter le salut, qui a vaincu dans la souffrance et ne craint pas de traverser le feu pour venir éveiller ta volonté. Siegfried est le nom que la légende lui donne ; dans la Bible il s'appelle Jésus ; c'est celui qui porte la paix *(Fried)* dans ses mains robustes, parce que dans ses yeux brille la victoire *(Sieg)*. N'est-ce pas ainsi que le Christ s'avance sur la terre, et là où il paraît retentit le chant du printemps, vainqueur de l'hiver. Oui, l'avril nous vient. Et l'humanité écoute cette chanson de vie et de fécondité, ce message joyeux, que nous fait entendre un de nos plus grands penseurs, un des maîtres dans le domaine des sons. Oui c'est un joyeux message, un évangile. Et voilà comment Dieu n'est pas loin. En lui vit et se meut toute chose ; en lui nous vivrons aussi. L'avril nous vient. Amen. »

*
* *

Nous voici bien loin des enthousiasmes wagnériens ridicules et outrés qui font sourire M. Saint-Saëns. Bien loin aussi des questions de métier et de cuisine dramatique et musicale. Nous sommes ici dans le domaine des idées, où règne l'Esprit et où les artistes — les musiciens surtout — s'aventurent bien rarement.

C'est sur ce terrain qu'il faudrait toujours se placer lorsqu'il s'agit d'apprécier Wagner dans son ensemble. Et M. Saint-Saëns lui-même, en voulant prouver l'inanité du wagnérisme, a senti la nécessité de faire appel à quelques principes généraux d'esthétique et d'appuyer son argumentation sur une doctrine philosophique. Cette doctrine consiste à opposer l'art et la science, « ces deux lumières du monde », comme deux ordres de choses absolument étrangers l'un à l'autre. Elle se résume ainsi : lorsqu'une œuvre (comme celle de Wagner) appartient à l'art, c'est une illusion de vouloir la considérer autrement que toute autre œuvre d'art.

Or cette théorie, empruntée à Victor Hugo et dont M. Saint-

Saëns se fait une arme contre les partisans de Wagner, est exactement celle contre laquelle Wagner n'a cessé de protester et de lutter toute sa vie.

Ce n'est point contre le wagnérisme, qui est un résultat, mais contre le principe même du wagnérisme que M. Saint-Saëns aurait dû diriger l'effort de sa dialectique. Ainsi le véritable problème se fût posé, et la discussion eût été féconde.

M. Saint-Saëns nous rappelle fort bien que l'art pur est « la région des égaux ». En effet, si l'on ne considère dans une œuvre d'art que le plaisir esthétique qu'elle nous procure, on peut dire que deux choses également belles se valent, même si leur beauté est absolument différente et opposée, toutes les sensations également agréables ayant la même valeur pour celui qui les éprouve. Il s'ensuit donc que la beauté, malgré la variété des formes et des aspects sous lesquels elle se présente à nous, n'est point elle-même capable de se transformer, et que toute œuvre d'art contient nécessairement un élément, appelé esthétique, dont le rôle peut être comparé à celui d'une force dans un travail mécanique. La force comme la beauté, considérée en elle-même et indépendamment des conditions dans lesquelles elle se manifeste, peut varier ; mais c'est la quantité, et non la qualité, qui varie en elle.

Ici, M. Saint-Saëns s'arrête. Poursuivons son raisonnement. Si l'élément esthétique est, par définition, essentiellement immuable, incapable de trouver en lui-même les causes et les raisons suffisantes d'un progrès, comment pourra-t-il, à lui seul, donner à l'œuvre d'art ce qui est nécessaire à toute manifestation de la vie raisonnable, c'est-à-dire un motif d'exister, une raison d'être?

Il ne suffit pas de dire, comme Victor Hugo et M. Saint-Saëns, que l'art « se déplace », à sa manière, par des « créations successives », que les grands génies s'égalent « en étant autres ». Il faudrait indiquer où l'art peut bien puiser cette force qui le fait « marcher », d'où lui vient cet agent de mouvement et d'évolution, ce principe d'activité. Il faudrait résoudre le problème suivant : qui doit diriger cette force qui s'appelle beauté? Car cette force est aveugle, elle est égoïste comme le plaisir qu'elle procure. Si donc elle prétendait constituer à elle

seule le but et la raison d'être de l'œuvre d'art, cette œuvre deviendrait la proie de l'arbitraire, du caprice, de la mode, de la convention ; elle n'aurait en réalité plus de but ni de raison d'être, elle serait factice et périssable, elle serait ce que fut et ce qu'est encore notre spectacle d'opéra : une œuvre imaginée, travaillée, taillée, machinée, adaptée en vue de produire une jouissance artistique, et dans laquelle la façon dont les choses sont exprimées est tout, alors que ces choses elles-mêmes ne sont rien.

Il y a là un véritable danger. Wagner l'a vu, sinon le premier, du moins avec une perspicacité plus grande que tout autre avant lui. Il a vu qu'il fallait placer le principe de l'art en dehors de l'art lui-même, qu'il fallait considérer l'art comme un moyen, un résultat, un effet, une émanation de notre culture générale, l'arracher à son isolement infécond, lui rendre son véritable rôle, qui est d'être un puissant instrument de civilisation et d'idéalisme. Et il n'a pas crié dans le désert. A son appel sont venus des hommes de bonne volonté, que désolait notre anarchie artistique. Ils se sont groupés autour de lui, non plus comme des admirateurs autour d'un grand génie dont ils viennent d'applaudir les œuvres, mais comme des disciples autour d'un maître qui leur a donné une parole de vie. Ils se sont jetés dans la lutte, s'efforçant de renverser l'ordre de choses établi, comme on arrache un arbre qui porte de mauvais fruits. — Et les artistes, les musiciens, ont regardé avec terreur ce mouvement révolutionnaire dont les résultats extrêmes seraient en effet la ruine et la disparition de leur art, en tant qu'art séparé, existant par lui-même et pour lui-même.

***

M. Saint-Saëns a nettement posé le problème du wagnérisme. Deux conceptions de l'esprit humain sont ici en présence. Chacune a ses défenseurs et ses apôtres. Mais il n'appartient à personne de déclarer *a priori*, et sans un examen approfondi, si l'erreur et l'illusion se trouvent chez les partisans de Wagner ou chez leurs adversaires.

Notre enquête rapide sur le wagnérisme aboutit à cette conclusion : l'apparition de Wagner dans l'histoire des grands génies constitue un véritable *fait nouveau*. Épris de beauté et de vérité, artiste et philosophe, dramaturge, musicien, poète penseur, Wagner est un des esprits les plus vastes et les plus complets qui aient existé. Le sens critique et spéculatif n'a point chez lui fait tort aux facultés créatrices, et il ne serait pas aisé de dire qui, de celles-ci ou de celui-là, acquit en lui le plus grand développement. Entre les deux domaines de la pensée que Victor Hugo appelle art et science, Wagner n'a point voulu faire de partage. Ses drames émanent de ses doctrines, comme ses doctrines sont inspirées par ses drames. L'œuvre de Wagner est précisément unique parmi les œuvres d'art, en ce sens qu'elle est conçue non pas *en vue de l'art*, mais *par le moyen de l'art*. C'est un rêve grandiose — certains diront chimérique — dont Wagner a poursuivi la réalisation par ses livres, par ses drames, par ses actes, par toute son œuvre et par toute sa vie. C'est une nouvelle voie dans laquelle il a tenté d'engager, non pas l'art seulement, non pas la littérature, mais notre civilisation tout entière et, en particulier, la civilisation allemande. C'est une vérité ou, si l'on veut, un évangile qu'il a cru apporter à l'humanité. Et, sans rien préjuger de la valeur de ses doctrines, on peut très bien dire que les artistes, les musiciens qui l'ont précédé n'ont été, relativement à lui, que des précurseurs, puisqu'ils se sont bornés à perfectionner *leur art*, c'est-à-dire à fournir à Wagner de puissants *instruments* d'action sur la culture contemporaine.

L'expérience démontre que beaucoup de gens partagent et admettent ces doctrines de Wagner. C'est leur droit. S'ils agissent ainsi, c'est évidemment parce qu'ils sont persuadés que la voie tracée par le maître est préférable à toute autre. Car deux routes opposées ne mènent pas au même but, et, de deux idées contraires, si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse.

Nous ne sommes plus ici dans « la région des égaux ». Il s'agit d'autre chose que d'art. S'il devait y avoir une « illusion wagnérienne » elle consisterait à considérer comme vraies et justes des théories qui seraient fausses et ridicules. Mais

ceci est une toute autre question. Nous avons soigneusement évité d'y toucher. Notre but a été de combattre une réelle et indiscutable illusion, dangereuse et cruelle entre toutes, et que nous appellerons l'illusion antiwagnérienne. Car c'est bien une illusion de ne rien voir, là où il y a quelque chose, et il n'en est pas de plus séduisante.

Faut-il avouer que cette illusion n'est pas sans exemple dans notre public français, et qu'on oublie assez volontiers la signification, la portée de l'œuvre de Wagner, pour ne plus en admirer que les formes musicales? Ces tendances, il faut le dire aussi, sont singulièrement favorisées par les exécutions purement musicales qui tiennent lieu ici de représentations wagnériennes. Le public ne peut apprécier que ce qu'on lui montre. C'est donc un devoir, pour tous ceux que l'avenir de l'esprit français ne laisse pas indifférents, de suivre avec intérêt les manifestations de la pensée wagnérienne, sans parti pris, sans dédain, et sans autre passion que celle de l'idéal.

J. ÉCORCHEVILLE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

es
av
s'
su
ra
bl
sé
es
de
cel
un
ter
ve
ser
an
il
av

T

pri
idé
ma
che
psy
cati
phi
trac
plu
me
et
Car
ans
ren
six

A
C'es
moi
tran
plus
d'in
peu
est
de l'
intér
raide
écriv
vrir
mais
profe
pren
l'atte
certe
de n

LIVRES NOUVEAUX

PEER GYNT, par **Henrik Ibsen**, traduit par le **Comte Prozor**.

Parmi les œuvres d'un homme de génie, il en est presque toujours une que l'auteur semble avoir conçue et écrite surtout pour lui-même. Il s'y montre moins préoccupé d'enfermer son sujet dans les formules étroites d'un genre littéraire. Peut-être déconcertera-t-il le grand public; peu lui importe : il accueille de ses pensées secrètes toutes celles qui se présentent à son esprit; si c'est un homme de théâtre, le nombre des scènes se multiplie, en même temps que celui des personnages ; et de tout cela résulte une œuvre confuse, mais riche, où il y a longtemps à découvrir, pour qui sait la lire attentivement. Tel est ce *Peer Gynt* d'Ibsen, représenté par le Théâtre de l'Œuvre, il y a quelques années. La pièce gagne beaucoup à être lue; et il faut remercier M. le comte Prozor de nous en avoir donné une excellente traduction.

THOMAS CARLYLE, par **Edmond Barthélemy**.

C'est principalement une description de l'esprit de Carlyle qu'on trouve dans ce livre. Ses idées proprement dites y sont aussi exposées ; mais l'auteur s'est surtout préoccupé de rechercher leurs origines, c'est-à-dire leur raison d'être psychologique ; il a moins insisté sur les applications que Carlyle en a faites. Cet essai biographique et critique paraît en même temps qu'une traduction de *Sartor Resartus*, une des œuvres les plus complètes de Thomas Carlyle ; c'est également M. Edmond Barthélemy qui l'a traduite, et cette étude en est un véritable commentaire. Carlyle avait achevé *Sartor Resartus* à trente-six ans : M. Edmond Barthélemy nous donne ici les renseignements les plus minutieux sur ces trente-six premières années.

LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAINÉ par **André Gide**.

Avez-vous lu *Paludes*, de M. André Gide? C'est un livre charmant, un de ces livres où les moindres détails ont une jolie grâce d'ironie tranquille, où les mots les plus simples et les plus familiers vous ravissent par on ne sait quoi d'imprévu. *Le Prométhée mal enchaîné*, c'est un peu *Paludes* ; mais la verve de M. André Gide y est moins naturelle ; on sent quelquefois l'effort de l'auteur, et sa préoccupation constante de nous intéresser : le contour des phrases est un peu raide et comme crispé. M. André Gide reste un écrivain subtil et sûr ; il y a beaucoup à découvrir dans ses pensées et jusque dans son style ; mais il faut chercher sous les mots les choses profondes qu'ils ne laissent point apparaître au premier coup d'œil ; il faut se forcer un peu à l'attention. Souvent, l'œuvre étonne et déconcerte, et il faut le temps de constater que, tout de même, il y a là des choses très bien.

L'ÉLITE, par **Georges Rodenbach**.

En ces brèves études, si intelligentes et si délicates, on admire ce don merveilleux qu'avait Georges Rodenbach de faire vraiment siens la pensée et l'art des autres, quand il s'agissait de les juger. Chaque artiste réserve en lui-même une place de tendresse et de gloire aux hommes et aux œuvres qui lui plaisent le mieux : il se crée une sorte de galerie intime, où il se promène parfois rêveusement. Georges Rodenbach, en ce livre posthume, nous fait les honneurs de la sienne : il nous entretient de tous ceux qu'il avait élus secrètement pour les maîtres et pour les amis de son esprit ; et il trouve, pour nous les présenter, de ces phrases souples, harmonieuses, imagées, qui faisaient le charme de ses vers et de ses romans

SOCIALISME ET PROBLÈMES SOCIAUX, par **E. d'Eichthal**.

L'auteur nous dit loyalement, dans la préface qu'il a mise en tête de ce recueil d'articles, son attitude à l'égard de la crise sociale. Il est un adversaire résolu du socialisme ; mais les socialistes eux-mêmes liront avec intérêt et avec profit ces études claires et fermes, dont la critique, sans indulgence et sans faiblesse, est toujours franche et bien informée. Quant aux lecteurs non socialistes de ce petit livre, ils y apprendront qu'on peut, tout en exécrant le collectivisme, estimer et traiter équitablement le vigoureux effort intellectuel dont cette doctrine est le résultat redoutable et hardi, et qu'on peut s'accorder avec les plus irréconciliables ennemis sur la gravité et l'urgence des problèmes sociaux dont notre époque est inquiétée.

CLARA D'ELLÉBEUSE, OU L'HISTOIRE D'UNE ANCIENNE JEUNE FILLE, par **Francis Jammes**.

On sait tout le talent de M. Francis Jammes : avec des naïvetés presque toujours charmantes, il a dit la joie des clairs matins, les parfums et les noms des fleurs, toute la vie ensoleillée des champs et des bois, « de l'angélus de l'aube à l'angélus du soir » ; il aime les grands bœufs dans les prés, et les petits ânes résignés tirant la charrette au long des routes, et les chiens aboyeurs, qui dorment à midi dans la cour déserte de la ferme. Ses poèmes ont une odeur saine d'herbe verte et mouillée. On retrouvera tout le meilleur de son talent dans l'histoire de *Clara d'Ellébeuse*, cette jeune fille ignorante, inquiète et passionnée qui se tue de remords et de crainte, parce qu'un jour un homme l'embrassa sur les lèvres. Il y a là cent pages délicieuses, où chaque phrase contient un détail pittoresque et joli, parfois subtil, mais sans recherche et naïf sans puérilité. Ce tout petit volume nous annonce un grand écrivain.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris. *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15920-7-99. — (Encre Lorilleux).